



BIBLIOTECA NAZ.  
Vittorio Emanuele III

XLI

D

94

APL







**VIE**  
**DU DANTE.**

**TOME I.**



VIE  
DU DANTE,

PAR M. LE COMTE CÉSAR BALDO,

traduite de l'italien

Par M<sup>me</sup> la Comtesse De Calaing,

née COMTESSA DE BALBOISE

TOME I.



BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

1844.



A Monsieur

Le comte César Balbo.

---

MONSIEUR LE COMTE,

*Je crains d'avoir trop présumé de mes forces en me chargeant de mettre en français votre savante Biographie du Dante. Les citations nombreuses d'un poëte qui, en Italie même, a besoin de commentateurs, m'ont fait sentir, en plus d'un passage, que je n'ai pas encore, pour en*

*pénétrer et bien rendre le sens, une connaissance assez approfondie de votre langue.*

*J'avouerai même que ce n'est pas non plus sans quelque peine que je suis parvenue à traduire les passages non moins nombreux de vos anciennes chroniques, qui donnent, il est vrai, plus d'authenticité à votre narration, mais dont le style, quel qu'en soit le mérite, n'a pas la clarté, la précision et l'élégance du vôtre. Vous aurez donc de l'indulgence pour une femme que l'amour seul de la plus belle langue du monde a pu engager à lutter contre tant de difficultés, en vers et en prose; et si vous ne jugez pas que la copie ait trop défigure l'original, je m'applaudirai d'avoir contribué, autant qu'il m'a été possi-*

ble, à propager en France et en Belgique la lecture d'un ouvrage où la gloire du plus puissant génie de votre nation emprunte un nouveau lustre du talent de son historien. Puisse au moins la traductrice échapper à la critique sous l'abri du nom de l'auteur!

La Comtesse De Lalaing,

*née Comtesse DE MALDEGHEM*

# **LIVRE PREMIER.**

---

## **LE DANTE DANS SA PATRIE.**

\*

# VIE DU DANTE,

ÉCRITE PAR

CÉSAR BALBO.

## Chapitre Premier.

*Les communes italiennes dans le XIII<sup>e</sup> et  
le XIV<sup>e</sup> siècle.*

..... *Italia di dolore ostello!*

.....  
*E se detto m'è, o zommo Giove*

*Che font' a terra per noi crucifisso,*

*Son li giusti occhi tuoi rivolti altrove?*

*O è preparation che null' abiamo*

*Del tuo consiglio poi per alcun bene*

*In tutto dall' averger nostro sciso?*

(PRIN. VI, T. 36, 40 et 41.)

..... Italie, séjour de douleur! n'is-je m'en permis de le  
dire, Dieu puissant, qui as été crucifié pour nous sur la  
terre, tes regards équitables se sont-ils tournés ailleurs?  
Ou bien est-ce une préparation que, dans l'abîme de tes  
conseils, tu fais à quelque bien que nous ne saurions  
comprendre?

Si le Dante n'avait été que poète ou littérateur,  
je laisserais à des écrivains plus exercés que moi  
dans l'art divin de la poésie ou dans celui non



moins difficile de la critique, la tâche de composer sa biographie. Mais le Dante est à lui seul une grande part de l'histoire d'Italie, de cette histoire à laquelle j'ai consacré mes études, que j'ai tentée de plusieurs manières, mais que je n'ai guère désormais l'espérance de pouvoir terminer; c'est pourquoi, dans l'impossibilité ou dans l'incapacité de retracer la vie de toute la nation italienne, j'essaie de retracer au moins celle de l'Italien qui, plus qu'aucun autre, a rassemblé en lui le génie, les vertus, les défauts, les vicissitudes de la patrie; lui tout à la fois homme d'action et homme de lettres, comme le furent nos plus illustres compatriotes; lui homme de parti; lui exilé, errant, pauvre, tirant de l'adversité même, et une nouvelle gloire et de nouvelles forces; lui emporté par les passions ardentes du Midi, au delà de cette modération qui était dans son noble caractère; lui dont l'amour plus qu'aucune autre pensée domina toute la vie; lui en un mot l'Italien le plus italien qui ait jamais existé.

Qu'on ajoute à cela que le siècle du Dante est, sous le rapport de l'enseignement moral, le plus important peut-être de l'histoire d'Italie; celui où on la vit passer du règne éphémère des vertus

aux longs désordres de l'état républicain : qu'on y ajoute encore que le Dante, par ses œuvres et ses écrits, s'efforça de retenir sa patrie au bord du précipice, et qu'y étant tombé lui-même plus ou moins, il resta pourtant le plus vertueux de nos écrivains; ce qui fait que, dans les générations suivantes, son nom brilla toujours d'autant plus, qu'elles se rapprochèrent davantage de la vertu, et que c'est point pour la patrie le moindre de ses motifs d'espoir, que de voir revivre le culte de cet homme de génie. Telles sont les pensées qui m'ont fait prendre goût à cette composition; ce sont elles qui me donnent la confiance que peut-être, malgré l'insuffisance de mes forces, elle ne sera ni sans utilité, ni sans agrément pour mes concitoyens.

Et, si elle tombe aux mains de quelqu'un de ces étrangers qui nous conservent de la bienveillance en mémoire de nos ancêtres, je réclame d'eux quelque indulgence en faveur du Dante, le premier grand écrivain de la première langue moderne, qui ouvrit ainsi à l'Europe toute cette carrière de lettres et de civilisation qu'elle a parcourue depuis. Du reste, c'est pour les hommes instruits et amateurs des particularités histori-

ques, mais non pour les savants proprement dits, que j'entreprends cet ouvrage.

Déjà plus d'un autre a satisfait à leurs vœux, principalement le Pelli, et l'auteur *Del Vetro*. Mais je crois pouvoir encore être utile à ceux qui aiment à lire les choses au long, et à trouver réuni ce qu'on ne fait qu'indiquer ailleurs.

Avant de commencer la narration d'une vie si constamment mêlée aux événements d'alors, il ne sera pas hors de propos de remonter à l'origine de ces événements. Beaucoup de paroles ne me seront pas nécessaires. Notre patrie s'est heureusement livrée à l'étude de ses chroniques du moyen âge, qui, si elles ne sont pas des plus agréables, sont certainement des plus glorieuses, et qui bien que parfois devenues fatigantes, pour avoir été trop souvent reproduites dans les ouvrages d'imagination, n'en sont pas moins le fondement de toute notre histoire; d'où il suit qu'il importerait bien moins de les chanter que de les étudier sérieusement.

Ce serait donc un travail inutile pour les lecteurs, que de chercher à leur enseigner ce qu'ils ont déjà appris de Muratori, de Sismondi, de Leo, de tant d'autres, et que bientôt, nous en avons l'espoir,

ils apprendront de l'écrivain qui, suivant avec courage et un plus grand bonheur, une route contraire à la mienne, s'est déjà élevé de l'étude des temps du Dante à l'histoire générale de l'Italie. Quoi qu'il en soit, il faut, dans les ouvrages spéciaux, ne point oublier ce qui les rattache aux connaissances générales. A la chute de l'ancien empire romain, l'Italie, plus malheureuse que ses provinces, fut envahie non par un seul, mais successivement par trois peuples barbares : d'abord par ceux que rassembla Odoacre, puis par les Goths et en dernier lieu par les Lombards. Et ce qui lui causa ce malheur en quelque sorte privilégié, c'est qu'elle avait été le siège de l'empire; que les Italiens en avaient cherché la restauration, et que les empereurs d'Orient avaient essayé de l'obtenir. Un second et malheureux effet de cette même cause, fut la division de l'Italie en Grecque et Lombarde, à dater de 568, époque après laquelle la Péninsule ne fut plus jamais réunie.

Ainsi, tandis que les autres nations européennes, conquises une fois ou deux tout au plus, eurent la facilité de s'identifier avec leurs conquérants, et de former ces beaux royaumes de France, d'Espagne, ou d'Angleterre, l'Italie ne

s'arrêtant à aucune conquête, à aucune infortune, eut en partage le pire de tous les malheurs, celui de ne faire qu'en changer. A la quatrième conquête des Francs, sous Charlemagne, lorsqu'il se forma un royaume italien, sinon indépendant, au moins séparé, sous un des fils de ce prince, l'Italie parut entrer dans la condition des autres peuples de l'Europe; mais ce ne fut qu'un projet que fit avorter bientôt le rétablissement de l'empire, opéré par Charlemagne, le jour de Noël de l'an 800. Probablement cette restauration fut saluée par les espérances des Italiens, si faciles à tromper, et peut-être fut-elle faite dans des intentions d'ordre et de civilisation; comme si on avait cru que désormais les royaumes chrétiens allaient se réunir autour du trône impérial, plus élevé que tous les autres, et que Rome, en lui donnant son nom, eût dû voir renaître sa langue, ses usages, et ses antiques lois.

Mais les restaurations des choses trop anciennement tombées, ont peu de chance de succès, et toute cette réorganisation rêvée pour des siècles, n'eut en effet que peu d'années d'existence. Les royaumes francs s'en séparèrent bientôt, et l'Allemagne et l'Italie en furent longtemps troublées.

La première à cause d'un souverain couronné et proclamé ailleurs que chez elle; la seconde à l'occasion d'un prince dont la race, la naissance, l'élection et les intérêts lui étaient étrangers. Il en est des nations comme des hommes; qui rend autrui malheureux, se nuit à lui-même, mais les malheurs des nations entrent eux-mêmes dans les voies de la Providence, et il faut quelquefois que l'une d'elles souffre pour toutes les autres; c'est ainsi que le Dante, avec un jugement merveilleux, le pensait, le prévoyait dans les premiers vers que nous avons cités de lui, vers qu'on pourrait regarder comme l'explication philosophique et religieuse de toute l'histoire d'Italie, car c'est au milieu des maux qu'elle eut à souffrir, que naquit l'indépendance de ses communes, d'où vint ensuite la civilisation universelle.

Déjà du temps des Lombards, à cause du mauvais gouvernement des empereurs grecs, et à l'occasion de l'hérésie de leurs iconoclastes, Rome, Venise, Ravenne, et plusieurs autres villes, encouragées surtout par les Papes, avaient reconquis leur liberté avec un gouvernement à elles, et sous leurs propres consuls. Cette indépendance s'était maintenue, avec quelques changements, sous le

manteau pontifical, mais ne s'était que fort peu étendue dans la Péninsule du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, quand, dans une occasion semblable à la première, l'immortel Grégoire VII (cet Hildebrand si mal jugé) se déclara contre les empereurs de Franconie ou Gibelins, usupateurs des libertés de l'église, protecteurs de tous les scandales qui s'y commettaient; et alors aussi presque toutes les autres villes italiennes se soulevèrent, s'affranchirent, se constituèrent en communes et sous des consuls.

Cette révolution s'accomplit après la mort de l'illustre pontife, pendant les dix dernières années du XI<sup>e</sup> siècle et les vingt premières du XII<sup>e</sup>. Pise, Lucques, Milan, Asti, Gênes, semblent avoir été les plus promptes à se constituer en communes. Pour les villes restées fidèles aux empereurs, elles furent affranchies par diverses concessions, ou on les laissa se donner des lois elles-mêmes. De sorte qu'à très-peu de différence près, qu'elles suivissent le parti de l'église, ou celui de l'empire, elles étaient toutes également libres; il était naturel que le premier empereur, doué de quelque courage, qui viendrait à régner, ne voulût pas souffrir de pareilles innovations. Frédéric I<sup>er</sup> fut cet empereur, il guerroya longtemps, remporta des

victoires, éprouva des défaites, et à la paix de Constance, conclue en 1183, les communes de la ligue Lombarde conservèrent sous le nom de franchises, la réalité de l'indépendance, avec des consuls; plusieurs des villes qui avaient pris parti pour l'empereur, pour qu'elles ne restassent pas dans de pires conditions, obtinrent de lui les mêmes droits; et d'autres, peu de temps après, se les donnèrent en formant d'autres ligues. Mais toutes ces conquêtes d'indépendance en amenèrent une autre non moins précieuse; les dialectes populaires des villes étaient devenus langue nationale; on la nommait langue vulgaire, et c'était la langue italienne. Cette naissante et active indépendance ne pouvait manquer d'avoir la vertu pour compagne, soit que la première vint de celle-ci, ou celle-ci de la première, ou pour mieux dire qu'il fût dans leur essence de s'aider mutuellement et de grandir tour-à-tour. Certainement les trois défenses immortelles de Milan, sa reconstruction par des voisins alors sans jalousie; Alexandrie fondée d'un commun accord, et la défense de cette ville; d'autres sièges non moins courageusement soutenus, la ligue de Pontida, et cette véritable bataille de héros, livrée et gagnée à Lignano, sont



des faits qui ont dû en même temps naître de la vertu, et l'engendrer. Cette époque est incontestablement la plus belle de l'histoire d'Italie, quoique dans la décadence de l'ancienne langue, et dans l'enfance de la nouvelle, elle ait été moins célébrée que les suivantes qui ne l'égalèrent pas. Que ce soit faute d'historiens ou parce que, quand la vertu est générale, on fait moins de bruit des hommes vertueux, ou parce que dans une nation chez laquelle tous les citoyens sont d'accord, aucun ne brille au-dessus des autres, il est certain qu'il ne nous reste de ces temps anciens aucun autre nom de chef ou de citoyen illustre, que celui du pape Alexandre III; mais les noms de ces grandes cités n'en resteront pas moins immortels.

Du reste la plus grande partie des historiens modernes appellent républiques, ce que nous désignons ici sous le nom de communes. Quant aux villes ainsi gouvernées, elles se nommaient le plus souvent communes ou cités, et si quelquefois elles prenaient le nom de républiques, elles n'entendaient point par ce mot ce qu'il signifie maintenant, savoir un peuple qui se gouverne sans prince. Elles reconnaissaient la suprématie de l'empereur et roi allemand, en tout ce qui n'était

pas compris dans les franchises qu'elles avaient ou conquises ou obtenues, et dans lesquelles seules elles faisaient consister leur liberté, leurs droits et leur gloire, bien que par la suite ces franchises s'interprétassent plus ou moins largement, et d'une manière diverse, non-seulement entre l'empereur et les villes, mais encore entre les villes différentes, et entre les citoyens d'une même ville; ce qui perpétua le parti de l'empire et le parti contraire, lequel continua à tirer son appui et à prendre son nom de l'église.

Frédéric Barberousse étant venu à mourir ainsi que son fils Henri VI, et l'empire étant disputé entre Philippe de Souabe, un autre de ses fils, et Othon de Bavière, comme les partisans des maisons de Franconie et de Souabe, du nom primitif de la première, s'appelaient anciennement en Allemagne *Weiblingen* ou *Ghibelins*, et ceux de la Bavière *Guelfes*, du nom de plusieurs princes de cette maison, ces deux mots commencèrent à être employés en Italie de la même manière, entre les partisans des deux empereurs.

Ensuite l'empereur Frédéric II, de Souabe, étant resté maître de l'empire et ayant renouvelé les anciennes contestations avec les villes et les papes,

le nom de Gibelins devint celui du parti impérial, et celui de Guelfes fut réservé aux partisans des villes, des peuples, des souverains pontifes et d'une liberté plus étendue. On voit par là que les appellations de Guelfes et de Gibelins ne furent autre chose que des noms empruntés de partis, qui dataient déjà de deux siècles, en ne les faisant remonter qu'au soulèvement des villes et de l'église contre l'empire.

Frédéric II, qui ne le cédait guère, ou qui même ne le cédait en rien à son aïeul, étant devenu, malgré les franchises qu'il avait octroyées, très-puissant en Italie, à la mort de sa mère, dernière princesse de la maison des Normands, laquelle lui avait laissé en héritage le beau royaume de Pouille et de Sicile, essaya, vainement il est vrai, pendant un règne qui remplit la moitié du XII<sup>m</sup> siècle, de rétablir l'ancienne puissance impériale, mais n'en soutint pas moins avec fermeté le parti de l'empire contre les Guelfes, les villes et les deux grands papes Innocent III et Innocent IV. Il mourut enfin, et l'empire ayant d'abord été disputé en Allemagne entre son fils Conrad IV et Guillaume de Hollande, l'Italie, après un long interrègne, se trouvant abandonnée à elle-même, les partis s'exaspérèrent et

s'étendirent plus que jamais. Celui des Guelfes se fortifia pendant cette vacance de l'empire, et celui des Gibelins ne s'éleva pas moins sous la conduite de Manfred, bâtard de Frédéric II, usurpateur du royaume de la Pouille, mais grand guerrier et grand prince. C'est alors que l'on vit les habitants de chaque cité et les cités entre elles, se partager en mille factions; les moins forts chercher un appui chez des voisins plus puissants, les vaincus se réfugier d'une ville dans l'autre, y retourner pour en chasser leurs ennemis, la Péninsule entière, provinces, cités, familles, se diviser, se subdiviser à l'infini, et tous négliger, oublier ce dont ils auraient dû faire l'objet principal de leurs communs efforts, c'est-à-dire la consolidation de l'indépendance et les moyens de la défendre par des ligues et des confédérations durables. Il s'en forma bien quelques-unes, après celle de Pontida, mais toutes pour un temps limité, et elles ne durèrent pas même le temps convenu. Que si l'on compare cette insurrection à celle qui commença peu après en Suisse, insurrection d'autant plus admirable par la constance de ses progrès et son accomplissement, qu'elle était plus faible dans le principe; ou à celles qui eurent lieu postérieure-

ment dans les Pays-Bas et dans les États américains, avec un résultat si heureux; il faut avouer, ou bien que l'art et même l'idée des confédérations perpétuelles manquait à nos aïeux, ou bien que ce nom, cette puissance funeste de l'empire et de l'esprit gibelin, étaient un obstacle à ce qu'ils fissent aucun progrès dans cette voie, pourtant si clairement tracée, de la parfaite indépendance.

Tant de causes et d'occasions de discordes ne suffirent pas; il s'y en joignit bientôt une autre; toutes ces communes, dès le commencement, et tant que dura la lutte pour leur indépendance furent gouvernées par leurs nobles. Cela paraît indubitable; mais quels étaient ces nobles, et de quelles races? c'est sur quoi on n'est pas d'accord: les uns prétendent qu'ils descendaient pour la plupart des anciens Italiens ou Romains; d'autres, que ceux-ci ayant été détruits ou dépossédés par les Lombards, toutes les familles restées puissantes dans les villes, étaient d'origine lombarde, franque ou germaine, et que les noms de noble ou de chevalier n'appartenaient qu'aux héritiers des vassaux ou *valvassori*, qui avaient été investis de fiefs ou de bénéfices par les rois Carlovingiens.

Je me rangerais volontiers à cette dernière opinion, mais en y ajoutant que beaucoup de familles lombardes, et peut-être quelques-unes des romaines qui restaient encore, purent aussi obtenir ces titres de vassaux ou de nobles. De toute manière il paraît certain que les consuls, au XII<sup>m</sup> siècle, et même que les échevins des temps antérieurs, ne se choisissaient que dans les diverses classes de ces vassaux, ou tout au plus parmi les familles qui restaient des Lombards. Le gros de l'antique population romaine, les artisans des villes, étaient bien admis personnellement dans la milice, au grand scandale des étrangers, ainsi que nous l'apprennent leurs écrivains; mais comme peuple en général, ou comme artisans, ils ne le furent pas d'abord au gouvernement de la commune. Vers la fin du XII<sup>m</sup> siècle et au commencement du XIII<sup>m</sup>, c'est-à-dire quand on se lassa trop tôt de combattre pour l'indépendance, il y eut dans presque toutes les villes, et en même temps, une espèce de soulèvement du peuple contre les nobles, et de la masse de l'ancienne nation contre les races étrangères. Le gouvernement des villes ne changea point pour cela; mais de même que les villes, tout en restant soumises à l'autorité des empereurs,

lui avaient opposé le pouvoir communal, de même le peuple opposait un gouvernement particulier à celui de la commune. A l'exemple du conseil des nobles qui dirigeaient la cité, sous le nom de *Credenza*, c'est-à-dire de conseil secret, le peuple en forma aussi de pareils, qui furent désignés le plus souvent par le nom d'un saint que l'on avait choisi pour patron. Telle fut la *Credenza* de saint George à Milan et dans d'autres villes. Mais comme c'est l'usage, le peuple à peine constitué prétendit à la domination, les *Credenze* populaires devinrent souvent le gouvernement de la ville. Alors les nobles se rassemblèrent entre eux et firent des associations contraires, tantôt en réunissant sous le titre de confrères tous les membres d'une même famille; tantôt en formant de diverses manières des sociétés qu'ils nommaient *auberges* ou *hospices*.

Ailleurs, au lieu de créer des conseils généraux du peuple, on le divisa en corps de métiers, et c'est ce qui arriva à Florence.

En un mot, les nobles et les plébéiens, pendant presque tout le XIII<sup>me</sup> siècle, se disputèrent partout le gouvernement des nouvelles communes, et ces partis se combinant avec ceux des Gibelins et

des Guelfes, les nobles en général plus fidèles à l'empereur par tradition et par intérêt, prirent le nom de Gibelins, et les plébéiens par caractère et par un grand amour de la liberté, se donnèrent celui de Guelfes.

Enfin, cette même source de désordre, c'est-à-dire, une indépendance incomplète, produisit le dernier et le pire de tous les maux, les tyrans ou les princes de fait et sans droits fixes. Le plus grand nombre de ceux-ci étaient les descendants des anciens comtes et marquis des villes, qui, dépouillés de toute autorité dans la commune, mais puissants dans leurs terres et dans leurs châteaux, rentrèrent ensuite dans les villes pour leur faire la guerre et les dominer; quelques-uns, feudataires nouveaux, arrivés d'outre-monts, firent de même; d'autres ensuite surgissant de la foule, se virent portés au pouvoir suprême par la faveur populaire. Ils prenaient d'ordinaire le nom de capitaines du peuple, ou celui de *podestats*, et quelquefois ces deux titres ensemble; c'était un nom ancien, mais devenu plus important, en ce que maintenant il réunissait en un seul l'autorité partagée auparavant entre plusieurs. L'institution nouvelle avait été introduite principalement par les deux



premiers Frédéric, en remplacement des consuls qu'ils détestaient; mais à peine établis, ces magistrats se montrèrent plus favorables à la cité qui les payait, qu'au prince qui les avait institués; d'où, en peu de temps, les villes qui aimaient le plus la liberté accueillirent un régime moins dangereux désormais par son origine ennemie, qu'avantageux par son unité.

Mais capitaines et *podestats*, d'origine impériale ou communale, de races anciennes ou nouvelles, étrangères ou italiennes, tous, quand ils le pouvaient et aussi longtemps qu'ils le pouvaient, affectaient la puissance absolue. Peu de communes furent assez prudentes pour se tenir toujours à l'abri de ce despotisme. L'on voit maintenant quelle devait être la condition de l'Italie et comment les vertus, presque à leur naissance, y étaient déjà dégradées. L'indépendance complète est la première nécessité d'un État, quelles que soient les formes de son gouvernement; ces dernières ont même peu d'importance comparativement; en effet chacune d'elles a besoin de cette fixation des droits, de cette stabilité que les uns appellent l'égalité, les autres, ce qui est différent, la légitimité, et plus les partis y portent d'atteinte, plus ils causent de

perturbations et de désordres. L'incertitude des droits, les infidélités, les trahisons, les élévations trop promptes, les chutes fréquentes, les richesses et la pauvreté subites, sont des causes irrésistibles de perversion. C'est ainsi que la malheureuse Italic, élevée aux vertus publiques et privées dans les luttes glorieuses du XII<sup>e</sup> siècle, tombait désormais pendant les funestes dissensions du XIII<sup>e</sup>, dans tous les vices des citoyens et des particuliers.

Et que personne n'en accuse la civilisation naissante; c'est une opinion vieillie, et je dirais presque païenne, que de regarder la corruption des mœurs comme la compagne inséparable de la civilisation, et de croire que nous sommes prédestinés à être alternativement barbares ou corrompus. Que ce fut ou non une nécessité de la civilisation ancienne, ce n'en est point et ce ne saurait en être une pour la civilisation chrétienne, et, sans parler des autres siècles, ce ne fut point la civilisation qui, au XIII<sup>e</sup>, corrompit la société, mais elle fut corrompue elle-même avec toutes les autres vertus, par le défaut d'une complète indépendance.

Cette grande différence de vertu entre le XII<sup>e</sup>

et le XIII<sup>e</sup> siècle, démontrée par tous les faits de nos annales et remarquée par tous les historiens qui commençaient à montrer quelque talent, a été décrite ensuite et condamnée surtout par le Dante, dans tout son poëme qui, s'il n'était point le chef-d'œuvre le plus magnifique de notre littérature, serait encore le document le plus important de notre histoire moderne. Parmi les passages nombreux du Dante qui ont trait à ce changement, on cite particulièrement celui où il dit :

« Dans le pays arrosé par l'Adige et le Pô, on  
» trouvait ordinairement valeur et courtoisie,  
» avant que Frédéric en eût fait le théâtre de  
» ses brigues <sup>1</sup>. »

Mais il en est un autre non moins remarquable, c'est celui où il fait le parallèle des mœurs à Florence, pendant le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle. Car ce n'est pas, comme dans d'autres poëtes, une amplification sur un âge d'or imaginaire; ni comme dans certains moralistes, une vaine lamentation sur les générations qui vont toujours en empirant; mais

<sup>1</sup> *In sul paese ch'Adice e Po riga,  
Solea valore e cortesia trovarsi  
Prima che Federigo avesse briga.*

(Purg. xvi, t. 39).

c'est une description toute remplie de particularités historiques, et qui, par cette raison, me paraît être une introduction propre à faire comprendre le siècle et la vie du Dante : c'est pourquoi, bien que ce passage soit connu de tout le monde, je crois devoir le reproduire ici, comme dans la suite j'en reproduirai plusieurs autres, à l'usage de ceux de mes lecteurs qui, sur une simple indication, ne recourraient peut-être pas à leur Dante, et laisseraient ainsi ma narration privée de l'évidence nécessaire. Cette description qui se trouve dans le *Paradis*, lui est faite par un de ses ancêtres qui vivait entre les années 1100 et 1150, et qui mourut à la croisade de Conrad III; la voici :

« Florence, dans la vieille enceinte où elle entend sonner encore tierce et none, était paisible, sobre et pudique; elle n'avait ni colliers, ni couronnes, ni femmes avec des cothurnes et des ceintures qui brillaient plus que la personne. La fille en naissant ne causait pas de frayeur à son père; car le temps du mariage et la dot ne surpassaient pas encore la mesure. Les maisons n'étaient pas vides d'enfants; Sardanapale n'y avait pas encore paru pour montrer ce qui peut se faire dans le secret de la chambre nuptiale.

» Montemalo n'était pas encore vaincu par  
 » votre Uccellatojo, qui, comme il fut surpassé  
 » dans sa splendeur, le sera dans sa chute.

» J'ai vu Bellincion Berti vêtu de cuir et d'os, et  
 » sa femme revenir de devant le miroir sans avoir  
 » le visage fardé. J'ai vu l'habitant de Nerli et  
 » celui de *Vecchio*, se contenter pour tout orne-  
 » ment d'une simple fourrure, et leurs femmes oc-  
 » cupées du fuseau et de la quenouille. Heureuses  
 » femmes ! chacune était sans crainte pour sa sé-  
 » pulture ; aucune, à cause du départ de son mari  
 » pour la France, ne gémissait sur sa couche  
 » solitaire. L'une veillait sur son enfant au ber-  
 » ceau, et lui parlait, pour l'apaiser, la langue  
 » qu'elle avait apprise de son père et de sa mère ;  
 » l'autre, tirant le chanvre de la quenouille, en-  
 » tretenait sa famille des Troyens, de Fiesole et  
 » de Rome. Alors une *Cianghella*, un *Lapo Salte-*  
 » *rello* auraient été un prodige, comme le seraient  
 » de nos jours un Cincinnatus et une Cornélie<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Fiorenza, dentro dalla cerchia antica,  
 Ond' ella toglie ancora e terza e nona,  
 Si stava in pace, sobria e pudica.  
 Non avea catenella, non corona,  
 Non donne contigliate, non cintura  
 Che fosse a veder più che la persona.*

*Non faceva nascendo ancor paura  
La figlia al padre, ch'è il tempo et la dote  
Non fuggian quinci e quindi la misura.  
Non avea case di famiglia vote;  
Non v'era giunto ancor Sardanapalo  
A mostrar ciò ch'in camera si puote.  
Non era vinto ancora Montemalo  
Dal vostro Uccellatojo, che, com'è vinto  
Nel montar su, così sarà nel calo.  
Bellincion Berti vid'io andar cinto  
Di cuajo e d'osso, e venir dallo specchio  
La donna sua senza 'l viso dipinto;  
E vidi quel di Nerli e quel del Vecchio  
Esser contenti alla pelle scoperta,  
E le sue donne al fuso ed al pennecchio.  
O fortunate! e ciascuna era certa  
Della sua sepoltura, ed ancor nulla  
Era per Francia nel letto deserta.  
L'una vegghiava a studio della culla,  
E consolando usava l'idioma  
Che pria li padri, e le madri trastulla;  
L'altra traendo alla rocca la chioma,  
Favoleggiava con la sua famiglia  
De' Trojani, e di Fiesole, e di Roma.  
Saria tenuta allor tal maraviglia  
Una Cianghella, un Lapo Salterello,  
Qual or saria Cincinnato e Corniglia.*

(PARAD. XV, l. 33-43).

## Chapitre II.

*Florence, ancêtres, naissance; premières impressions politiques du Dante.*

(ANNÉES 1265—1284.)

*Onoverde l'altissimo poeta;*

*L'ombra suo toraa*

(*Inv. iv, t. II.*)

*Honneur au grand poète,  
son ombre revient.*

Les commencements de Florence, obscurcis d'abord par la manie que ses premiers chroniqueurs avaient de remonter aux origines romaines, même troyennes, et, en outre, par l'érudition indigeste de quelques écrivains postérieurs, sont peu connus; mais notre tâche ne peut être d'en éclaircir toutes les particularités. Ville étrusque de peu d'importance, à cause du voisinage

de Fiesole, plus grande qu'elle, puis colonie romaine, puis capitale d'un duché lombard, puis comté sous les Carlovingiens, elle fut avec Lucques et Pise, une des villes possédées par ces comtes et marquis de Toscane, si puissants et si riches dans les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Les magnificences du marquis Boniface sont célèbres, et, quelle qu'en ait été la cause, il est certain que, dès cette époque, les villes toscanes durent fleurir par leur commerce, Pise, surtout par son commerce maritime, Florence, par ses fabriques de laine, les billets de change, dont l'invention lui appartient, et le trafic par terre, pour lequel elle était si avantageusement située au milieu des deux Italies, la septentrionale et la méridionale. Ensuite, comme le commerce par mer est naturellement belliqueux, et le commerce par terre ami de la paix, Pise fut une des premières et Florence une des dernières villes qui devinrent guerrières et qui parvinrent, en conséquence, à conquérir leur liberté. On trouve bien que Pise combattit longtemps, et finit par détruire Fiesole dont, suivant l'ancien usage de Rome, elle transporta les habitants dans ses propres murs l'an 1010; mais il n'est prouvé par rien que Florence libre ait eu aucune guerre seu-



blable, autrement que par ses comtes. Encore ces guerres des citoyens contre les capitaines, châteaux, ou feudataires principaux du district, lesquelles marquent dans chaque ville d'Italie l'origine de l'indépendance, et que les Milanais firent dès les premières années du XI<sup>e</sup> siècle, ne furent-elles entreprises par les Florentins qu'au commencement du XII<sup>e</sup>, et, selon Villani, précisément en 1107. Florence était alors sous la domination de la dernière héritière des marquis de Toscane, la comtesse Mathilde, cette puissante antagoniste des empereurs, cette grande protectrice des papes et de l'indépendance italienne; fondatrice, pourrait-on dire, ainsi que Grégoire VII, de ce parti de l'église qui plus tard prit le nom de Guelfe. On voit dès lors Florence, après avoir été le berceau de ce parti, en devenir l'appui le plus puissant; mais, précisément parce que Mathilde était du parti national, les villes ne cherchèrent pas à s'affranchir de son autorité, et la paisible obéissance qu'on lui accorda, laissa moins de traces dans les histoires florentines que dans les souvenirs de la postérité. Aussi, après deux siècles, voyons-nous sa mémoire non-seulement vénérée, mais en quelque sorte sanctifiée par le Dante dans son *Purga-*

toire. Mathilde, morte en 1113, ayant laissé l'héritage des anciens marquis de Toscane aux souverains-pontifes, il y eut dispute à peu près pendant un siècle entre ceux-ci et les empereurs sur l'étendue de cette donation; et c'est de cette contestation que surgirent finalement la commune et le gouvernement consulaire à Florence; mais on n'en connaît pas l'année précise, et la nouvelle commune était encore tellement arriérée dans son amour de liberté et dans sa puissance, qu'elle ne prit part à aucune des ligue contre Frédéric Barberousse. Pourtant, après la paix de 1183, l'Empereur fut dépouillé de ce comté, qu'on lui rendit peu après. De plus, le passage du gouvernement des consuls à celui des *podestats*, opéré dans les autres villes plus remuantes pendant la dernière moitié du XII<sup>e</sup> siècle, n'eut pas lieu à Florence avant 1207, et la ville ne se divisa enfin, en parti Guelfe et en parti Gibelin qu'en 1213, par le fait connu de Buondelmonti. Quant à la guerre contre les feudataires ou châtelains du comté, c'est seulement en 1218 qu'elle se termina. Ainsi, Florence eut en général des commencements obscurs et une longue éducation à faire; une telle origine et une telle éducation promettaient pour l'avenir. Depuis

lors, dans les cinquante années qui s'écoulèrent jusqu'en 1265, où commence cette histoire, Florence s'accrut promptement en population, en richesse, en étendue et en importance politique. Jusque-là elle n'avait eu que son vieux pont sur l'Arno, à la droite duquel elle était comprise entièrement dans un demi-cercle qui ne s'étendait guère au delà du baptistère de Saint-Jean et de la cathédrale; mais, de 1218 à 1220, le pont *alla Carraja* fut construit, en aval de la rivière, à l'usage principalement des habitants du bourg d'Ognissanti, et surtout des moines du couvent *Umiliati*, qui avaient élevé dans cette localité les deux industries de la laine et de la soie. En 1256 on fit, en amont, le pont *Rubaconte* (aujourd'hui pont des Grâces), et la ville fut alors pavée pour la première fois.

En 1250, le premier capitaine du peuple avec douze anciens, ayant été réunis au podestat dans le gouvernement ou l'administration de la cité, on bâtit le palais du podestat; car, auparavant, il n'y avait pas d'hôtel de ville à Florence, et l'autorité communale siégeait tantôt dans un quartier, tantôt dans l'autre. Dans la même année, les tourelles des maisons particulières furent bais-

sées à cinquante brasses, et l'on comença à former de leurs débris l'enceinte d'*Oltrecarno*. L'année 1252 vit construire le dernier pont intermédiaire, celui de la Sainte-Trinité, et l'on battit les premiers florins d'or, belle et bonne monnaie qui, d'après le dire de Villani, ouvrit le marché des nations barbares au commerce florentin. Cependant on avait presque toujours été en guerre, non plus seulement avec les châtelains ou les pays environnants, mais avec Pise, Sienne, Pistoie et d'autres puissants voisins, suivant les changements de partis; et, comme la ville s'était partagée entre les uns et les autres, d'abord les Guelfes en avaient été chassés en 1248; puis en 1251 quelques chefs des Gibelins, et en 1258 les Gibelins en masse. Ces derniers, aidés par le roi Manfred, défirent enfin leurs compatriotes dans la fameuse déroute de *Montaperti* ou de l'*Arbia*, le 4 septembre 1260, et, après être rentrés dans Florence, en chassèrent les Guelfes à leur tour.

Florence était guelfe et passait tellement pour guelfe, qu'il fut question parmi les Gibelins victorieux de la détruire de fond en comble; mais ils en furent empêchés par l'éloquence et le crédit de Farinata Degli Uberti, qui seul « là où chacun

permettait qu'on renversât Florence, eut le courage de la défendre ouvertement <sup>1</sup>. »

Parmi les Guelfes chassés après la déroute de Montaperti, se trouvait ou l'aïeul ou le père du Dante, dont la famille se vantait de descendre d'une ancienne maison romaine, qui prétendait, ou qu'on prétendait être une branche de celle de Frangipani encore existante à Rome. Le Dante, en plusieurs endroits, semble se glorifier d'une pareille origine. Mais là où il parle en termes précis de sa propre famille, il ne la fait remonter qu'à trois frères appelés, Moranto, Eliseo, Cacciaguida, qui vivaient au commencement du XII<sup>e</sup> siècle; et c'est au dernier des trois, son trisaïeul, qu'il fait dire, je ne sais si c'est par dérision ou par modestie :

« Nous sommes nés, moi et mes ancêtres, à  
 » l'endroit où se reneontre le dernier quartier de  
 » la ville pour celui qui court dans vos jeux annuels;  
 » contentez-vous de ce détail sur mes ancêtres;  
 » quels ils furent et d'où ils vinrent ici, est

<sup>1</sup> . . . . . *colà dove sofferto*  
*Fu per ciascun di torre via Fiorenza,*  
*Colui che la difesi a viso aperto.*  
 (Inf. x, l. 51.)

» une chose qu'il me convient plus de taire que  
» de raconter <sup>1</sup>. »

Quoi qu'il en soit, c'est du second de ces trois frères que descendaient les Elisei, toujours regardés comme alliés et parents de la famille du Dante; pour celle-ci, elle était issue du troisième d'entre eux, Caeciaguida, et de son épouse Aldigeria, lombarde de Parme, selon quelques-uns, mais plus probablement alliée aux Aldigeri, puissants alors et depuis à Ferrare. D'où leurs descendants se nommèrent Aldigeri, Alaglieri, Aligeri, Alliglieri, et Alighieri, dénominations sur lesquelles toute discussion serait de fort peu d'importance. Caeciaguida, enrôlé dans la croisade de Conrad, y fut armé chevalier, et mourut en Syrie vers l'année 1147. C'est pour cette raison que le poète, son arrière-neveu, le place au Paradis dans le ciel de Mars, parmi les guerriers morts pour la foi, et lui fait raconter sa propre vie, dans un petit nombre

<sup>1</sup> *Gli antichî miei ed io nacqui nel loco,  
Dove si truova pria l'ultimo sesto  
Da quel che corre il vostro annual gioco.  
Basti de' miei maggiori udirne questo;  
Chî ei sî furo, ed onde venner quivi,  
Più è 'l tacer che 'l ragionare onesto.*  
(PARAD. XVI, l. 14-15.)

de vers d'un style élégant et conforme à ce que nous avons rapporté des anciennes mœurs de Florence : Voici le langage qu'il lui prête :

« C'est Marie qui, aux cris de ma mère, m'ap-  
 » pela à jouir de cette vie de citoyen si calme et  
 » si douce, de cette confraternité si fidèle, de ce  
 » séjour si heureux, et je reçus tout ensemble dans  
 » votre baptistère, la foi des chrétiens et le nom  
 » de Cacciaguida.

» Moronto et Eliseo furent mes frères; l'épouse  
 » à laquelle je m'unis arrivait des rivages du Pô,  
 » et c'est de là que te vint ton surnom.

» Ensuite je suivis l'empereur Conrad et je fus  
 » ceint par lui de l'armure de ses chevaliers, tant  
 » mes services lui avaient été agréables!

» Je marchai sur ses pas contre cette loi impie  
 » dont le peuple, par la faute de votre pasteur,  
 » enleva de vos mains le glaive de la justice. Là ce  
 » vil peuple m'arracha d'un monde trompeur, dont  
 » l'amour corrompt tant de mortels, et j'arrivai  
 » par le martyre au séjour de l'éternelle paix <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *A così riposato, a così bello  
 Fiver di cittadini, a così fida  
 Cittadinanza, a così dolce ostello,  
 Maria mi diè, chiamata in alte grida:  
 E nell' antico vostro Batisteo*

Le fils de ce chevalier Cacciaguida de la famille des Alighieri fut le bisaïeul du Dante; tout ce qu'on en sait, c'est qu'il vivait en 1189 et probablement aussi en 1201, et que le Dante, en son *Purgatoire*, le place dans le cercle des orgueilleux. Bellincione, grand-père de notre poëte, était le fils de ce premier Alighieri, et l'on n'en rapporte rien autre chose, sinon qu'il eut sept fils, dont le second, qui donna le jour au Dante, était jurisconsulte, ou, comme on disait alors, juge de profession. Ayant épousé Lappa di Chiarissino Liatuffi, il en eut un fils nommé François, et celle-ci étant venue à mourir, il s'unit par un second mariage à Donna Betta,

*Insieme fui cristiano e Cacciaguida.  
 Moronto fu mio frate, ed Eliseo;  
 Mia donna venne a me di Val di Pado,  
 E quindi 'l soprannome tuo si feo.  
 Poi seguitai lo Imperador Currado  
 Ed ei mi cinse della sua milizia;  
 Tanto per bene oprar gli venni a grado!  
 Dietro gli andai incontro alla nequizia  
 Di quella legge, il cui popolo usurpa,  
 Per colpa del pastor, vostra giustizia.  
 Quivi fu' io da quella gente turpa  
 Disviluppato dal mondo fallace,  
 Il cui amor molt' anime deturpa  
 E venni dal martirio a questa pace.*

(PARAD. 27, l. 44-49.)



issue on ne sait de quelle maison, qui lui donna en mai 1205 un autre fils, lequel fut baptisé à S'-Jean sous le nom de Durante, abrégé ensuite dans celui de Dante, qu'il ne cessa de prendre et sous lequel il fut toujours désigné depuis. Il est encore fait mention dans Boccace d'une sœur du Dante, mariée à Léon Poggi, mais on ignore son nom et de laquelle des épouses d'Alighieri elle était fille.

Tous ces ancêtres du Dante furent Guelfes, et comme tels, chassés deux fois par les Gibelins; le Dante nous le dit lui-même dans son poème. Mais pendant le gouvernement des Gibelins à Florence, et aussi à l'époque de l'exil des Guelfes, en mai 1265, il faut dire ou que Bellincione, vivant encore, fut lui-même exilé, et non Alighieri, père du Dante, ou que si ce fut celui-ci, il obtint par grâce particulière la permission de revenir, ou bien encore que ce fut seulement son épouse qui obtint cette permission, attendu que de toute manière il est certain, d'après ses propres paroles, que c'est à Florence que le Dante fut baptisé.

Il y naquit pendant que le sort de son parti, ainsi que celui de sa famille, se préparait à changer, l'année même et le mois où Charles d'Anjou,

comte de Provence, étant descendu en Italie, arrivait à Rome contre Manfred, roi de Pouille et de Sicile, pour cette entreprise qui allait faire passer le royaume, l'Italie presque tout entière, et en particulier Florence, du parti des Gibelins à celui des Guelfes. Tels furent les présages qui, bien plus que la position des astres et les songes, influèrent sur la destinée du poète; mais dans ces temps on consultait encore les astres et les songes. Il paraît que c'est de là que Brunetto Latini, qui fut ensuite le maître du Dante, tira son horoscope. Ayant observé que le soleil se trouvait alors dans les gémeaux, il prédit, d'après les règles de l'art, la grandeur future de l'intelligence de l'enfant. C'est ainsi du moins que le plus grand nombre interprète le passage où Brunetto dit au Dante :

« Si tu suis ton étoile et que j'aie bien compris  
 » ta belle destinée, tu ne peux manquer d'attein-  
 » dre un but glorieux.

» Et si je n'étais pas mort trop tôt, en voyant  
 » que le ciel se montrait si propice pour toi, je  
 » t'aurais encouragé dans ton entreprise <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Se tu segui tua stella,  
 Non puoi fallire a glorioso porto,  
 Se ben m' accorsi nella vita bella.*

Le Dante lui-même, imbu de ces croyances superstitieuses, attribue son génie à ces astres bienfaisants, et arrivé dans le paradis à la constellation des gémeaux, il s'écrie :

« O étoiles glorieuses! ô lumière pleine d'une  
» vertu vivifiante d'où je reconnais que m'est  
» venu tout mon génie quel qu'il soit! je suis né  
» avec vous, et sous votre éclat se cachait le père  
» de toute créature humaine alors que, pour la  
» première fois, je respirai l'air de la Toscane <sup>1</sup>. »

Au reste, il n'est que juste d'ajouter ici que le Dante, avec tous les gens vertueux de ces temps, trouvait moyen d'accorder cette influence des étoiles avec le libre arbitre de l'homme, comme on peut le voir dans le *Purgatoire*, chant XVI, vers 67 et suivants, qui sont de ses plus beaux et

*E s' io non fossi sì per tempo morto ,  
l'eggendo 'l cielo a te così benigno ,  
Dato t' avrei all' opera conforto .*  
(*INF. XV, l. 19-20.*)

<sup>1</sup> *O gloriose stelle, o lume pregno  
Di gran virtù, dal quale io riconosco  
Tutto, qual che si sia, il mio ingegno!  
Con voi nasceva e s'ascondeva vosco  
Quegli ch'è padre d'ogni mortal vita,  
Quand' io sentì dapprima l'aer tosco.*  
(*PARAD. XXII, l. 38-39.*)

que je citerais en cet endroit, si c'était le moment de parler de ses opinions, et non de sa naissance.

Quant aux songes, Boccace dit que la mère du Dante étant enceinte, vit en rêve, « peu avant le terme de ses couches, quel devait être le fruit de ses entrailles, présage dont alors le sens ne pouvait être compris ni par elle ni par aucun autre, mais qui, aujourd'hui, d'après l'événement, est manifeste pour tout le monde.

» La jeune dame, dans son sommeil, se croyait à l'ombre d'un laurier très-haut, dominant une verte prairie, et s'élevant au bord d'une large fontaine; là elle se sentait accoucher d'un fils qui, aussitôt, ne se nourrissant que des baies qui tombaient du laurier et des eaux limpides de la fontaine, devenait berger à ses yeux, et tâchait d'arracher quelques feuilles de l'arbre dont le fruit l'avait nourri; et comme il faisait des efforts pour y atteindre, elle s'imaginait le voir tomber et, en se relevant, quitter la forme humaine pour prendre celle d'un paon. Ce songe merveilleux lui causa un tel étonnement qu'elle se réveilla, et peu de temps après elle accoucha d'un fils qui, du consentement mutuel du père et de la mère, fut nommé le Dante;

et il le méritait, car marchant rapidement dans la carrière où il entra, les effets suivirent et justifèrent ce nom. Ainsi naquit ce Dante, accordé à notre siècle par une faveur spéciale du ciel, ce Dante, etc., etc. »

Et ces astres, ces songes, ces désinences mystérieuses de syllabes tronquées, toutes ces choses parurent aux contemporains et à la postérité un présage de grandeur, quand celle-ci fut démontrée par le fait.

Mais pour continuer à parler d'autres présages plus certains de la vie du Dante, peu de mois s'étaient écoulés depuis sa naissance, quand Charles d'Anjou, ayant été rejoint à Rome par son armée, y fut couronné le jour de l'Épiphanie de l'an 1266, roi de Pouille et de Sicile, par le pape Clément IV, auquel il fit l'hommage accoutumé de ce royaume. Il en partit ensuite suivi de l'évêque de Cosenza, légat du souverain-pontife, qui ordonna une croisade pour lui; franchit le Carigliano, dont la trahison du comte de Caserte lui livra le passage, et ayant pris Aquino et Rocca d'Arce, il se dirigea vers Bénévent où Manfred rassemblait, outre les soldats chancelants de la Pouille et de la Sicile, les Allemands, les Sarrasins de Nocéra

et les Gibelins, venus à son secours de diverses parties de l'Italie. Manfred hésitait et envoyait des messages à Charles, qui lui répondait : *Dites au sultan de Nocéra, que je ne veux ni paix ni trêve avec lui, et que dans peu je l'enverrai en enfer ou qu'il m'enverra en paradis.* On en vint aux mains le 26 février. Les Sarrasins et les Allemands de Manfred se défendaient courageusement, mais ne se servant que du tranchant de leurs épées, ils furent vaincus par les Français, qui combattaient de la pointe, et alors le champ de bataille ayant été honteusement abandonné par les barons de la Pouille, Manfred donna de l'éperon à son cheval, et le poussa au milieu des escadrons français, où il périt glorieusement, enseveli sous des monceaux de cadavres. On fut trois jours sans retrouver son corps; enfin une espèce de goujat l'ayant reconnu, on le plaça à rebours sur un âne, on le montra à tout le camp français, et après l'avoir fait reconnaître par les prisonniers, on l'enterra comme excommunié, non en terre sainte, mais en tête du pont de Bénévent, sous un tas de pierres jetées sur lui par chaque soldat. Il y a cependant des gens qui prétendent que plus tard, par ordre du pape, l'évê-

que de Cosenza le tira de cette sépulture, le fit transporter hors du royaume, parce que c'était une terre de l'église, et qu'il fut enterré au bord du fleuve Verde, aux confins du royaume et de la campagne de Rome; nous ne l'affirmons pourtant pas, mais le Dante en fait mention dans le *Purgatoire*, où Manfred en effet fait voir au poète une blessure qu'il a reçue dans la poitrine.

Puis il dit en souriant :

« Je suis Manfred, neveu de l'impératrice  
» Constance; je te prie donc, quand tu retourneras,  
» ras, d'aller trouver ma belle-fille, l'honneur de  
» la Sicile et de l'Aragon, et de lui dire la vérité  
» si on la lui déguise. Lorsque j'eus le corps  
» percé de deux coups mortels, je me rendis en  
» pleurant vers celui qui pardonne volontiers.  
» Mes péchés furent horribles, mais sa bonté est  
» si grande, qu'elle reçoit dans ses bras tous  
» ceux qui retournent à elle.

» Si le pasteur de Cosenza, envoyé à ma poursuite par Clément, avait bien lu en Dieu ce caractère de miséricorde, mes os seraient encore  
» à Bénévent, en tête du pont, sous la garde de  
» ce lourd tas de pierres; maintenant la pluie les  
» inonde et le vent les emporte hors du royaume,

» presque aux bords du Verde, où ils furent jetés  
 » sans pompe et les torches éteintes <sup>1</sup>. »

Peu de temps s'écoula, et Naples, avec tout le royaume, tomba au pouvoir de Charles, qui y fit son entrée avec la reine Béatrix, cette ambitieuse provençale qui l'avait poussé à cette conquête. L'entrée se fit avec une pompe magnifique, on y vit des chars dorés, de grandes dames, de riches

<sup>1</sup> *Poi sorridendo disse : Io son Manfredi  
 Nipote di Gostanza Imperadrice;  
 Ond' io ti prego che, quando tu riedi,  
 Fadi a mia bella figlia, genitrice  
 Dell' onor di Cicilia e d' Aragona,  
 E dichì a lei il ver, s' altro si dice.  
 Poscia ch' i' ebbi rotta la persona  
 Di due punte mortali, io mi rendei  
 Piangendo a quei che volentier perdona.  
 Orrìbil furon li peccati miei;  
 Ma la bontà infinita ha sì gran braccia,  
 Che prende ciò, che si rivolge a lei.  
 Se 'l pastor di Cosenza, ch' alla caccia  
 Di me fu messo per Clemente, allora  
 Avesse in Dio ben letta questa faccia,  
 L' ossa del corpo mio sarienò ancora  
 In cò del ponte, presso a Benevento,  
 Sotto la guardia della grave mora.  
 Or le bagna la pioggia, e muove 'l vento  
 Di fuor del regno, quasi lungo 'l Verde,  
 Ove le trasmutò a lume spento.*

(PURG. III, l. 38-44.)



ornements de toute espèce. Il y avait eu à la cour de Manfred de l'élégance et de l'éclat, mais point de prodigalité; il avait, disait-on, un trésor dans le château de Capoue: le roi Charles, ayant en effet découvert ce trésor, ordonna à Hugues de Balzo, un de ses chevaliers, d'en faire le partage et de prendre pour cela des balances. Qu'est-il besoin de balances, répondit celui-ci? et avec le pied il fit trois parts du trésor. Voilà, ajouta-t-il, pour monseigneur le roi, voilà pour la reine, voilà pour les chevaliers de sa majesté. Cette action plut au roi, qui lui donna en récompense le comté d'Avellino.

C'est, disent les historiens, de cette pompeuse entrée, de cette profusion, que date le changement de mœurs des Italiens. Je dis, moi, que déjà les Italiens étaient corrompus, puisqu'ils s'étaient laissé vaincre avec une telle facilité, eux qui avaient, il n'y avait pas encore cent ans, triomphé d'un tout autre homme et d'un tout autre prince, de l'empereur Frédéric Barberousse.

Mais c'étaient les populations qui s'étaient soulevées contre Frédéric, c'étaient les pères des Guelfes, c'était le parti, l'opinion nationale et vertueuse, tandis que Charles n'eut à combattre que

les Gibelins, c'est-à-dire le parti du plus petit nombre et des étrangers, peu propres à défendre la patrie contre d'autres étrangers, et encore moins contre des étrangers qui prenaient le nom de parti national.

Le fait est qu'à peine ce changement se fut-il opéré dans le royaume, qu'il eut lieu dans presque toute l'Italie, Brescia, Crémone, Plaisance, Parme, quittèrent le parti des Gibelins pour celui des Guelfes. Pise, qui tenait pour les Gibelins, donna 30,000 livres pour rester en paix. A Florence, le 11 novembre, les Guelfes s'insurgèrent, formèrent des assemblées, élevèrent des barricades contre le comte Guido Novello, lieutenant du roi Manfred, pour les Gibelins.

Le comte ayant occupé la place, mais ne croyant point pouvoir la conserver, s'échappa, emportant avec lui les clefs de la ville à Prato, d'où il voulut en vain revenir à Florence le jour d'après; les Guelfes, qui avaient été forcés de fuir, y rentrèrent, et le gouvernement, constitué sous XII notables, confia pour dix ans le pouvoir suprême au roi Charles, qui chaque année y envoyait un de ses lieutenants.

Les Gibelins en furent chassés encore les 16 et

17 avril 1367, et, dans le mois d'août suivant, le roi Charles, passant par cette ville, y fut reçu avec les honneurs du *pallium*, par l'autorité communale qui ordonna, pour le fêter, des joutes et des tournois.

Cependant la même année les espérances des Gibelins se relevèrent, mais pour peu de temps. En Allemagne vivait encore, oublié, pauvre, presque abandonné, et à peine dans l'adolescence, Conrad V, fils de Conrad IV, neveu de Frédéric II, dernier rejeton de cette noble famille de Souabe, si chère aux Gibelins, si redoutée des Guelfes, si admirée de tous. Enfant jusqu'alors, il n'avait pu empêcher le bâtard Manfred, son oncle, d'usurper le trône de la Pouille; mais adulte maintenant, il ne prétendait pas le laisser à Charles d'Anjou, son ennemi.

Après avoir vendu le reste de son héritage paternel, et réuni une armée de 10,000 hommes qu'il ne put ensuite conserver tout entière, il descendit en Italie, vers la fin de 1267, accrut ses forces du secours des Gibelins, des habitants de Pise principalement, se rendit dans cette ville, puis à Rome, et ayant pénétré dans le royaume, se mesura avec son rival le 23 août 1268, à Taglia-Cozzo.

Vainqueur au commencement de la journée, il fut vaincu à la fin par la réserve française, et fait prisonnier. Le malheureux prince se vit traîner à Naples, où il resta plusieurs mois en prison dans de grandes angoisses, et fut jugé par les satellites de son rival. Quoique toutes les voix ne fussent pas contre lui, il fut condamné, et le 29 octobre il porta sa tête sur l'échafaud, du haut duquel il jeta son gant, qui fut porté à Constance, fille de Manfred, épouse de Pierre d'Aragon.

Il est fait mention à deux reprises, dans l'*Enfer* et dans le *Purgatoire*, de ces faits qui se passèrent dans l'enfance du Dante.

Ainsi, comme il arrive après une grande menace qui n'aboutit à rien, se trouvèrent consolidées la puissance du parti Guelfe et l'insolente domination des Angevins dans toute l'Italie; et cela d'autant plus que la vacance de l'empire dura plusieurs années et ne cessa qu'en 1273, par l'élection de Rodolphe de Habsbourg, grand homme, mais chef d'un petit État, deux raisons qui le retinrent sans doute en Allemagne, et l'empêchèrent de descendre en Italie, où les Gibelins n'eurent plus leur chef accoutumé. C'est ce qui donna à Charles la facilité d'étendre sa domination de

ville en ville, dans presque toute la Toseane, la Lombardie et le Piémont, d'où il touchait à son royaume de Provence; et delà, dans toutes ces parties de la Péninsule, dans le royaume de Naples particulièrement et surtout en Sicile, les excès, les vexations, les cruautés des Guelfes ainsi que les brigandages, les violences, les actes de débauche des Français; delà l'humiliation et l'avilissement des vaincus, réduits au désespoir, et le désir des Siciliens de revoir la reine et le roi d'Aragon; delà les efforts de Jean de Procida, l'illustre exilé de Sicile, pour soulever ses compatriotes, et la résolution qu'il prit, en voyant leur lenteur à le seconder, de conjurer avec les barons Siciliens et tous les seigneurs ou princes italiens d'outre-monts et même d'outre-mer, qu'il croyait favorables à sa grande entreprise; delà enfin, pendant que cette conjuration se préparait sans avancer, le soulèvement subit et plus efficace du peuple de Palerme, au son de la cloche des vêpres du lundi ou mardi de Pâques de l'an 1282; soulèvement qui, d'heure en heure, de jour en jour, suivant que la nouvelle s'en répandait dans chaque localité, entraîna celui de toute la Sicile, qui, perdue pour les Angevins et

pour le parti Guelfe, fut acquise aux Aragonais et aux Gibelins.

Si ce n'avait été les excès intolérables des Français, « si une domination tyrannique, qui » finit toujours par ranimer le courage des peuples opprimés, n'avait excité Palerme à pousser le cri de mort, mort aux tyrans! <sup>1</sup> » qui sait? peut-être était-ce plus que jamais le moment de réunir l'Italie sous un seul prince, ou du moins sous une seule bannière, celle de l'antique parti national des Guelfes! Mais arrêtés dès lors par la guerre qu'ils firent pour recouvrer la Sicile, les Angevins ne purent ni étendre leur puissance ni augmenter le nombre des Guelfes dans la Péninsule; et les deux partis continuèrent à se faire équilibre et à se supplanter tour à tour.

Il n'en fut pas ainsi à Florence qui, en 1273, par l'entremise du pape Grégoire X, rouvrit ses portes aux exilés Gibelins, les rechassa ensuite en 1275, les rappela de nouveau en 1279, et leur donna même une part dans le gouvernement, après

<sup>1</sup> *Se mala signoria, che sempre acciura  
Li popoli soggetti, non avesse  
Mosso Palermo a gridar : Mora, mora.*  
(PAR. VIII, t. 25)

que le roi Charles et ses lieutenants furent partis; mais en ne leur accordant que six des quatorze emplois de magistrats qu'elle avait institués, elle laissait aux Guelfes la majorité, qui constitue le pouvoir dans toute espèce de gouvernement délibératif. Cet arrangement ne fut pas de longue durée. Jusqu'alors le peuple de Florence, ceux qui n'étaient pas nobles, les artisans, *il popolo grasso*, s'étaient bien établis en corps de métiers, chacun sous leurs présidents; mais ils n'avaient pas de chefs ni d'assemblée générale, et par conséquent ne formaient pas un état dans l'État : ce ne fut qu'en 1282 que, s'étant soulevés contre les quatorze magistrats, ils donnèrent le gouvernement à leurs *prieurs*, qui depuis lors s'appelèrent et furent en effet les maîtres de la ville. Ainsi s'accomplit à Florence la révolution populaire, non-seulement accomplie, mais dégénérée depuis longtemps en tyrannie dans beaucoup d'autres villes italiennes.

Florence sut ensuite se garantir de ce second et funeste progrès, et conserva avec très-peu de changements, le gouvernement populaire des Guelfes pendant toute la vie du Dante et encore longtemps après. C'est pourquoi, malgré les durs,

et quelquefois trop justes reproches que le poète indigné fit à Florence, si nous la mettons en parallèle avec les autres cités, nous pouvons la regarder comme la plus sage, la plus raisonnable, ou du moins comme la plus heureuse et comparativement la plus paisible de toutes.

Et c'est à cause de cette sagesse ou de cet esprit plus pacifique, que le commerce, les arts et les lettres y firent plus de progrès que partout ailleurs. C'est ce qui permit au Dante de paraître et de s'élever au-dessus de tous les autres. Après avoir reçu dans son enfance les premiers principes d'une bonne éducation, remis pour l'étude de la littérature entre les mains de professeurs habiles, il ne tarda pas à montrer un esprit très-élevé, et capable des plus grandes choses. Il avait perdu tout jeune encore, son père Alighieri; néanmoins, encouragé par ses parents et par Brunetto Latini, homme d'un mérite très-distingué pour ce temps, il se livra non-seulement aux lettres, mais encore à toutes les autres études libérales, ne négligeant rien de ce qui pouvait contribuer à former un homme supérieur. On sait qu'Alighieri, père du Dante, vivait encore dans la huitième année de son fils; quant à la dame Bella, sa



mère, on ne dit pas combien de temps elle survécut à son époux. Pour Brunetto Latini, le protecteur tout à la fois et le maître du Dante, il est certain qu'il fut constamment Guelfe; de sorte qu'avec son père, sa famille et son premier précepteur, Guelfes rentrés dans leur patrie au sein d'une ville Guelfe dès l'origine, et maintenant ultra Guelfe, le Dante grandit, à l'époque des événements les plus importants et de la plus grande splendeur du parti Guelfe, avec toutes les impressions de ce parti, tempérées peut-être dans son âme généreuse par les excès des Guelfes; mais avant de voir l'effet produit sur lui par ces premières impressions politiques, voyons-en un autre, d'une espèce différente, plus fort probablement et certainement plus durable.

---

## Chapitre III.

*Amour et poésie du Dante dans son enfance et dans  
son adolescence; première idée de son poème*

(1274—1296.)

*Ma trattarò del suo stato gentile,  
Donno e donzella amorosa, non voi,  
Che non è cosa da parlarne altrui.*

VITA NOVA, canzone primo.

Je m'entretiendrai avec vous de son heureuse  
destinée, aimables dames et demoiselles; car ce  
n'est pas une chose dont on puisse parler à  
d'autres.

De tous les biographes du Dante qui furent ses contemporains, Boccace est le seul, à l'exception de Jean Villani dans un chapitre de sa chronique, qui ait donné une grande importance à son amour pour Béatrix, et il en fut sévèrement blâmé d'abord par Léonard Aretin, qui vécut un siècle après lui, et ensuite par beaucoup d'autres. Mais ne pouvant m'écarter du récit de Boccace, j'étais sur le point de prier les censeurs trop rigides de vouloir bien pas-

ser ce chapitre, et je le ferais encore, si je n'en étais empêché par le Dante lui-même qui, dans sa jeunesse, a composé sur son amour un petit livre où il proteste que c'est à cet amour qu'il doit la première pensée de son poëme, et l'ardeur qui le poussa à entreprendre cet immortel ouvrage, qu'il poursuit avec une affection toujours croissante jusqu'à la fin de ses jours. Qu'ils renoncent donc tout à la fois à lire la vie et l'œuvre divine du Dante, tous ceux qui ne veulent pas admettre que les deux grands mobiles de son activité et de son génie furent également, pour lui comme pour tant d'autres, la politique et l'amour; quant à ceux qui, par les qualités de l'esprit et du cœur ont assez de rapport avec lui pour compatir à ses passions et à ses faiblesses, ils ne dédaigneront pas, j'espère, de descendre aux particularités dans lesquelles il s'est complu lui-même, et ils y trouveront un exemple, non de dérèglement et de mollesse, mais de force et de grandeur.

Celui qui écrirait une histoire de l'amour en Italie, ferait peut-être l'histoire la plus évidente qu'il soit possible de faire des mœurs de ce pays dans les différents siècles.

Les aventures de Rosmunda et de Romilda

suffiraient pour montrer la férocité native des Lombards; comme celles de Gundeberge et de Teodora pour indiquer comment la barbarie de ces peuples commença à s'adoucir par l'institution de la chevalerie, et peut-être encore plus par leurs relations avec les Italiens.

L'histoire de la malheureuse fille de Didier, sur laquelle Manzoni a répandu un si tendre intérêt, nous ferait voir dans quel mépris était tombée la nation lombarde aux yeux des Français et des indigènes. Et de même qu'ensuite ces femmes criminelles, ces infâmes amours de Marozia et de quelques autres de ses contemporaines, nous offriraient un tableau vivant des abominables mœurs de ces ducs et de ces marquis, trop souvent même de plusieurs papes du X<sup>m</sup> siècle. Ainsi la seule histoire de la sainte et belle reine Adelaïde servirait à nous expliquer ce châtiment de Dieu, auquel se résignèrent les peuples, presque désespérés de ne trouver de vertu ni dans les hommes ni dans les femmes, alors que la couronne et la souveraineté du pays passèrent aux mains de l'étranger.

Cent années après, le dérèglement des prêtres et surtout des prêtres lombards, fut ce qui excita plus qu'aucune autre chose, la colère sainte de

Grégoire VII, et le poussa dans cette carrière de restauration où le peuple Italien le seconda et le soutint à son tour; c'est de là, c'est de cette alliance de la religion avec la patrie, que naquirent l'indépendance, les mœurs, la famille et les chastes amours, si bien décrites par Cacciaguida; et finalement, pour nous arrêter aux temps dont nous parlons et ne pas en venir aux amours sanguinaires de 1500 et de 1400, aux amours effrénées de 1500 et efféminées de 1600 et de 1700, jusques à Parini, Alfieri et Napoléon qui nous en guérissent, je dirai qu'à l'époque du Dante et de Pétrarque, si les amours et les mœurs n'étaient plus aussi simples qu'auparavant, elles furent au moins une source féconde de haute poésie, à tel point qu'un grand nombre de femmes ayant été chantées par leurs amants, deux d'entre elles eurent l'honneur, quel qu'il soit, de voir leur nom immortalisé, et l'importance historique de pareilles amours sera pour nous un nouveau motif d'excuse.

Quiconque désire bien connaître la vie privée et publique des citoyens du moyen âge, doit se représenter non-seulement les petits intérêts de chaque ville, mais encore les intérêts plus petits du quartier ou du voisinage où ils vivaient.

Nous verrons ailleurs comment les événements politiques même de la vie du Dante surgirent de ces circonstances particulières; en attendant, il faut savoir que tandis que Alighieri, son père, et ses parents descendants de Cacciaguida, avaient leurs maisons près de Saint-Martin de l'Évêque, Folco Portinari, riche citoyen, qui fonda depuis le grand hôpital de Sainte-Maria-Nova, son épouse dona Cilia Digherarde Caponsacchi et leur jeune fille nommée Béatrix, ou Bix (diminutif du dialecte florentin), habitaient dans le voisinage de Sainte-Marguerite.

Le Dante, au commencement de son livre, nous apprend de cette Béatrix, qu'elle avait à peine accompli sa huitième année, et qu'il n'avait pas encore neuf ans lui-même, quand elle parut pour la première fois à ses yeux. « Je la vis sous un vêtement de couleur distinguée, mais simple et honnête, avec une ceinture et parée comme il convenait à un âge si tendre. Je puis dire qu'en ce moment l'esprit de la vie qui réside dans le plus profond du cœur, commença à s'agiter en moi avec tant de force, qu'il se montrait dans les moindres pulsations de mes artères. J'ajouterai que dès-lors l'amour subjuguait mon âme, qu'elle s'y attachait tout

entière; qu'il prit d'abord sur moi un tel ascendant et un tel empire, par la vertu que lui prêtait mon imagination, que j'étais disposé à lui complaire en tout. Souvent il m'ordonnait de chercher à voir ce jeune ange, et je lui trouvais un air si noble, un maintien si gracieux, qu'on pouvait justement lui appliquer ce mot d'Homère, qu'elle ne semblait pas être née d'un mortel, mais d'un Dieu. »

D'autres détails qui s'accordent avec ceux-ci, nous ont depuis été donnés par Boeceae. C'était alors à Florence, au 1<sup>er</sup> jour de mai, une coutume joyeuse, maintenant remise à l'Ascension, de fêter le retour du printemps. « Aujourd'hui on ne le fête plus guère que dans les fermes; mais à cette époque, il était célébré dans les rues de la ville par les citoyens, divisés en compagnies distinctes.

C'est en vertu de cet usage que, parmi les autres, Folco Portinari, homme très-considérable en ces temps, avait réuni dans sa maison les habitants de son voisinage. Alighieri était de ce nombre, et comme c'est la coutume que dans ces sortes de fêtes les petits enfants suivent leurs pères, le Dante, qui ne comptait pas encore neuf ans accomplis, y avait accompagné le sien; là, mêlé avec ceux de son âge de l'un et l'autre sexe, aux pre-

nières tables servies de ce qui pouvait être du goût d'un enfant, il se mit à jouer avec les autres; dans cette foule d'enfants se trouvait une fille de Folco appelée Bix, quoique son père ne lui eût jamais donné que son véritable nom, qui était Béatrix. Elle avait environ huit ans, et à la gentillesse, à la grâce de l'enfance, elle joignait les manières les plus agréables; ses gestes et ses paroles étaient plus réservés, plus graves que ne le comportait son âge; ses traits étaient délicats, réguliers, et, outre la beauté, respiraient une candeur si charmante qu'elle était généralement regardée comme un petit ange.

Celle-ci donc, telle que je viens de la dépeindre, ou peut-être encore plus belle, parut dans cette fête aux yeux de notre Dante, je ne dirai point pour la première fois, mais pour la première fois capable d'inspirer de l'amour. Le Dante, quelque jeune qu'il fût, se pénétra si profondément de son image, que depuis ce moment, jamais, tant qu'elle vécut, il ne put s'en détacher. »

Poursuivons le récit du Dante : « Après qu'il se fut écoulé assez de jours depuis la rencontre de cette adorable enfant, pour que j'eusse accompli ma neuvième année, je l'aperçus sous des vêtements



de la plus éclatante blancheur, au milieu de deux femmes charmantes plus âgées qu'elle, et, ayant tourné les yeux du côté où j'étais tout éraintif, elle me salua avec une ineffable courtoisie, et d'une manière si vertueuse, que je crus toucher aux dernières limites de la béatitude, et, comme c'était la première fois que ses paroles venaient à mes oreilles, j'y trouvai une telle douceur que je quittai la compagnie comme enivré de mon bonheur. Rentré dans le lieu le plus solitaire de ma chambre, je me mis à penser à cette aimable personne, et en y pensant je tombai dans un doux sommeil, pendant lequel j'eus une vision merveilleuse. En réfléchissant plus tard à cette apparition, je me proposai de la communiquer à plusieurs des plus célèbres troubadours de ce temps, et comme je m'étais déjà essayé moi-même dans l'art de rendre ma pensée en vers, je résolus de composer un sonnet dans lequel je m'adresserais à tous les fidèles en amour; et, en les priant de juger ma vision, je leur rendis compte en ces termes de ce que j'avais vu pendant mon sommeil. »

« A toutes les âmes éprises, à tous les tendres  
» cœurs auxquels parviendront ces vers, que je  
» leur adresse pour qu'ils m'en donnent leur avis

» au nom de leur seigneur et maître, c'est-à-dire  
» de l'Amour.

» Déjà s'était écoulé le tiers des heures pen-  
» dant lesquelles les étoiles brillent au ciel pour  
» nous, quand tout à coup m'apparut l'Amour  
» dont l'image me fait encore frémir.

» L'Amour me semblait joyeux, il tenait mon  
» cœur dans sa main, et dans ses bras une femme  
» qui dormait enveloppée dans un tissu de lin;  
» puis il la réveillait, et, toute tremblante qu'elle  
» était, elle se nourrissait humblement de ce cœur  
» enflammé; je voyais ensuite l'Amour s'éloigner  
» en pleurant. <sup>1</sup> »

<sup>1</sup> « *A ciascun' alma presa, e gentil core,  
Nel cui cospetto viene il dir presente,  
In ciò che mi riserivan suo parvente,  
Salute in lor Signore, cioè Amore!*  
*Già era quasi, ch' atterzate l' ore  
Del tempo ch' ogni stella è nellucente,  
Quando m' apparve Amor subitamente,  
Cui essenza membrar, mi dà orrore.*  
*Allegro mi sembrava Amor, tenendo  
Mio core in mano, e nelle braccia avea  
Madonna involta in un drappo dormendo.*  
*Poi la svegliava, e d' esto core ardendo  
Lei paventosa umilmente pascea:  
Appresso gir lo ne vedea piangendo. »*

(VITA NUOVA. sonetto primo)

« Plusieurs répondirent de diverses manières à cet appel; et entre autres celui que je nommerai le premier de mes amis, qui me répliqua par un sonnet qui commence en ces mots : *Vous avez vu, à mon avis, tout ce qui peut être de quelque valeur.* Telle fut l'origine de l'amitié qui se forma entre lui et moi, quand il sut que j'étais l'auteur des vers qu'il avait reçus. »

Celui qui fit cette réponse au Dante, et qui fut le premier de ses amis, était Guido Cavalcanti, le plus illustre des poètes qui le précédèrent; maintenant, que ceux qui le désireront aillent chercher, s'ils le veulent, non-seulement le sonnet par lequel lui répondit Guido Cavalcanti, mais encore ceux de Cino da Pistoia et du Dante de Maiano; les deux premiers leur paraîtront fort agréables, mais il n'en sera pas de même de celui dont l'auteur taxe le poète enfant de folie et l'envoie au médecin pour se faire guérir.

Quoi qu'il en soit, on voit bien que le premier essai du Dante avait attiré l'attention de tous les poètes en réputation alors à Florence. On voit aussi par cet essai, ce qu'on peut observer également dans ses pièces les plus médiocres, qu'il n'en est pas une seule dont au moins le premier et le

dernier vers ne se distinguent par quelque beauté.

Le Dante continue à raconter comment son esprit s'abîmant en ces pensées, « il tomba dans un état de faiblesse et de marasme qui faisait mal à beaucoup de personnes; » comme on l'interrogeait pour en savoir la cause, il répondit que c'était l'Amour qui l'avait traité ainsi. « Quand mes amis me demandaient pourquoi l'Amour a-t-il détruit votre santé de la sorte? je les regardais en souriant et ne leur disais rien. » Un jour qu'il était à l'église et qu'il contemplait sa bien-aimée, une autre dame d'une figure agréable, s'imaginant que c'était elle qu'il regardait, le regardant à son tour, fit croire qu'elle était l'objet de ses affections. Le Dante y prit plaisir, et pensa de suite à s'en faire un manteau pour couvrir la vérité, tellement que bien des gens qui parlaient de sa passion, crurent avoir pénétré son secret. C'est de cette manière qu'il cacha son amour pendant plusieurs années, et afin de donner encore mieux le change aux autres, il fit pour cette dame diverses petites pièces en vers, et ensuite un *servente* dans lequel voulant nommer sans se trahir la véritable dame de ses pensées, il introduisit les noms de soixante des plus belles femmes de la ville.

Finalement, dit-il, « celle dont je m'étais joué si longtemps, fut obligée de partir de la ville et s'en alla dans un pays très-éloigné. Tout étourdi de voir que mon beau stratagème allait me faire défaut, j'en fus plus déconcerté que je ne l'aurais cru d'abord, et pensant que si je ne parlais pas de son départ avec quelque chagrin, mon secret serait découvert beaucoup plus tôt, je résolus d'exprimer le regret douloureux que j'en éprouvais et composai le sonnet suivant :

« Vous, qui passcz par le chemin de l'amour,  
» écoutcz et voyez s'il y a une douleur plus  
» cruelle que la mienne : ayez seulement, je vous  
» en prie, la patience de m'entendre, et puis jugez  
» s'il est un seul tourment que mon cœur ne  
» renferme pas.

» L'amour, non pour mon peu de vertu, mais  
» par sa générosité, m'avait fait une vie si agréa-  
» ble et si douce, que souvent j'entendais dire  
» derrière moi : eh ! comment cet homme a-t-il  
» mérité un tel bonheur ?

» Maintenant j'ai perdu toute la confiance que  
» m'inspirait ce trésor d'amour, d'où je suis  
» tombé dans un tel dénûment que je ne sais en  
» quels termes le dire, de manière que voulant

» imiter ceux qui, par une fausse honte, cher-  
 » chent à cacher ce qui leur manque, je montre  
 » de la gaieté au dehors tandis qu'au fond de  
 » l'âme je suis brisé et que je pleure. <sup>1</sup> »

L'auteur ensuite déclare très-positivement que la seconde strophe de cette pièce était pour sa véritable amante, et non pour l'autre; au reste, cette fois, le sonnet, comme il l'appelle, est des plus gracieux, et l'on voit que, depuis le premier il avait fait beaucoup de progrès dans l'art de la

<sup>1</sup> « *O voi, che per la via d' amor passato,  
 Attendete e guardate  
 S' egli è dolore alcun, quanto il mio, grave :  
 E prego sol, ch' audir mi sofferiate ;  
 E poi immaginate  
 S' i' son d' ogni tormento ostello e chiave.  
 Amor non già per mia poca bontate,  
 Ma per sua nobiltate,  
 Mi pose in vita sì dolce e soave,  
 Ch' i' mi sentia dir dietro spesse fiate  
 Deh ! per qual dignitate  
 Così leggiadro questl lo cor ave.  
 Or ho perduta tutta mia baldanza  
 Che si movea d' amoroso tesoro,  
 Ond' io pover dimoro  
 In guisa che dire mi vien doltanza.  
 Sì che volendo far come coloro,  
 Che per vergogna celan lor mancanza,  
 Di fuor mostro allegrezza,  
 E dentro da lo cor mi stringo e ploro. »*

poésie. Une autre fois, à l'aspect du corps inanimé d'une aimable et jeune dame, dont plusieurs femmes éplorées entouraïent la dépouille mortelle, se souvenant de l'avoir vue dans la société de Béatrix, il ne put retenir quelques larmes, et en pleurant, conçut l'idée de faire des vers sur sa mort, en récompense de ce qu'elle avait tenu compagnie à sa belle; en conséquence il composa deux sonnets, dont l'un commence par ce vers :

« Pleurez, amants, puisque l'Amour pleure. <sup>1</sup> »

Et l'autre par celui-ci :

« Mort horrible et ennemie de toute pitié. <sup>2</sup> »

Le Dante partit ensuite et se dirigea vers l'endroit où s'était rendue la dame qui servait de voile à son amour, mais il dit lui-même qu'il n'alla pas si loin, et ce fut peut-être le voyage qu'il fit à Bologne pour ses études, et dont nous parlerons plus bas. Il ajoute que dans ce voyage, il lui vint en pensée de cacher sa passion réelle sous le nom d'une autre dame, et c'est ce qu'il exécuta à son retour dans sa patrie. « Cette dame en peu de temps, servit si bien de voile à mes vrais sentiments, que trop de gens en parlaient, et

<sup>1</sup> « *Piangete amanti poichè piango Amore.* » (VIT. N., SON. III.)

<sup>2</sup> « *Morte villana di pietà nemica.* » (VIT. N., SON. IV.)

dans des termes qui dépassaient toutes les bornes de la bienséance, ce dont je fus plus d'une fois extrêmement peiné. Par cette raison, c'est-à-dire à cause du bruit généralement répandu que ce n'était pas d'une flamme assez pure que je brûlais pour elle, cette charmante femme, fléau de tous les vices et reine de toutes les vertus, me refusa, en passant près de moi, le doux salut dans lequel résidait tout mon bonheur..... Je dis que quand elle paraissait quelque part, bercé que j'étais de l'espoir d'obtenir cet heureux salut, je n'avais plus aucun ennemi; que je me sentais au contraire enflammé d'une charité ardente qui me faisait pardonner à quiconque m'avait offensé, et si alors quelqu'un m'eût fait n'importe quelle demande, toute ma réponse eût consisté dans le mot *amour*, prononcé de l'air le plus modeste et le plus humble. »

Suit la description de sa douleur, de sa retraite, de ses larmes, de son assoupissement, « pareil à celui d'un enfant battu et qui pleure, » occasions vraies et naturelles où l'esprit du poète s'exerça à ces expressions si bien senties et si éloquentes, dans lesquelles il ne fut égalé que par Shakespeare. Du reste, quiconque pèserait bien



toutes les phrases du texte, en tirerait peut-être des raisons de douter qu'en effet tous ces voiles n'aient été que des ruses et rien de plus pour le cœur jeune et ardent du poète.

Mais c'est une chose qu'il y aurait de l'ineptie à vouloir vérifier, et en tout état de cause, du texte même et de ce qui suit, il résulte évidemment que Béatrix a toujours été non-seulement le premier, mais encore le principal objet de ses pensées et de son affection. Le Dante alors, en se défendant auprès d'elle, lui adressa directement plusieurs pièces de vers, à elle qu'une longue habitude avait dû mettre un peu dans son secret :

Les pièces dont nous parlons sont celles qui commencent ainsi :

« Ballade, je veux que tu ailles trouver l'amour <sup>1</sup>. »

« Toutes mes pensées parlent d'amour <sup>2</sup>. »

« Trompez mes regards en me montrant les  
» autres dames <sup>3</sup>. »

« Ce qui s'offre à moi dans l'esprit... <sup>4</sup> »

« Souvent il me vint à l'esprit... <sup>5</sup> »

<sup>1</sup> *Ballata, io vo' che tu ritrovi Amore....* »

<sup>2</sup> *Tutti li miei pensier parlan d'Amore....* »

<sup>3</sup> *Coll' altre donne mia vista gabbate....* »

<sup>4</sup> *Ciò che m' incontra nella mente, more....* »

<sup>5</sup> *Spesse fiate vegnonmi alla mente....* »

Il composa la troisième intitulée : *Dans la chambre des larmes*, au retour d'une visite où il avait vu Béatrix, parmi plusieurs autres dames réunies, suivant la coutume de la ville, dans la société d'une noble dame mariée ce jour-là même.

Delà, comme d'après l'usage il n'y avait que les femmes mariées qui pussent faire compagnie aux nouvelles épouses, il faut croire que Béatrix avait grandi, et qu'à cette époque elle était déjà mariée, ainsi qu'elle le fut en effet au chevalier Simon de Bardi.

Les biographes ne disent pas quand ces noces furent célébrées; mais on trouve dans le plus exact d'entre eux, qu'elles ont dû l'être vers le milieu de janvier 1287, époque à laquelle la jeune personne devait avoir à peu près 21 ans.

Sans prétendre juger ici avec trop de sévérité les sentiments que le Dante continua de nourrir pour l'épouse de Simon Bardi, il est certain que de nos jours on trouverait étrange et qu'on n'excuserait pas une profession d'amour pareille à celle qu'il semble avoir faite dans les poésies qu'il publia successivement, et ensuite dans la *Vita Nova* et dans son poëme. Mais il faut tenir compte de la diversité des temps, et alors, chez les poètes ainsi

que parmi les chevaliers, rien n'était plus ordinaire que ces professions de servitude et ces déclarations d'un amour désintéressé, pur, ou platonique, comme on voudra l'appeler. Et si on ne les jugeait pas toujours de cette manière, si elles n'étaient pas toujours souffertes par les intéressés, comme on peut le voir dans les histoires et nouvelles, elles n'étaient du moins pas généralement condamnées ou tournées en ridicule, comme elles le seraient aujourd'hui. Libre du reste à chacun de vanter à son gré, ou l'innocence du bon vieux temps, ou la sévérité du nôtre, mais qu'on se garde bien de croire, lors même qu'il s'élèverait quelque doute à cet égard, que Béatrix, par sa connivence, se soit exposée au reproche de la moindre faiblesse. Il y aurait plus que de la simplicité à en faire le sujet d'une discussion; d'ailleurs le Dante lui-même, dès le commencement, proteste contre ce soupçon, quand il dit :

« Bien que son image qui me suivait partout donnât tout pouvoir sur moi à l'amour, elle avait des sentiments si nobles, que jamais elle ne souffrit que l'amour osât, sans le conseil de la raison, me commander dans les choses où le conseil était utile à entendre. » Boccace lui-même, quelque

mauvaise langue qu'il fût, affirme que l'amour du Dante fut toujours très-honnête, et que jamais un regret, un mot, un geste, ne trahit le moindre désir condamnable ni dans l'amant, ni dans l'objet aimé. Chose qui ne laisse pas que d'être assez merveilleuse par le temps qui court, où l'on ne recherche rien moins que les plaisirs licites. On voit encore, d'après la suite de la *Vita Nova*, que Béatrix refusa constamment le salut au Dante, et qu'elle le fuyait dans les sociétés. Il est prouvé en outre qu'il n'assista point aux derniers moments de sa vie. Ce qui plus que toute autre chose démontre la pureté de ses souvenirs, c'est la noblesse des inspirations qu'il reçut d'elle. Le Dante poursuit sa narration. « Beaucoup de personnes ayant pu lire dans mon regard mes sentiments les plus secrets, quelques dames qui s'étaient réunies pour s'amuser, connaissaient d'autant mieux ce qui se passait dans mon cœur, qu'elles avaient été souvent présentes à ma déconvenue; tout pensif dans leur société, où le hasard m'avait conduit, je me vis appeler par l'une d'elles, qui me parla avec beaucoup de grâce. Et, m'apercevant que l'objet le plus cher de mes affections n'était pas dans la compagnie, je saluai avec

plus d'assurance, et leur demandai ce qu'elles désiraient.

» Elles étaient en grand nombre, et il y en avait plusieurs qui se regardaient en riant; d'autres, les yeux fixés sur moi, prêtaient l'oreille à ce que j'allais dire; d'autres se parlaient entre elles. Il y en eut une qui, me jetant un coup d'œil et m'appelant par mon nom, me dit :

» *Dans quel but aimez-vous cette femme, puisque vos regards ne peuvent soutenir sa présence? Il faut assurément qu'un tel amour soit quelque chose de bien nouveau; et, ces mots prononcés, elle et toutes les autres attendaient ma réponse en me regardant. Alors je m'exprimai ainsi : Madame, le but de mon amour était d'obtenir un salut de la dame dont peut-être vous voulez parler. J'y avais mis toute ma béatitude, c'était le terme de mes vœux et de mes désirs les plus purs; mais puisqu'elle m'a refusé ce salut qui m'aurait rendu heureux, l'amour, mon maître, pour me récompense, a placé mon bonheur en quelque chose qui ne saurait me manquer.*

» Ces dames alors se mirent à converser, et de même que nous voyons quelquefois tomber la pluie mêlée d'une belle neige, il me semblait que

des soupirs se mêlaient à leurs discours; après qu'elles se furent ainsi entretenues quelque temps, celle qui m'avait parlé la première : *Nous vous en prions, dit-elle, apprenez-nous en quoi consiste ce bonheur que vous cherchez? Il consiste, lui répliquai-je, dans tout ce que je dis à la louange de ma belle.* Elle ajouta : *Si les paroles dans lesquelles vous nous avez exprimé vos sentiments étaient bien sincères, vous vous seriez conduit autrement.* Rougissant, à ces mots, je me retirai en y réfléchissant, et je me disais à moi-même : puisqu'il y a tant de bonheur dans ce qui se dit en l'honneur de ma bien-aimée, pourquoi ai-je tenu un autre langage? et je résolus de ne prendre désormais pour sujet de mes discours, que l'éloge de cette femme adorable. » Et cette résolution du jeune poète lui inspira d'abord sa première ode :

« Femmes qui comprenez l'amour..... <sup>1</sup> »

Et le sonnet :

« L'amour et le cœur délicat ne sont qu'une seule et même chose.... <sup>2</sup> »

Et cet autre, qui prouve non-seulement que le style du Dante s'était perfectionné avec l'âge, mais

<sup>1</sup> « *Donne, ch' avete intelletto d'Amore....* »

<sup>2</sup> « *Amor, e' cor gentil sono una causa....* »

que déjà il l'emportait sur ses contemporains, et pourrait un jour servir de modèle aux plus élégants de ceux qui viendraient après lui.

« Ma belle porte l'amour dans ses yeux ; c'est ce  
 » qui prête tant de charmes à tout ce qu'elle re-  
 » garde : partout où elle passe chacun se tourne  
 » vers elle. Son salut fait tellement battre le cœur,  
 » que baissant la tête et se sentant défaillir, on  
 » rougit de son peu de mérite. L'orgueil et la co-  
 » lère fuient à son aspect ; aidez-moi, mesdames,  
 » à lui rendre hommage. Tout ce qu'il y a de  
 » douceur, tout ce qu'il y a de pensée honnête et  
 » modeste nait dans le cœur de quiconque l'en-  
 » tend parler, et cent fois heureux qui a le premier  
 » le bonheur de la voir ! Ce que révèle son mou-  
 » dre sourire, nul ne saurait ni le dire ni se le  
 » rappeler, tant une telle merveille enchante et  
 » paraît extraordinaire ! <sup>1</sup> »

Mais l'ode citée plus haut est belle aussi, et

<sup>1</sup> *Negli occhi porta la mia donna amore ;  
 Perchè sì fa gentil c'ioch' ella mira :  
 Ove ella passa, ogni uom ver lei sì gira,  
 E cui saluta fa tremar lo core,  
 Sicchè bassando 'l viso tutto smuore,  
 Ed ogni suo difetto allor sospira :  
 Fugge dinanzi a lei superbia ed ira.*

la plus remarquable de celles que le Dante composa dans sa jeunesse. Un passage de son poëme, que nous aurons bientôt occasion de mentionner, semble indiquer que cette ode ne fut pas seulement la première pièce de ce genre, mais la première poésie qu'il publia, ou du moins la première qui devint célèbre et lui donna une grande renommée.

La strophe suivante est un morceau encore plus important. L'ange s'adresse à la divine intelligence, et dit :

« Seigneur, il y a au monde quelque chose de  
 » merveilleux dans une âme d'un mérite dont l'é-  
 » clat s'élève jusqu'ici; le ciel, à qui il ne manquait  
 » que de l'avoir, la demande à son maître, et tous  
 » les saints crient merci. La pitié seule prend  
 » notre défense; parce que Dieu parle ainsi en  
 » faisant allusion à cette dame : *Mes amis, souf-*

*Ajutatemi, donne, a farle onore.  
 Ogni dolcezza . ogni pensiero umile  
 Nasce nel core a chi parlar la sente ;  
 Onde è laudato chi prima la vide.  
 Quel ch' ella par, quando un poco sorride ,  
 Non si può dicer, nè tener a mente ;  
 Sì è nuovo miracolo e gentile.*

(VITA NUOVA, Sonetto 31).



» *frez en paix que l'objet de votre espoir de-*  
 » *meure, tant qu'il me plaira, là où il y a quel-*  
 » *qu'un qui s'attend à le perdre, et qui dira dans*  
 » *l'enfer aux méchants, j'ai vu l'espérance des*  
 » *bienheureux.* <sup>1</sup> »

On voit dans les cinq derniers vers de cette réponse de Dieu à l'ange et aux saints, qu'il est clairement fait allusion aux craintes continuelles qu'inspirait au Dante la vie de sa bien-aimée : *Quelqu'un qui s'attend à le perdre* ; craintes naturelles à l'amour, justifiées par la pâleur et la faible santé de Béatrix, dont il parle ici et ailleurs, et qui ne feront que s'accroître à mesure que la lan-

<sup>1</sup> *Angelo chiama il divino intelletto,  
 E dice : Sire, nel mondo si vede  
 Maraviglia nell'atto, che procede  
 D' un' anima che 'nfin quassù risplende :  
 Lo cielo, che non ha altro difetto  
 Che d' aver lei, al suo Signor la chiede ;  
 E ciascun Santo ne grida mercede.  
 Sola pietà nostra parte difende ;  
 Che parla Dio, che di Madonna intende :  
 Diletti miei, or sofferite in pace.  
 Che vostra speme sia, quanto mi piace,  
 Là ov' è alcun che perder lei s' attende ;  
 E che dirà nell' inferno a' mal nati :  
 Io vidi la speranza de' Beati.*

(VITA NUOVA, Canz. 1.)

gueur de son amante augmentera. En second lieu, il est évident que lorsque le Dante écrivit cette ode, il avait déjà conçu quelque idée au moins du premier chant de son poème.

C'est au reste un fait généralement observé, que si l'on ne produit que dans un âge plus avancé les autres espèces d'ouvrages, les créations de la haute poésie ne se conçoivent guère que dans la première jeunesse. Nous ne saurions déterminer au juste en quelle année cette idée féconde vint au Dante, mais on peut dire que ce ne fut point postérieurement à 1289, alors qu'il avait vingt ans, attendu que c'est au plus tard en cette année que fut composée l'ode que l'on vient de lire. Après avoir cité cette pièce et les deux sonnets, le poète passe à un événement qui lui arriva peu de jours après, le 31 décembre 1289. Mais cet événement ayant été comme le présage et l'origine de ses malheurs et de l'année fatale de sa vie, nous n'en parlerons qu'après avoir rendu compte de ses autres occupations, et des études auxquelles sa jeunesse fut consacrée en même temps qu'à l'amour.

## Chapitre IV.

*La langue et la poésie vulgaires, les poètes et les  
artistes florentins contemporains du Dante.*

(1274-1290)

*Con vidi adunar la bella scuola  
In quel signor dell' altissimo canto.  
Che sovra gli altri com' aquila vola.*  
Ist. xv, t. 33.

Ainsi j'ai vu se former la brillante école de  
ce maître de la haute poésie, qui, comme un  
aigle, s'élève au-dessus des autres.

On voit par ce qui précède, que le Dante, amoureux et poète à neuf ans, peut à juste titre être compté au nombre des enfants extraordinaires et d'un génie précoce. Il est certain du moins que sa première vocation, sa première étude, fut la poésie; mais bien que ce soit de celle-ci que nous ayons à parler en ce moment, nous ne remonte-

rons point pour cela aux origines de la langue et de la poésie italiennes, partie de notre histoire littéraire qui n'est pas moins connue en deçà qu'au delà des Alpes, par les ouvrages de Crescinibeni, Quadrio, André Muratori, Tirabosehi, Corniani, Ginguéné et Sismondi, auteurs parmi lesquels Muratori, inférieur comme à l'ordinaire quant au talent de l'exposition, est peut-être celui qui l'emporte pour la justesse et la profondeur. Tout le monde sait que notre langue, ainsi que toutes les autres langues modernes de l'Europe, s'est formée du mélange de l'ancien latin avec l'allemand importé chez nous par les Germains, à l'époque de la conquête; que l'élément germanique domine d'autant plus en chacune d'elles, que les nouvelles peuplades établies dans les diverses contrées de l'Europe furent plus nombreuses; et ainsi, plus qu'en toute autre, dans la langue anglaise, qui est encore celle de l'*ja* et de l'*yes*; puis dans la langue française du nord, ou langue d'*oïl*; puis dans celle du midi, ou langue d'*oc*; et enfin dans l'espagnole ou l'italienne, qui sont l'une et l'autre les langues du *si*. Parmi les dialectes italiens, on remarque même que plus ils sont septentrionaux, plus ils sont mélangés de mots et de désinences tudesques; celui qui l'est

le moins, celui qui est resté le plus près du latin, est le sarde, comme le Dante lui-même en avait déjà fait l'observation dans son traité du langage vulgaire (*De vulgari eloquentia*).

Quoi qu'il en soit, cette distinction des langues par le signe de l'affirmation, outre qu'elle est adoptée par le Dante, l'était généralement de son temps, et même avant, quand il donna le nom de Languedoc à cette partie de la France. Il est certain que le mélange commença au V<sup>me</sup> siècle, lors des premiers établissements des Germains en Italie, et augmenta ensuite peu à peu. On en trouve des traces toujours plus sensibles dans les lois barbares du VII<sup>me</sup> siècle; dans le fameux serment en deux langues des fils de Louis-le-Débonnaire, au IX<sup>me</sup>, et encore plus dans les documents qui nous sont restés du X<sup>me</sup> et du XI<sup>me</sup> siècle. Mais dans tous ces idiomes du moyen âge, qui avaient plus d'affinité les uns avec les autres que de nos jours, et que l'on comprenait sous le nom général de langues *romaines* ou *romanes*, les premières compositions littéraires furent sans contredit les poésies du XI<sup>me</sup> et du XII<sup>me</sup> siècle, écrites en France et hors de France dans les langues d'*oil* et d'*oc*, ou qui étaient chantées çà et là

par ces rapsodes ou bouffons, que l'on désignait sous une seule dénomination, avec la double désinence, de *troveri* ou *trovatori*, trouvères ou troubadours. Il paraît que les premiers qui écrivirent dans la langue d'*oïl* furent les trouvères, parmi lesquels se distinguèrent un comte de Champagne, Richard, roi d'Angleterre, et peut-être l'empereur Frédéric Barberousse; ce qui prouverait que cette langue était en usage dans tout le nord des contrées romanes et même tudesques, et nous voyons même que dès le temps du Dante, elle était employée par un italien, son maître. Mais les rapports de la langue d'*oc* avec les Arabes d'Espagne, qui brillaient alors dans toutes les parties de la littérature, et surtout dans la poésie, donnèrent plus de douceur et de charme aux chants des troubadours, qui étaient accueillis dès le commencement du XIII<sup>me</sup> siècle, dans les cours élégantes des comtes de Toulouse et de Provence. Aussi est-ce dans la langue provençale que les poètes et les troubadours se trouvèrent en plus grand nombre, et celui d'entre eux qui l'emporta sur tous les autres, fut Arnould Danielle, au jugement du Dante, qui dit de lui :

« Soit en vers d'amour, soit en prose de roman, il les surpassa tous <sup>1</sup>. »

Beaucoup d'italiens firent des vers en langue provençale, et entre autres Sordello de Mantoue, que nous retrouverons parmi les principaux personnages de la *Divine Comédie*. Le Dante lui-même, à l'endroit du *Purgatoire* cité plus haut, fait parler cet Arnould en provençal, et composa ensuite une ode dans le même idiome. Pétrarque écrivit un grand nombre de vers en langage provençal, et plus tard, si nous pouvons la dire italienne, l'aimable Christine de Pisan. Mais la poésie des troubadours, continuant à être accueillie dans les cours les plus brillantes du XIII<sup>me</sup> siècle, le fut par suite à celle de Frédéric II, roi de Pouille et de Sicile, et passa de la sorte dans la langue du si. Les meilleurs troubadours et poètes italiens de ce temps furent siciliens, et en première ligne Frédéric II, lui-même, Pierre des Vignes, puis Ciullo d'Alcano; Pierre d'Altino et plusieurs autres; mais il n'en manquait pas non plus dans le reste de l'Italie : tels que saint François

<sup>1</sup> *I'ersi d'Amore e prose di romanzi*  
*Soverchiò tutti.*

(PURG. XXVI, l. 40.)

d'Assise, auteur d'un hymne au soleil, qui est d'une grande beauté, malgré la rudesse du style; le frère Pacifico, son disciple en religion et en poésie, et d'autres, tous surpassés par Guido Guinicelli, citoyen de cette Bologne depuis longtemps déjà célèbre par son université. Guido, qui mourut en 1276, et qui, par cette raison, ne fut probablement pas connu du Dante, est placé par lui au-dessous du provençal Arnould Daniello, mais comme le premier des poëtes italiens de l'époque antérieure à la sienne, et il l'appelle « son père » et celui des hommes de son temps qui célébra le mieux l'amour dans des vers doux et agréables<sup>1</sup>.

Mais avant d'en venir aux contemporains du Dante, il faut observer que si en Toscane la poésie, aussi bien que la prose vulgaire, et toutes les branches des lettres, tous les arts et en un mot la civilisation entière, sont parvenus à un certain degré de perfection plus tard peut-être que dans d'autres provinces italiennes, du moins y prirent-

<sup>1</sup> *Padre*

*Mio e degli altri miei miglior, che mai*

*Rime d'amore usar dolci e leggiadre. »*

(Pung. LVII, t. 55.)



ils bientôt, vers la moitié du XIII<sup>me</sup> siècle, une force et une marche progressive qui ne tardèrent pas à leur faire surpasser et l'Italie et les autres pays des langues du *si*, d'*oc* ou d'*oil*, et généralement tout le monde chrétien : c'est un fait certain, que chacun a observé, qui n'a été contesté par personne, mais dont il faut bien chercher les raisons. Quelques-uns ont cru les voir dans l'air et dans le climat de Florence, qui pourtant fut toujours le même avant et après, et qui n'a plus depuis produit le même effet ; d'autres les ont cherchées dans les richesses et le commerce de la république, qui furent évidemment le résultat des mêmes causes d'activité ; d'autres enfin, dans la supériorité de la langue. Cette supériorité, d'après l'histoire et l'opinion du Dante, avait d'abord appartenu à la Sicile et à Bologne ; elle en fut au reste l'effet et non la cause, et de toute manière n'aurait aucun rapport avec les arts, qui alors, eux aussi, prirent un grand accroissement et entrèrent dans le mouvement de la civilisation nouvelle. La vérité est qu'il faut chercher une cause commune à toute cette activité, qui se développa également et en même temps alors dans les lettres, les arts et le commerce ; or, on la trouvera

facilement, si on la cherche dans la condition toute spéciale de la Toscane, et en particulier de Florence; c'est-à-dire dans la sage lenteur avec laquelle nous avons remarqué qu'elle prit part aux révolutions du XII<sup>me</sup> et du XIII<sup>me</sup> siècle. En effet, nous avons vu qu'au XII<sup>me</sup> siècle, Florence fut une des dernières à se donner à elle-même un gouvernement propre, et à connaître les noms de communes et de consuls; une des dernières à obtenir des franchises au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle; une des dernières enfin à se diviser en Gibelins et en Guelfes, en nobles et en plébéiens, de manière à n'en être venue encore ni à la tyrannie populaire, ni à la domination d'un seul. Au contraire, presque toutes les autres communes d'Italie étaient arrivées à l'une de ces deux périodes de dégénération; et les unes, après avoir épuisé leur jeunesse dans ces luttes, étaient tombées dans les excès et dans les malheurs d'une révolution dont Florence, instruite par l'expérience des autres, n'avait recueilli que les avantages; les autres, en effet, étaient déjà parvenues à une vieillesse prématurée, tandis qu'elle, dans la force de la jeunesse, conservait encore toute sa première énergie. Chez les autres la révolution

communale avait eu lieu avant que la civilisation fût prête pour en tirer parti; à Florence, elle ne s'accomplit que lorsque le moment d'en profiter fut venu.

Même dans nos jours si féconds en révolutions semblables, nous avons vu avec quelle vigueur et quelle activité les peuples en sortaient, quand elles étaient de courte durée, et combien ils s'en lassaient et s'en dégoûtaient quand elles se prolongeaient trop longtemps. Les villes des autres provinces d'Italie, et Pise, parini celles de la Toscane, se trouvèrent dans ce dernier cas, vers la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, quand la langue et les arts étaient sur le point de prendre l'essor, et il ne leur resta plus assez de force pour les cultiver, tandis que les villes toscanes, Siennese, Pistoie, Arezzo, Lueques et Florence, placées dans la première de ces deux conditions, conservèrent toute l'activité nécessaire. Mais c'est Florence qui en tira le plus de fruit, soit parce qu'elle était la principale de toutes ces villes, soit parce que depuis la révolution de 1266, elle montra plus de constance que les autres, et même n'abandonna plus jamais le parti Guelfe. Et si, dans le cours de cette narration, nous voyons le parti Guelfe se diviser, de nou-

veaux partis en surgir, et la civilisation naissante près de périr avec l'homme qui devait le plus contribuer à son perfectionnement, la destinée de Florence voulut pourtant que cet homme eût déjà reçu son éducation et se fût élevé à un tel point, durant sa paisible et heureuse jeunesse, qu'il lui fut impossible de renoncer à ses études, d'abandonner ses œuvres commencées, et que, presque malgré lui, il servit plus que tout autre les progrès ultérieurs de sa patrie. Au reste, si le Dante eût été le seul produit de cette heureuse situation de Florence, on pourrait y voir un hasard plutôt qu'un effet nécessaire; mais il ne fut pas le seul, il ne fut pas même le premier en date, il ne fut qu'un génie supérieur, le plus grand, il est vrai, parmi plusieurs autres, et jamais le hasard n'en produit un grand nombre à la fois.

Il suffirait pour le démontrer de citer les poètes toscans qui parurent peu de temps avant le Dante, ou qui furent ses contemporains. Guittone d'Arezzo, Guido Orlandi, Chiaro Davanzati, Salvino Doni, Mico o Mimo Mocato de Sienne, Gallo de Pise, Guido Lapo, Cecco Angiolieri, Brunetto Latini, Dino Frescobaldi, Dante de Maiano, Bonaggiunta de Lueques, Cino de Pistoie, Guido

Cavalcanti et d'autres moins connus, dont il est inutile de rechercher les noms; et nous ne nous arrêterons même, relativement à ces écrivains, qu'à ce qui touche le Dante de plus près. Guittone d'Arezzo, regardé comme le premier, et qui fut certainement un des premiers poètes de la Toscane, postérieurs à ceux de la Sicile, et contemporains de Guido Guinicelli de Bologne, mourut un peu avant ou un peu après la naissance du Dante. Celui-ci en fait mention comme d'un poète assez médiocre dans un passage où, après avoir fait le plus brillant éloge du provençal Arnould Daniello, et dit d'un limousin que quelques-uns lui préféraient à tort :

« Ainsi firent plusieurs de Guittone, dont la  
» renommée passa de bouche en bouche jusqu'à  
» ce que la vérité eût triomphé aux yeux d'un  
» grand nombre de personnes <sup>1</sup>. »

Quel fut ce grand nombre de personnes? c'est ce que nous dirons ailleurs. Pour Brunetto Latini, qui fut plus grammairien et homme d'état, que

<sup>1</sup> *Così fer molti antichi di Guittone,  
Di grido in grido pur lui dando pregio,  
Fin che l'ha vinto 'l ver con più persone.*

(PURG. XXVI, l. 42.)

poète, nous en parlerons plus loin, en traitant de la grammaire et de la politique. Nous verrons aussi que Dino Frescobaldi, fidèle et obligeant ami du Dante, fut sans doute celui qui l'engagea le plus vivement à continuer son divin poëme. Nous avons déjà fait mention du Dante de Maiano et de l'orgueilleux dédain avec lequel, lui, déjà dans la force de l'âge, il répondit au premier essai du Dante Alighieri encore enfant. Cela devrait bien servir, mais probablement ne servira pas d'exemple à ces hommes qui, s'étant fait avec les années un certain fonds de gloire littéraire, dédaignent les commençants destinés pourtant à les surpasser un jour. Le Dante de Maiano jouissait alors d'une grande réputation, non-seulement à Florence et en Toscane, mais plus loin, et jusque dans la Sicile, berceau de toutes ces sortes de renommées, où, malgré la distance des lieux, une Nina poëtesse prit un tel goût pour ses rimes ou pour sa personne, qu'elle correspondait avec lui en vers, et ne voulait porter d'autre nom que celui de la Nina du Dante. De quel Dante s'agissait-il? Il ne pouvait y avoir de doute alors; un peu plus tard, on aurait pu s'y méprendre; mais quelques années après, le Dante Maiano ne fut plus connu que de

eux qui écrivirent *ex professo* l'histoire de la littérature, et le Dante immortel avait été l'objet de son mépris. Deux poètes plus estimés et plus dignes de l'être, sont ceux qui répondirent avec une si aimable bienveillance au premier sonnet écrit par le Dante dans son enfance, Guido Cavalcanti et Cino de Pistoie. Le Dante, dans son livre du *Langage vulgaire*, cite continuellement Cino, et dit en propres termes, que : « Cino de Pistoie est son ami. » Toutefois il n'en fait aucune mention dans son poème, et il paraît que Cino lui en sut mauvais gré, moins pour lui-même que pour Selvaggia sa femme, qui était morte, et dont il aurait voulu voir le nom réuni dans le *Paradis* à celui de Béatrix. Ce ne fut point la seule conformité qu'il y eut entre le Dante et Cino; chassé de Pistoie sa patrie, par la même faction des blancs, Cino, également proscrit et errant en Italie, revint inutilement avec Henri VII; mais comme il parvint à un âge plus avancé que le Dante, il eut le temps de voir changer sa fortune. Cino, grand jurisconsulte de ce siècle, est aussi regardé comme le premier poète après le Dante, et le Dante lui-même, dans les endroits où il en parle, semble, par déférence, le mettre au-dessus de lui; mais

Pétrarque, à qui rien ne commandait une telle courtoisie n'a peut-être fait, en lui accordant la prééminence, que mettre dans un plus grand jour la vérité de cette observation : qu'en jugeant ses rivaux, on donne assez ordinairement la première place à celui qui ne mériterait que la seconde, et la seconde, à celui à qui tout le monde assigne la première. Pour nous, le plus remarquable de tous ces poètes est sans contredit Guido Cavalcanti, le premier ami et le compagnon du Dante pendant toute sa jeunesse. Il était d'une des plus grandes familles de la ville, appartenant aussi au parti des Guelfes, et fils du seigneur Cavalcante, di Cavalcanti, que le Dante place dans l'*Enfer* parmi les incrédules. Je ne trouve pas dans quelle année il naquit ; mais il était au moins de vingt ans plus âgé que le Dante, puisqu'en 1266 il épousa la fille de Farinata degli Uberti, ce glorieux chef des Gibelins de la génération précédente. Ce fut un des nombreux mariages faits entre les Guelfes et les Gibelins, à l'époque où les premiers rentrèrent dans leur patrie ; mariages faits dans un but de conciliation, mais qui eurent pour effet de rendre les familles ainsi alliées suspectes à celles du parti opposé, parce que les Guelfes



conservèrent seuls le pouvoir, et Guido Cavalcanti resta sous l'impression de cet esprit de défiance. Peut-être en réalité eut-il les sentiments d'un Guelfe qui penchait vers les Gibelins, et nous le verrons entraîner le Dante avec lui. Tant il y a que tous les mémoires du temps nous représentent Guido comme un de ces hommes qui, pendant leur jeunesse, se distinguent naturellement dans le cercle de leurs amis, alors que tous leurs vœux se bornent à conserver leurs jours et leur fortune dans leur propre ville. Dino Compagni le dépeint comme un jeune homme bien élevé, poli, entreprenant, dédaigneux, ami de la retraite et tout entier à l'étude. Boccace, qui parle aussi de lui ailleurs, dit dans une de ses nouvelles que « indépendamment de ce qu'il fut un des meilleurs logiciens qu'il y eût au monde, et des plus versés dans la philosophie naturelle, choses dont les partis se souciaient fort peu, il joignait à tous les avantages extérieurs, des manières agréables, une conversation facile et abondante, et qu'en tout ce qu'il voulait faire de ce qui appartient à un gentilhomme, aucun autre ne lui était égal; qu'outre cela il était très-riche, et qu'il possédait au plus haut degré le talent de dire des choses

agréables à ceux qu'il en jugeait dignes..... Mais comme Guido, dans ses méditations profondes, était quelquefois distrait en société, et parce qu'il penchait un peu vers le système des épicuriens, on disait dans le vulgaire que ses méditations n'avaient d'autre but que de chercher à démontrer que Dieu n'existait pas. »

Sachetti raconte encore de Guido Cavalcanti, qu'un jour qu'il jouait aux échecs, se voyant troublé par un enfant, il se leva pour le battre; qu'ensuite cet enfant, pour se venger, cloua l'extrémité de sa robe au banc sur lequel il était assis, et l'auteur s'étonne d'un tel trait de malice « contre celui qui n'avait peut-être pas son semblable à Florence. » Ainsi le nom de Guido se conservait et dans les traditions de sa ville, et dans ces vieilles anecdotes, qui sont à l'histoire florentine de ce temps à peu près ce que sont en France tant de mémoires particuliers à l'histoire du temps de Louis XIV ou de Napoléon. Quant au reproche fait à Guido d'avoir été épicurien, ce qui alors signifiait à peu près incrédule, c'est un point dont les modernes se sont beaucoup trop occupés, vu qu'il ne reste pas de documents qui puissent éclairer la question, à moins qu'on ne voulût prendre pour

un témoignage en sa faveur le pèlerinage qu'il fit à S<sup>t</sup>-Jacques de Galice; mais comme il est probable que c'est en revenant qu'il s'éprit d'amour pour cette Mandetta qu'il célèbre dans ses poésies, « si c'est là, observe le bon Tiraboschi, le seul fruit qu'il ait tiré de son pèlerinage, il aurait mieux fait de rester chez lui. » Nous le laisserons en paix lui et sa Mandetta, et pour ce qui est des conséquences de son pèlerinage, dans lequel il faillit être tué par Messer Corso Donato, son ennemi et son rival à Florence, nous en parlerons plus tard, lorsqu'il sera question de ces haines entre citoyens, qui sont une des parties importantes de notre sujet. Il nous suffira de dire ici de Guido, considéré comme poète, que quelques-unes de ses poésies se lisent encore aujourd'hui avec plaisir, que le Dante, en citant deux fois de ses vers, dans le livre du *Langage vulgaire*, et ensuite dans son poème, le signale presque comme le premier de ses contemporains, et que dans ce même poème, il ne dit pas un mot de Cino de Pistoie : est-ce injustement ou à bon droit? que les connaisseurs en décident. Peut-être le Dante ne lui assigna-t-il le premier rang en poésie, que parce qu'il était le premier des deux amis de sa jeunesse;

car les plus généreux peuvent se tromper par ce motif; mais de quelque manière qu'on interprète son jugement, il faut bien se garder de l'attribuer à l'envie: outre que ce ne fut pas le défaut du Dante, ce ne peut être le cas ici, car il savait bien qu'il l'emportait sur tous les deux, et il le disait.

Dans le *Purgatoire* il rencontre Buonaggiunta de Lueques, un des poètes les plus obscurs de ceux que nous avons nommés. Buonaggiunta hésite à croire que celui qu'il voit soit le Dante et lui dit :

« Mais, dis-moi, ai-je devant les yeux celui qui  
 » a donné naissance à la poésie nouvelle, en com-  
 » mençant par le sonnet: Femmes qui comprenez  
 » l'amour? et je lui répliquai: Je suis un de ceux  
 » qui, lorsque l'amour les inspire, écoutent et se  
 » hâtent d'écrire ce qu'il a dicté. O frère! me dit-il,  
 » je vois maintenant la difficulté qui nous empê-  
 » che, le Notaire <sup>1</sup>, Guittone et moi, d'approcher  
 » de ce doux et nouveau style que j'entends; je  
 » vois comment vos plumes suivent fidèlement la  
 » dictée de celui qui les inspire, ce qu'assurément  
 » on n'a pu dire des nôtres, et celui qui veut  
 » monter trop haut ne distingue plus un style

<sup>1</sup> Jacques de Lentino.

» de l'autre, et comme satisfait, il se tut <sup>1</sup>.

Il y a dans ce passage du Dante tout un art poétique à l'usage de toutes les nations et de tous les siècles, et je ne m'arrêterai à en faire remarquer ni les beautés, qui sont aussi nombreuses que les mots, ni la raison qu'il donne de la supériorité de certains poètes à toutes les époques : *Je suis un de ceux qui, quand l'amour les inspire, etc.*, ni la raison contraire, qui fait les beaux esprits de tous les temps et les *pédants de toutes les langues* et celui qui cherche trop à s'élever. Mon projet n'est pas d'aller à la recherche des beautés

<sup>1</sup> *Ma di' s'io veggio qui colui che fuore  
Trasse le nuove rime, cominciando  
Donne ch' avete intelletto d'amore?  
Ed io a lui : Io mi son un che quando  
Amor mi sprta, noto, ed in quel modo  
Ch'ei detta dentro, vo significando.  
O frate, issa vegg'io, diss'egli, il nodo  
Che 'l Notaio, e Guitone, e me ritenne  
Di qua dal dolce stilo nuovo ch'io odo.  
Io veggio ben come le vostre penne  
Diretto al dittator s:n vanno strette,  
Che delle nostre certo non avvenne.  
E qual più a gradire oltre si mette,  
Non vede più dall' uno all' altro stilo;  
E quasi contentato si tacette.*

(Perc. xxiv, l. 18-21.)

poétiques de mon auteur, et je m'en tiens aux observations historiques. Il est évident que le Dante distingue ici deux écoles italiennes de poésie : l'ancienne, celle de Guittone d'Arezzo, du notaire de Lentino, de Buonaggiunta, et autres écrivains obscurs, froids et alambiqués; puis la nouvelle, à laquelle appartient ce *dolce novo*, inspiré par un amour véritable, et dans laquelle, bien qu'il ne les nomme pas, il faut placer ceux qu'il a tant loués ailleurs, les deux Guido, Guinicelli, Cavalcanti, Cino de Pistoie et lui-même; et l'on voit que si le Dante admirait beaucoup les mœurs des anciens, il ne pensait pas de même de leur poésie : d'où l'on peut raisonnablement conclure qu'il est également juste dans un cas comme dans l'autre, sans envie envers ses contemporains lorsqu'il les critique, et sans adulation lorsqu'il les loue. Quant à lui, on doit inférer des vers 49 à 51 de son ode à Béatrix « Femmes qui comprenez l'amour, etc. », que cette pièce fut placée en tête de la première publication, ou, comme nous dirions maintenant, de la première édition de ses poésies. Ainsi qu'il résulte d'ailleurs de toutes les traditions, dès lors il passa pour l'un des meilleurs, sinon pour le meilleur poète de son siècle.

C'est assurément ce que nous n'hésiterons pas à dire de lui, et il paraît que lui-même il ne se jugeait pas autrement; car dans un autre endroit du *Purgatoire*, où les châtimens des orgueilleux sont décrits, il reconnaît parmi eux Oderisi d'Agobbio, un de ces enlumineurs qu'on admire encore de nos jours.

« Oh, lui dis-je, n'es-tu pas Oderisi, l'honneur  
» d'Agobbio, l'honneur de cet art qu'à Paris on  
» appelle *enluminure*? Frère, reprit-il, les miniatures de Franco de Bologne plaisent bien  
» davantage. La gloire de cet art lui appartient  
» dans toutes ses parties, et je ne la conserve  
» que dans quelques-unes. Certes je n'aurais pas  
» été si courtois pendant ma vie, alors que le  
» premier rang était le but où j'aspirais de  
» toutes les puissances de mon âme. Mais ici on  
» porte la peine d'un tel orgueil, et je ne serais  
» même pas où je suis, si lorsque, pouvant  
» pécher encore, je n'étais retourné à Dieu. Oh!  
» vaine gloire de la puissance humaine! oh!  
» comme elle est de peu de durée sur les hauteurs, s'il ne survient pas des siècles moins  
» brillants. Cimabue se crut le prince de la peinture, et maintenant sa renommée est obscurcie

» par celle de Giotto. Ainsi l'un des deux Guido  
 » a enlevé à l'autre la palme du langage, et qui  
 » sait si en ce moment même il n'existe pas un  
 » homme qui les détrônera tous deux <sup>1</sup> ? »

Viennent ensuite d'autres vers plus solennels,  
 que nous omettons, en observant seulement, quant  
 au dernier passage, que presque tous les com-  
 mentateurs s'accordent à dire que c'est à lui-même

<sup>1</sup> *Oh, diss' io lui, non se' tu Oderisi,  
 L'onor d' Agobbio, e l'onor di quell' arte,  
 Ch' alluminare è chiamata in Parisi?*  
*Frate, diss' egli, più ridon le carte  
 Che pennelleggia Franco Bolognese;  
 L'onore è tutto or suo, e mio in parte.*  
*Ben non sare' io stato sì cortese  
 Mentre ch' io vissi, per lo gron disio  
 Dell' eccellenza, ove mio core intese.*  
*Di tal superbia qui si paga il fio;  
 Ed ancor non sarei qui, se non fosse  
 Che, possendo peccar, mi volsi a Dio.*  
*O vana gloria dell' umane posse,  
 Com' poco il verde in su la cima dura,  
 Se non è giunta dall' etadi grosse!*  
*Credette Cimabue nella pintura  
 Tener lo campo; ed ora ha Giotto il grido,  
 Sì che la fama di colui s' oscura.*  
*Così ha tolto l' uno all' altro Guido  
 La gloria della lingua; e forse è nato  
 Chi l' uno e l' altro cacerà di nido.*

(*PERC.* XI, l. 27-53.)



que le Dante fait allusion. Ce ne furent pas seulement les poètes qui entourèrent le Dante dans sa jeunesse; la prose vulgaire avait aussi commencé à prendre naissance, et avait suivi la même marche que la poésie. Le premier écrivain en prose vulgaire fut, dit-on, Matteo Spinello, historien de la Pouille, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle; le second, à très-peu d'intervalle, fut Ricordano Malaspina, qui écrivit l'histoire de Florence jusqu'en 1286. Bientôt après apparurent Dino, Compagni et Jean Villani, contemporains du Dante, celui-ci plus âgé, celui-là plus jeune que lui. Nous aurons occasion de les faire connaître tous deux plus amplement. Quelques anciens avaient aussi commencé, dès cette époque, à écrire des nouvelles; mais le plus célèbre d'entre eux n'était pas encore né. Déjà peut-être vivaient Jacob Passavanti et d'autres auteurs de petits livres de dévotion et de vies de saints.

Quant à tous ces écrivains dont le Dante n'a jamais fait mention, et qui ne prirent aucune part aux événements de sa vie, il suffit d'en avoir parlé pour compter le nombre de ceux qui lui servirent en quelque sorte de cortège dans sa patrie. Mais les noms de Cimabue et de Giotto

que je viens de citer, m'avertissent que c'est ici le lieu de dire un mot des arts qui furent aussi et simultanément un autre grand progrès, une autre partie importante de la civilisation florentine. On sait comment les arts, nés très-anciennement en Italie, en même temps et peut-être avant qu'ils le fussent en Grèce, furent négligés plus tard et même s'éteignirent dans les premières années de la république Romaine; comment ils nous furent rapportés par les Grecs vaincus, et ensuite cultivés par eux plus que par les Romains, jusqu'à l'invasion de la barbarie; comment, durant cette invasion, ils sommeillèrent et ne furent plus que rarement et grossièrement traités par les artistes Byzantins; comment enfin au XII<sup>e</sup> siècle, dans des temps déjà proches de ceux dont nous parlons, ils se réveillèrent à Pise, qui était alors une des villes les plus puissantes et les plus riches de l'Italie, et brillèrent dans les constructions du cimetière, du dôme, de la tour, du baptistère et dans les œuvres du sculpteur Nicolas de Pise. C'est alors que l'art renaquit, non plus pour mourir au berceau comme dans l'ancienne Italie, ou pour vivre d'imitations d'ouvrages étrangers, comme l'art romain; mais pour former une nouvelle école

italienne, et plus spécialement toscane, entièrement originale, destinée à parcourir sans interruption la carrière la plus brillante, et à se répandre de l'Italie dans tout le monde chrétien. Du reste le progrès dans les arts suivit la même voie et marcha concurremment avec celui des lettres, qui passèrent également de Pise à Florence, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, où, pour ne point nous arrêter aux plus obscurs, on compte d'abord Cimabue, et après lui son disciple et son successeur, qui le surpassa, Giotto, nommé aussi par le Dante, et qui fut son contemporain. Il n'entre pas dans notre sujet de dire tout ce que l'art dut au premier, et quels progrès lui fit faire le second; mais on voit qu'en général tout le monde alors en fut émerveillé. Le Dante ne se contenta pas de le témoigner et de s'en réjouir; mais artiste, ou si l'on veut amateur des arts, il fut le premier écrivain et l'ami du premier peintre de son temps, belle confraternité, qui n'est pas sans exemple entre les hommes de génie, lesquels laissent à leurs inférieurs les petites jalousies, les disputes ridicules, sur la prééminence des arts qu'ils cultivent. Benvenuto d'Imola raconte de Giotto, né en 1276, mort en 1336, et qui par conséquent

survécut au Dante, qu'il entretenait des relations intimes avec notre poète, et il rapporte que, dans sa jeunesse, comme il peignait une chapelle à Padoue, le Dante l'y rencontra, et que le peintre l'invita à le venir voir chez lui.

Vasari rapporte en outre que les histoires de l'Apocalypse, peintes par Giotto dans l'église de Sainte-Claire de Naples, passaient pour être de l'invention du Dante, comme peut-être le furent également celles d'Ascesi, dont la réputation a été si grande. Et quoi que le poète fût mort en ce temps, il pouvait, ainsi qu'il arrive souvent entre amis, avoir eu à ce sujet des entretiens avec le peintre : que le Dante ait lui-même fait son portrait, c'est ce qu'on trouve dans un passage de la *Vita Nova* que nous citerons ailleurs ; et Léonard Aretin, le second de ses biographes, qui a pu voir de ses dessins, affirme qu'il y excellait. On voit maintenant quels progrès en tout genre avaient faits la langue, la poésie, la prose et les arts, à l'apparition du Dante, et quelle place distinguée il y occupait déjà avant d'être parvenu au premier rang ; mais il est évident qu'il ne fut pas, comme quelques-uns le prétendirent, un astre solitaire dans une nuit profonde, ou une

plante vigoureuse dans un désert, et que ce ne sont là que des figures de rhétorique contraires à la nature et à la vérité. Je ne terminerai pas cet aperçu de la civilisation et de la splendeur de Florence dans les premières années du Dante, sans y ajouter une narration de Villani, qui me semble compléter le tableau de la vie qu'on y menait alors.

Au mois de juin 1283, fête de la S<sup>t</sup>-Jean, jour où le Dante accomplissait sa 18<sup>e</sup> année, la ville de Florence se trouvant dans l'état de paix et de tranquillité le plus avantageux pour les marchands, pour les ouvriers et surtout pour les Guelfes, maîtres du pays, il se forma dans la rue de Sainte-Félicité, au delà de l'Arno, où commandaient les Bossi avec leur voisinage, une riche et brillante compagnie de citoyens, tous habillés de robes blanches, ayant à leur tête un seigneur appelé de l'Amour.

Cette compagnie ne s'occupait que de jeux, de divertissements, de bals pour les dames, et les chevaliers et autres personnes considérables du peuple qui la composaient, parcouraient la ville au son des instruments de musique, et se rendaient joyeusement à des diners et à des soupers. Cette fête

dura près de deux mois et fut la plus belle et la plus renommée qui ait jamais eu lieu à Florence et en Toscane. Il y vint de divers pays une foule de gens de cour et d'hommes de plaisir, qui tous furent reçus et traités honorablement. Remarquez que dans ce temps Florence et ses citoyens se trouvaient dans l'état le plus florissant qu'ils eussent connu, ce qui dura jusqu'à la fin de 1289, alors que commença la division entre les grands et le peuple, et ensuite entre les blancs et les noirs. Il y avait alors à Florence environ 500 cavaliers pour l'ornement des festins, et plusieurs compagnies de damoisels qui, soir et matin, tenaient table ouverte avec plusieurs officiers chargés de distribuer pour les Pâques une grande quantité de riches vêtements; aussi voyait-on accourir à Florence de la Lombardie et de l'Italie entière, des hommes de plaisir, des bouffons, des charlatans, qui tous y étaient joyeusement accueillis, et il n'y passait aucun étranger de quelque renom, et digne d'être distingué, qui ne fût invité, retenu par ces compagnies, et escorté par elles à pied et à cheval dans la ville et dans toute la contrée.

---

## Chapitre v.

*Etudes; le trivium et le quadrivium; la philosophie;  
le droit civil; la langue grecque; Casella,  
Brunetto Latini.*

(1274-1280)

*Par cette porte entras en questi anni  
Par les sept portes s'entrâ avec ces sages.*

Nous avons vu jusqu'à présent comment le Dante fut élevé au milieu de la civilisation naissante de Florence; sans doute cette éducation, résultat des faits qui s'accomplissent autour de nous, de la langue qu'on y parle, des travaux qu'on y honore, est celle qui a le plus de pouvoir sur nous; celle qui nous porte à toutes les bonnes

choses, s'il en est dont nous soyons capables, et qui nous rend propres à tout ce qui doit être un jour le meilleur fruit possible de notre vie; mais cela ne suffit sûrement pas. Si les hommes avaient à recommencer leur éducation à chaque génération nouvelle, ils ne seraient guère différents des brutes, dont on ne compte pas les siècles; cela n'est pas non plus dans les desseins de la Providence, qui nous a au contraire doués de toutes les facultés nécessaires pour que, profitant des travaux faits avant nous, il nous soit toujours possible de partir du point où sont arrivés nos prédécesseurs, pour tracer à ceux qui nous suivront, la route vers un but que personne n'aperçoit, dont on ne connaît pas la distance, mais auquel nous nous sentons poussés par notre nature. Aussi jamais dans aucun siècle aucun homme ne fut-il vraiment grand, qu'il ne se soit plus ou moins approprié les travaux antérieurs, et qu'à l'éducation de son époque il n'ait ajouté celle des temps antérieurs. Ceux qui ne l'ont pas fait, ont pu montrer de l'esprit, de la capacité, des dispositions, et ainsi se faire personnellement admirer de leur école, de leur voisinage, de leurs contemporains; mais la réputation durable et géné-



ralement répandue, l'admiration de la postérité la plus reculée, l'influence sur les âges à venir, n'appartiennent qu'à ceux qui ont su, en se plaçant entre le présent et le passé, réunir tous les enseignements, et n'en négliger aucun. De tous ceux qui en agirent ainsi, personne ne le fit plus complètement que le Dante. C'est ce qui ressort clairement de toutes ses compositions, de la plus grande surtout, et non moins évidemment de toutes les actions de sa vie. Puisse ce grand exemple servir à nous mettre également en garde et contre les contempteurs des anciens, et contre les dépréciateurs des modernes!

Les études élémentaires, à l'époque du Dante, étaient encore renfermées dans les sept arts, désignés sous les noms barbares de *trivium* et de *quadrivium*; le *trivium* comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique; le *quadrivium*, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie; le Dante lui-même, dans son livre *Del Convito*, adopte cette classification des études.

La grammaire ne regardait pas les langues modernes ou vulgaires, abandonnées à l'usage et dont, sous ce rapport, on ne s'occupait pas plus qu'on ne le fait aujourd'hui des dialectes; elle ne s'ap-

pliquait donc qu'à la langue latine. Mais quelle pouvait être cette grammaire sans la comparaison avec la langue parlée, sans dictionnaire, avant les travaux immenses de nos auteurs des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, et de tous ceux qui marchèrent ensuite dans les mêmes voies que nous? Quant à la rhétorique, étudiée aussi en latin, nous en verrons des exemples dans les lettres du Dante, toutes écrites en cette langue, dit Villani, dans un style élevé, nourri d'excellentes maximes tirées des auteurs les plus respectables, et dont les lecteurs intelligents firent le plus grand éloge. Mais nous qui avons ces lettres, c'est à peine si nous leur trouvons la moindre ressemblance avec celles qui nous restent des derniers rhéteurs romains, ou avec celles de Cassiodore et des premiers temps de la barbarie, et elles nous paraissent en conséquence trop au-dessous du beau langage vulgaire employé aussi en prose par le Dante. Nous nous en rapporterons plus volontiers à Villani, quand il affirme que le Dante fut « un rhéteur parfait tant pour le style et la versification, que lorsqu'il parlait en public » parce que sans doute il le faisait en langue vulgaire. C'est par là qu'on remarque dans ses écrits cette différence entre les langues mortes

et les langues vivantes, entre la rhétorique étudiée et l'éloquence apprise par l'usage, qu'on retrouve après lui dans Pétrarque, dans Boccace, dans tous les auteurs et même dans les événements de cette époque; car ils durent être éloquents et habiles à persuader par des raisons convenables et convaincantes, ces premiers consuls, chefs de communes, qui réunirent tant de populations par des ligues, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, et ces chefs de partis qui enflammèrent, qui dirigèrent tant d'hommes courageux, et ce Mosca Lamberti, qui proclama en principe que *ce qui est fait est fait*, maxime qui devient pour la Toscane la source de tous les maux <sup>1</sup>; allusion à celui qui conseilla la mort de Buondelmonte, et fit naître ainsi à Florence les partis Guelfe et Gibelin; et ce Farinata degli Uberti, que nous avons vu, nouveau Camille, empêcher la destruction de sa patrie; et sans doute, il fut éloquent aussi ce Fra-Giovanni de Vicence, qui, en 1255, au bord de l'Adige, près de Vérone, assembla, dit-on, quatre cent mille hommes de plusieurs villes des environs, pour

<sup>1</sup> « *Che dissi, lasso! capo ha cosa fatta;*  
*Che fu 'l mal seme per la gente Tosca.* »

(*Inf.* xxviii, t. 50.)

faire la paix, et s'empara de la puissance souveraine à Vicence et à Vérone, quoiqu'une telle paix et une telle puissance n'aient guère duré plus que le son des paroles sorties de sa bouche.

L'éloquence politique en langue vulgaire naquit et fleurit certainement dans ces siècles qu'on appellera, si l'on veut, des siècles de liberté ou de licence, mais qui, de toute manière, furent ceux des passions, des mouvements, des délibérations populaires, et il n'y a pas de doute que la plupart des discours qui nous ont été transmis par les chroniqueurs, n'aient été prononcés et entendus. Mais la rhétorique des historiens qui suivirent, tantôt altérant les harangues véritables, tantôt en inventant à l'imitation des anciens, les discrédita au point de les faire toutes passer pour être de pure invention. Quoi qu'il en soit, à l'époque dont nous parlons, il ne faut pas confondre la rhétorique et l'éloquence; et le Dante, qui alors se distinguait dans l'une et dans l'autre, fut médiocre dans la première qu'il avait apprise, excellent et plein de force dans la seconde qu'il n'avait pas étudiée. Enfin, quant à la dialectique, le dernier des trois arts de l'ordre inférieur, il faut se

rappeler qu'on suivait alors celle d'Aristote, non point celle qu'il avait conçue et qu'il n'avait point poussée au delà des premières divisions du raisonnement, mais celle qui nous était parvenue par l'intermédiaire de Porphyre et de Boëce, et par les traductions que l'on en avait faites successivement du grec en arabe, de l'arabe en latin barbare, et qui fut ensuite commentée, exagérée, appliquée à tout pendant sept cents ans par ces philosophes et ces théologiens que l'on a compris plus ou moins sous le nom de scolastiques. Cependant on commence déjà à remarquer quelque amélioration dans cette dialectique scolastique-aristotélienne, qu'on peut reporter au temps des maîtres du Dante et de saint Thomas. Celui-ci, à ce qu'il paraît, non-seulement fit traduire du grec, et commenta plusieurs ouvrages d'Aristote dans les dernières années de sa vie; mais il fit plus, il abandonna les disputes des réalistes et des nominaux et autres futiles métaphysiciens de cette époque, et simplifia de cette manière les règles du raisonnement dans leur application à la théologie. Bientôt ces vaines disputes recommencèrent après lui, pour et contre lui-même, presque dans la même forme. C'est ainsi que les abus de la dialectique continuèrent,

suivant l'opinion la plus commune, jusqu'au XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle, bien que peut-être ils n'eussent pas encore entièrement cessé alors; car il en reste des traces dans certaines logiques, qui enseigneraient à déraisonner si on ne les oubliait pas aussitôt qu'on les a apprises, et surtout dans certaines formes d'argumentation, qui, en usage pour les examens dans presque tout le reste de l'Europe, ne prouvent rien autre chose en faveur du candidat, qu'une subtilité inutile et une malheureuse facilité. A notre avis personne n'a mieux jugé la dialectique du moyen âge que l'empereur Conrad III, qui, embarrassé par les arguties d'un de ces maîtres de logique, s'en tira très-bien en s'écriant : *Que les gens de lettres ont de temps à perdre!*

Le Dante ne resta pas étranger à ces disputes de l'école, il s'y exerça au contraire dans sa jeunesse; et nous verrons en temps et lieu avec quelle ardeur il s'y livra à Naples, peut-être à Vérone, et certainement plus tard à la fameuse université de Paris. Il faut, bon gré mal gré, que les grands hommes sacrifient quelquefois à l'esprit de leur siècle; mais il y a entre eux et les hommes médiocres cette différence, que ceux-ci ne s'en affran-

chissent jamais, et restent confondus dans la foule, tandis que les génies supérieurs parviennent à s'émanciper, et finissent par produire des compositions qui se distinguent du commun des œuvres serviles, originales ou d'emprunt.

Les cours dans le *quadrivium* n'étaient pas meilleurs; pour ce qui est des deux premières sciences qu'il comprenait, l'arithmétique et la géométrie, sciences qui avaient moins de rapport avec les études du Dante, et dans lesquelles pourtant il acquit toute l'instruction qu'on possédait alors, il nous suffira de dire que c'est au commencement de ce siècle qu'appartient Léonard Fibonacci, chancelier de la douane des Pisans à Bougie en Barbarie, que l'on croit avoir le premier introduit ou propagé l'usage des chiffres indiens ou arabes dans son livre *dell' Abbaco*. Ainsi, ces sciences déjà créées, dit-on, en Égypte, pour les besoins de l'agriculture, parurent alors en Italie à l'usage du commerce. Mais à l'éclat d'un tel progrès il faut opposer l'ombre ordinaire d'une ignorance qui durait encore; je veux parler d'un certain Campano de Novare, commentateur d'Euclide, l'un des premiers mathématiciens du siècle, qui cherchait la quadrature du cercle.

L'état de l'astronomie, dans le siècle du Dante, est

plus intéressant pour nous; ce n'était pas en esprit seulement et dans ses vers que le poète s'élevait vers le ciel, c'était encore matériellement, avec amour, et dans l'espoir d'y parvenir comme au but le plus élevé de ses objets de contemplation, comme à la demeure réelle des esprits qui nous furent chers et qui nous ont quittés.

Dans la plus belle des lettres qu'il écrivit pendant son exil, il parle de l'astronomie comme de la plus grande consolation de sa vie, en quelque lieu qu'il se trouve : « En quoi! dit-il, ne puis-je donc, n'importe en quel endroit du monde, lever les yeux vers les flambeaux brillants du soleil et des astres? ne puis-je, quelque part que j'habite sous le ciel, me livrer à la contemplation des plus consolantes vérités? » De là toute la construction astronomique de son poème sacré; de là tant de notions astronomiques dans ses autres poésies et dans les commentaires qu'il en a faits. On sait d'ailleurs que toute l'astronomie se réduisait alors au système de Ptolomée, qui supposait la terre au centre du monde, et voyant rouler autour d'elle les cieux des sept planètes, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne; le huitième, celui des étoiles fixes, et le neuvième,



ou premier moteur de tous les autres, qui leur imprimait un mouvement universel d'Orient en Occident. Tout cela est connu; mais les savants admirèrent en beaucoup d'endroits des ouvrages du Dante, des connaissances qui semblent surpasser celles de son siècle. Du reste, malgré un tel système et d'aussi fausses bases du calcul astronomique, un certain Lanfranc, dominicain, prédit au commencement de 1261, une éclipse de soleil, qui, comme il l'avait annoncé, arriva la veille de l'Ascension. Que les savants vérifient l'existence de cette éclipse, et qu'ils voient si elle est ou non une des premières que l'on ait prévues. Quoiqu'il en soit, beaucoup trop d'astronomes ne se contentaient pas alors de ces sortes de prédictions; mais, c'est peut-être de l'accomplissement même des événements célestes ainsi annoncés d'avance, que vint la sotte confiance accordée à la prédiction des événements humains.

L'astronomie et l'astrologie n'étaient souvent à cette époque qu'une seule et même chose, et elles étaient en grand honneur auprès des princes et des grands, principalement auprès de l'empereur Frédéric II et du tyran Ezzeline. Mais, depuis lors, l'église, les hommes les plus savants, et

parmi ceux-ci notre Dante en première ligne, condamnèrent toujours cette vaine science. Le Dante nous montre les devins dans l'enfer, la tête tournée du côté des épaules, et, dans un chant tout entier, il s'attache à poursuivre ceux qui, de son temps, étaient les plus célèbres en Italie.

« Cet autre si mince et si efflanqué, fut Michel » Scot, homme véritablement habile dans les » jeux et les fraudes de l'art magique; tu vois » Guido Bonatti, tu vois Asdente, qui voudrait » bien à présent n'avoir pensé qu'au cuir et au » fil des souliers qu'il faisait, mais dont le repen- » tir est trop tardif<sup>1</sup>. »

Le dernier des quatre cours du *quadrivium*, était la musique. On s'étonnera peut-être qu'elle fût comprise dans des études qui nous paraissent y avoir si peu de rapport; mais dans cette institution, comme dans plusieurs autres du moyen

<sup>1</sup> *Quell' altro che ne' fianchi è così poco,  
Nichele Scotto fu, che veramente  
Delle magiche frode seppe il giuoco.  
Vedi Guido Bonatti, vedi Asdente,  
Ch' avere atteso al cuajo ed allo spago  
Ora vorrebbe, ma tardi si pente.*

(*Inf.* 22, t. 39-40.)

âge, il faut, pour s'en rendre raison, remonter à leur origine, et en remontant à celle du système des collèges d'alors, on voit que l'étude de la musique fut établie dans les écoles des évêques et des monastères pour les clercs et les ecclésiastiques, auxquels, après les premiers principes des lettres, il était essentiel d'apprendre à psalmodier et à chanter. On sait les peines que se donna Charlemagne pour faire venir des chantes de Rome en France, et comment, au dire des historiens, il réussit assez mal à y façonner les voix naturellement discordantes de ses septentrionaux. L'Italie eut dès lors et conserva pendant ces temps de barbarie, la primauté dans la musique. Guido d'Arezzo, au XI<sup>e</sup> siècle, lui fit faire un grand pas en désignant les notes par des noms particuliers.

Cette gloire ne fit que s'accroître ensuite pour l'Italie, à commencer de Palestrina jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, précisément à l'époque où d'autres gloires plus importantes vinrent à lui manquer. Que chacun examine et décide si cette prééminence est la seule qui nous reste aujourd'hui, et si celui qui en porterait ce jugement ne devrait pas en rougir. Mais qu'on ne blâme pourtant pas

ceux qui, au moins, veulent bien encore ne pas nous la disputer; car, dans tous les arts et surtout dans celui-ci, qui tient de si près à la spiritualité, les hommes supérieurs ne doivent pas inspirer moins de respect que d'admiration, comme des génies illuminés des rayons de l'artiste suprême et universel. Il est vrai qu'on peut abuser de la musique comme de tous les autres beaux-arts, et ceux-là en abusent réellement qui la détournent de son but pour la faire servir à la mollesse, à la langueur, à l'abandon de toute vertu généreuse, et nous rendre le vice agréable; mais il en est aussi qui, au moyen de cet art, le plus puissant peut-être de tous, essaient de nous ramener à la force, à la vertu, qui s'affaiblissent chez nous par tant d'autres causes. Gardons-nous donc de répudier une partie quelle qu'elle soit de nos diverses gloires, et sachons opposer à ces vains dépréciateurs le jugement de deux illustres italiens, admirateurs enthousiastes de la musique, le Dante et Napoléon. Tous les biographes, et surtout Boccace, rendent cet hommage au Dante; voici comment en parle ce dernier : « Il prenait dans sa jeunesse un extrême plaisir à la musique instrumentale et vocale; et il vécut dans l'amitié et le commerce de

tous ceux qui s'y distinguèrent de son temps. Il composa même, tant il aimait cet art, plusieurs pièces pour lesquelles il réclama tous leurs talents. » Il s'agit sans doute ici des pièces qui alors se chantaient, ou des sonnets qui devaient être accompagnés du son des instruments.

Leonardo s'en explique de même, et quand personne ne nous le dirait, il y a dans la divine Comédie des passages innombrables, où le poète ne se montre pas moins sensible aux grincements de dents de l'enfer, comme à une grande torture, qu'il ne l'est dans le purgatoire et dans le paradis, aux chants d'espérance et d'amour des âmes souffrantes ou bien-heureuses; au commencement du purgatoire particulièrement, entre ces âmes qui s'approchent en chantant de la nacelle de l'ange aux ailes déployées, il trouve le chanteur Caselli, son ami, qui probablement l'accompagna au jubilé de 1300, à Rome, et mourut dans ce pèlerinage.

« De même qu'autour d'un héraut qui porte la  
» branche d'olivier, la multitude accourt pour en-  
» tendre les nouvelles qu'il annonce, et que cha-  
» cun presse et foule son voisin; ainsi toutes ces  
» âmes heureuses se montrent avides de contem-

» pler mon visage, oubliant presque d'aller soi-  
» gner leur parure. J'en vis une parmi elles qui  
» s'avançait pour m'embrasser avec une si grande  
» affection qu'elle m'entraîna à faire de même.

» Oh ! ombres vaines, excepté pour la vue !  
» trois fois je l'enlaçai dans mes bras, et trois  
» fois mes mains retombèrent sur ma poitrine.  
» Sans doute l'étonnement se peignit sur mes  
» traits ; car, l'ombre sourit et se retira : et moi,  
» en la suivant, j'avançais toujours ; alors elle  
» me dit doucement d'arrêter ; je compris qui elle  
» était, et je la priai de suspendre un moment  
» sa marche pour me parler. Elle me répondit :  
» Comme je t'aimais dans mon corps périssable,  
» je t'aime encore maintenant que j'en suis dé-  
» tachée ? c'est pourquoi je m'arrête ; mais toi,  
» pourquoi marches-tu ? C'est, mon cher Caselli,  
» pour retourner parmi les vivants auxquels j'ap-  
» partiens encore que je fais ce voyage ; et toi, com-  
» ment as-tu été arraché à l'heureux séjour de la  
» terre ?

» Il me dit.....

» Et moi je repris.....

» Si une nouvelle loi ne t'enlève ni la mémoire  
» ni la science des chants amoureux qui avaient

» coutume de calmer toutes mes inquiétudes, aie  
» la complaisance de consoler un peu mon âme  
» venue ici avec son enveloppe mortelle, et qui est  
» si tourmentée. Aussitôt il se mit à chanter :  
» *L'amour qui me parle au fond du cœur*, et si  
» doucement que l'harmonie de sa voix retentit à  
» mon oreille. Mon maître et moi, tous ceux dont  
» il était accompagné, nous paraissions si con-  
» tents, qu'il semblait qu'aucune autre pensée ne  
» nous occupât. Nous restions tous l'œil fixe,  
» attentif à ses accents : quand tout à coup le vé-  
» nérable vieillard se mit à crier : Que vois-je,  
» esprits indolents ? quelle est cette négligence ?  
» pourquoi différer ainsi ? courez vers la monta-  
» gne vous dépouiller de l'écorce qui vous empê-  
» che de voir Dieu face à face. De même que l'on  
» voit des colombes rassemblées dans un champ  
» pour y chercher leur nourriture, tranquilles, et  
» sans faire entendre leur roucoulement ordi-  
» naire, recueillir le grain d'avoine ou d'ivraie,  
» s'il vient à paraître un objet dont elles aient  
» peur, elles disparaissent subitement pour obéir  
» à un instinct plus impérieux. Telle je vis cette  
» foule récemment arrivée, abandonner les chants  
» mélodieux et se précipiter vers le rivage comme

- » un homme qui court sans savoir où il arrivera;  
 » et notre fuite ne fut pas moins prompte <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *E come a messaggier che porta olivo  
 Tragge la gente per udir novelle,  
 E di calcar nessun si mostra schivo;  
 Così al viso mio s' affissar quelle  
 Anime fortunate tutte quante,  
 Quasi obliando d' ire a farsi belle.  
 Io vidi una di lor trarresi avanti,  
 Per abbracciarmi con sì grande affetto,  
 Che mosse me a far lo simigliante.  
 Oh ombre vane, fuor che nell' aspetto!  
 Tre volte dietro a lei le mani avvinsi,  
 E tante mi tornai con esse al petto.  
 Di maraviglia, credo, mi dipinsi;  
 Perchè l' ombra sorrise e si ritrasse;  
 Ed io, seguendo lei, oltre mi pinsi.  
 Soavemente disse ch' io posasse:  
 Allor conobbi chi era, e pregai  
 Che, per parlarmi, un poco s' arrestasse.  
 Risposemi: così com' io t' amai  
 Nel mortal corpo, così t' amo sciolta.  
 Però m' arresto; ma tu perchè vai?  
 Casella mio, per tornare altra volta  
 Là dove io son, fo io questo viaggio.  
 Ma a te com' era tanta terra tolta?  
 Ed egli a me . . . . .  
 . . . . .  
 Ed io: se nuova legge non ti toglie  
 Memoria o uso all' amoroso canto,  
 Che mi solea quietar tutte mie voglie,  
 Di ciò ti piaccia consolar alquanto*



*Amour qui me parle au fond du cœur*, est le premier vers d'une des plus belles odes du Dante que l'on croit avoir été mise en musique et chantée comme alors elles l'étaient réellement toutes. Il paraîtrait que ce fut Caselli lui-même qui la mit en musique, et tout ce passage si affectueux

*L'anima mia, che con la sua persona  
Fenendo qui, è affannata tanto.*

*Amor, che nella mente mi ragiona.*

*Cominciò egli allor sì dolcemente,*

*Che la dolcezza ancor dentro mi suona.*

*Lo mio maestro ed io, e quella gente*

*Ch' eran con lui parevan sì contenti,*

*Come a nessun toccasse altro la mente.*

*Noi andavam tutti fissi e attenti*

*Alle sue note; ed ecco il veglio onesto*

*Gridando: che è ciò spiriti lenti?*

*Qual negligenzia, quale stare è questo?*

*Correte al monte a spogliarvi lo scoglio,*

*Ch' esser non lascia a voi Dio manifesto.*

*Come, quando cogliendo biada o loglio,*

*Gli colombi adunati alla pastura,*

*Queti, senza mostrar l'usato orgoglio,*

*Se cosa appare, ond' essi abbian paura,*

*Subitamente lasciano star l'escà,*

*Perchè assaliti son da maggior cura;*

*Così vid' io quella masnada fresca*

*Lasciare 'l canto, e gire inver la costa,*

*Com' uom che va, nè sa dove riesca;*

*Nè la nostra partita fu men tosta.*

(Purg. II, t. 24-32 et 36-44.)

montre l'amitié qui existait entre le poète et le compositeur. Mais que celui-ci ait été le maître du Dante, c'est ce que rien n'indique, bien que plusieurs biographies l'aient avancé.

Tel était donc l'état des sept arts, jadis exclusivement réservés aux clercs, mais qui, en ce temps, du moins en Italie, étaient aussi cultivés par les laïques, depuis les Carlovingiens, dans toutes les villes où ces rois avaient organisé ou réorganisé des écoles, et particulièrement à Florence dès 829, sous l'empereur Lothaire. Il est certain que c'est à Florence même que le Dante les apprit tous, ou en apprit la plus grande partie, et il eut pour maître Brunetto Latini, comme l'affirme Léonard Aretin, et comme il nous l'apprend lui-même dans son *Enfer*, où, mêlant de la manière la plus étrange la sévérité ou même la satire aux expressions de l'amitié, il place son maître parmi les damnés coupables du plus honteux des vices, et lui dit tendrement : « Elle est encore présente à ma mémoire, et elle m'afflige en ce moment, l'image » chérie de la bonté paternelle que vous aviez pour » moi sur la terre, quand sans cesse vous m'appreniez comment l'homme peut arriver à l'immortalité, et il faut que pendant ma vie le charme

» que j'éprouve à ce doux souvenir se retrace dans  
 » mes vers <sup>1</sup>. »

Nous ne chercherons pas avec tant d'autres à justifier, ou ce qui est pis, à louer le Dante de cette espèce de contradiction et d'aberration d'esprit, qui se ressent encore de la barbarie dont il sortit le premier, il est vrai, mais dont il serait surprenant qu'il fût sorti sans en conserver quelques traces. Venons-en à Brunetto. Né on ne sait en quelle année, d'une famille noble de Florence, et constamment attaché aux Guelfes, il était ambassadeur de la commune auprès d'Alfonse de Castille en 1260, lorsque son parti fut chassé de la ville après la déroute de Monteaperti, et il resta plusieurs années exilé en France et probablement à Paris. Il y fit dans notre idiome vulgaire plusieurs traductions de Cicéron, et dans la langue d'oïl, son livre intitulé le *Trésor*, espèce de *miscellanea* ou d'encyclopédie des con-

<sup>1</sup> *Che in la mente m' è fitta e ancor m' accuora*

*La cara buona immagine paterna*

*Di voi nel mondo, quando ad ora ad ora*

*M' insegnate come l' uom s' eterna :*

*E quanto io l' abbo in grado, mentre io vivo*

*Couvien, che nella lingua mia si scerna.*

(*Inf.* xv. t. 28-29.)

naissances de cette époque. Revenu à Florence en 1266, avec la famille du Dante et les autres Guelfes, il composa en vers, et dans notre langue vulgaire, le *Tesoretto*, recueil de sentences morales, et ensuite le *Gataffio*, autre recueil où il réunit tous les proverbes florentins. Il fut ensuite ce que jadis on appelait notaire, de son temps dictateur, plus tard, à l'époque de Machiavel, qui l'occupa aussi, secrétaire de la république florentine, et en 1284, syndic de cette même république, nom qui signifiait alors député à quelque commission particulière. Il mourut en 1294. Jean Villani dit de lui : « que c'était un homme d'un grand sens, un grand philosophe, un excellent maître de rhétorique, et qui ne brillait pas moins par l'éloquence de ses discours que par la bonté de ses leçons. Il fut dictateur de notre commune, mais homme du monde; et nous en avons parlé, parce que c'est lui qui commença et contribua le plus à civiliser les Florentins, à les rendre habiles dans l'éloquence, la philosophie et la politique. » On voit en somme qu'il fut le plus grand des littérateurs de sa génération à Florence; mais quelle différence entre lui et le poète qui fut le plus grand de la génération suivante! Cette différence

est telle que la vraie gloire du premier est aujourd'hui d'avoir eu le second pour disciple.

Outre les sept arts, qui pendant plusieurs siècles composèrent l'ensemble de tout ce qu'on pouvait savoir, et, indépendamment des chaires où on les enseignait, on s'était élevé, depuis 150 ans environ, à de nouvelles sciences réunies dans les écoles nommées alors collèges et qu'on appelle aujourd'hui universités. Le premier de ces collèges, en Italie, fut certainement institué à Bologne, où il prit peu à peu de l'accroissement, vers le temps d'Irnerio, qui, dans les premières années du XII<sup>me</sup> siècle, commença à y enseigner les lois non plus sur des abrégés composés et mis en usage durant la barbarie, mais sur les ouvrages et les recueils de Justinien, que l'on venait de découvrir çà et là. A Irnerio succédèrent dans le même enseignement d'autres jurisconsultes et surtout les quatre suivants, Bulgaro, Martino, Jacopo et Ugo, qui, à la fameuse diète de Roncaglia, tenue par Frédéric Barberousse, siégèrent avec lui et pour lui, contre la réclamation des franchises perdues d'abord dans la jurisprudence, et reconquises ensuite par les armes des communes.

Bologne elle-même, ainsi que son collège, ne

défendit pas toujours le droit et le parti impérial, mais se tournant, comme les autres villes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, son collège fut alternativement protégé ou fermé par les empereurs et par les papes, qui ne se disputaient pas moins la juridiction des études que toutes les autres. C'est de ce collège de Bologne, soit supprimé, soit transporté ailleurs, que, suivant l'opinion des plus anciens auteurs de l'Italie, vinrent ceux de Padoue et de Naples principalement, lesquels en produisirent d'autres à leur tour. En sorte que ce n'est pas sans raison que Bologne fut appelée la mère des études (*mater studiorum*).

A peine fondés, ces nouveaux collèges cherchèrent à rivaliser avec celui de Bologne; ils s'enlevaient les professeurs et les élèves en augmentant à l'envi les rétributions et les privilèges; il est curieux de voir ces luttes et l'usage établi alors, mais qui n'existe plus qu'en Allemagne, de cours particuliers en concurrence avec les leçons publiques, donnés par des maîtres qui s'en faisaient un moyen de fortune. Je trouve dans le grave Tiraboschi les paroles par lesquelles Odofredo terminait un de ses cours sur le Digeste; elles sont d'un latin si barbare qu'il n'est pas nécessaire de

les traduire. « *Et dico vobis quod in anno sequenti, intendo docere ordinarie, bene et legaliter, sicut unquam feci. Non credo legere extraordinarie, quia scholares non sunt boni pagatores; quia volunt scire, sed nolunt solvere, juxta illud: SCIRE VOLUNT OMNES, MERCEDEM SOLVERE NEMO. Non habeo vobis plura dicere; catis cum benedictione Domini.* » Mais malgré ces plaintes et les efforts des autres villes, le collège de Bologne, à l'époque de ce même Odofredo, vers les commencements du XIII<sup>e</sup> siècle, réunissait dix mille écoliers de toute nation, et il n'y a pas de motif de croire qu'il y en eût moins au temps du Dante. On y comptait des Italiens et des étrangers; et on y étudiait non-seulement le droit civil, mais encore le droit canon; peut-être la théologie, quoique avec moins d'éclat qu'à Paris, et certainement la philosophie morale et naturelle, qui l'une et l'autre n'étaient alors enseignées que d'après Aristote.

« Je vis, dit le Dante, le maître des savants,  
 » s'asseoir au milieu de la famille des philosophes;  
 » tous l'admirent, tous lui rendent hommage <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *l'idi l'maestro di color che sanno  
 Seder tra filosofica famigliae  
 Tutti l'ammiran, tutti onor gli fanno.*  
 (INV. IV, t. 44.)

Or, il paraît que de toutes ces sciences universitaires enseignées alors dans les collèges, la philosophie morale, dont le Dante avait déjà appris les éléments sous Brunetto-Latini, fut la seule dont il continua l'étude à Bologne et à Padoue. Qu'il ait voyagé dans sa jeunesse, c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans l'histoire de ses amours. Boecace nous dit ensuite qu'il fit ses premières études dans sa patrie, d'où il se rendit à Bologne, comme dans une ville où il trouverait plus abondamment cette espèce de nourriture pour son esprit. Benvenuto d'Imola prétend qu'il étudia, jeune encore, la philosophie morale à Florence, à Bologne et à Padoue. Des commentateurs et des biographes font mention d'autres voyages et d'autres études; mais ces écrivains, déjà éloignés de l'époque du Dante, ont sans doute confondu les voyages qu'il fit, pour ses études, avec ceux que nécessitèrent ses ambassades et son exil, et pendant lesquels il ne cessa d'ajouter à ses connaissances acquises. Les sept arts et la philosophie sont donc les seules sciences dont on puisse assurer qu'il se soit occupé dans son éducation. Il étudia les unes à Florence sous Brunetto-Latini, les autres en partie sous le même maître, en partie



dans les deux universités de Bologne et de Padoue. Il y a des gens qui soulèvent la grave question de savoir si le Dante connaissait ou non la langue grecque. Tout ce qu'on peut dire, c'est que plusieurs mots de cette langue se trouvant cités avec une certaine affectation dans la Divine Comédie, il est certain au moins que l'auteur connaissait ces mots : qu'il les ait connus tous, est chose de fort peu d'importance, comparée à tant d'autres questions relatives à lui, à Florence, à l'Italie entière, et qui se rencontrent nécessairement dans l'histoire de sa vie. Au reste, que les hommes versés dans les sciences, se livrent à un examen spécial, des connaissances que le Dante possédait dans chacune d'elles ; pour nous, nous nous bornerons, si ce n'est trop encore, à la spécialité de l'histoire.

---

## Chapitre VI.

*L'année 1289; Ugolin; Charles Martel de  
Naples; la bataille de Campaldino; la prise  
de Caprone; Francaiseu.*

(1290)

*Le donne, i cavalier, g'li affanni e g'li ongi  
Che ar 'nvergliato amore e cortain.*

PUR. XIV.

Les dames, les chevaliers, leurs chagrins  
et leurs plaisirs; car l'amour et la galanterie  
complaisaient les cœurs.

C'est ainsi qu'au milieu des études si sévères des collèges les plus fameux d'Italie, et particulièrement de celle de la poésie naissante plus conforme à son génie, dans le commerce du monde et de l'amitié, au sein de sa ville heureuse et paisible en comparaison des autres, nourris-

sant en son cœur cet amour délicat, qui fut toujours la première de ses pensées, et qui ne lui causait encore que d'agréables tourments, le Dante passait doucement ses jeunes années. Quoiqu'il ne fût pas très-riche, il était loin d'être pauvre, et son patrimoine, bien que médiocre, lui suffisait pour vivre honorablement..... Il possédait à Florence des maisons très-convenables, près de celles de Gieri di messer Bello, son parent, des propriétés à Camerata, dans le canton de Plaisance et dans la plaine de Ripoli; et, comme il l'a écrit lui-même, un mobilier considérable et précieux.

C'était un homme soigné dans son extérieur, d'une taille ordinaire, d'une figure agréable et pleine de gravité, parlant peu et lentement, mais très-spirituel dans ses reparties. Ses études ne le portèrent pas à se renfermer dans la solitude et à se priver de la société; mais il se plaisait à vivre avec les autres jeunes gens; ses bonnes mœurs, son discernement, son mérite personnel, le rendaient propre à remplir tous les devoirs de son âge, et il n'était étranger à aucun des usages de la bonne compagnie. C'était une chose merveilleuse qu'étudiant continuellement, il ne parût à

personne qu'il se livrât à l'étude, tant il avait l'habitude de cette conversation aimable et facile qui sied à la gaieté d'un jeune homme. Je saisisrai cette occasion de reprendre l'erreur de beaucoup d'ignorants, d'après lesquels il n'y aurait d'hommes studieux que ceux qui se retirent dans la solitude et le repos; car, pour moi, jamais je n'ai vu un seul de ces gens moroses et atrabilaires, qui affectent de fuir le commerce des hommes, se faire le moindre nom dans les lettres; un esprit grand et élevé n'a pas besoin de se créer de tels tourments; c'est au contraire un fait certain que ceux qui n'apprennent pas tout de suite, n'apprennent jamais; de sorte que s'isoler et s'éloigner de la société, n'appartient qu'à ceux que le défaut de talent naturel rend incapables de rien apprendre. Qu'on observe ici, ce que nous aurons à faire ressortir à la fin de ce livre, avec quelle facilité étonnante le Dante sut toujours passer de la vie contemplative à la vie active, et réciproquement. Déjà se préparaient pour lui les années où l'homme, dans l'âge viril, doit agir et se montrer. Ces années fatales de douleurs, ces années qui, dans le cours de la vie, arrivent à tous les hommes peut-être, et influent nécessairement sur les derniè-

res de leur vie; ce furent pour le Dante les années 1289 et 1290, où il était parvenu à l'âge de 24 et de 25 ans. En ce même temps, lorsque non-seulement Florence, mais presque toute la Toscane, s'était de plus en plus attachée au parti des Guelfes, Pise était restée fidèle à celui des Gibelins; mais après une guerre longue et acharnée contre Gènes sa rivale, dévouée aux Guelfes, elle avait essuyé le 6 août 1284, cette fameuse défaite de la Meloria, qui fut la plus grande bataille navale du moyen âge, et depuis laquelle la puissance de Pise tomba sans pouvoir jamais se relever. Cette domination passa dès ce moment, sur mer, à la victorieuse Gènes, et dans la Toscane, à Lucques et à Florence, Guelfes toutes les deux, qui se déclarèrent contre la cité vaincue appartenant au parti contraire. La guerre finit comme elles finissaient le plus souvent alors, par le passage de la ville la plus faible au parti le plus fort, qui l'entourait et trouvait un appui dans ceux de ses propres citoyens qu'elle avait exilés et persécutés.

En 1285, un descendant de ces familles de seigneurs féodaux, devenus des citoyens puissants, le comte Ugolin de Gherardesca, autrefois Gibelin, mais Guelfe depuis plusieurs années, excita une

révolution dans la ville, la ramena au parti vainqueur, et après avoir cédé les meilleurs châteaux du territoire aux républiques de Lucques et de Florence, ses ennemies, il fit la paix avec elles. Il resta sans contestation le maître de la commune, podestat, commandant de la milice, tout enfin dans sa ville, et par le moyen de celle-ci, un des principaux chefs du parti Guelfe en Toscane. Mais après quelques années passées ainsi, les Guelfes de Pise et la famille même d'Ugolin se divisèrent. Nino Visconti, son petit-fils, juge de Gallura en Sardaigne (l'on sait que les judicatures formaient des provinces Pisanes dans cette ile), se tourna contre son grand-père, entraînant avec lui, à ce qu'il paraît, les Guelfes les plus exagérés. Ugolin, jadis Gibelin, maintenant Guelfe, mais qui, probablement, au fond du cœur, n'était ni l'un ni l'autre, se réconcilia avec les Gibelins, dont les principaux étaient, Gualandi, Sismondi, Lanfranchi<sup>1</sup> et l'archevêque Ruggeri degli Ubalдини di Mugello. Nino di Gallura et sa subdivision de Guelfes purs, furent chassés de la ville,

<sup>1</sup> *Gualandi con Sismondi e con Lanfranchi.*

(*Inf.* XXXIII, l. 11.)

et Ugolin proclamé seigneur de Pise. Mais bientôt, comme il arrive à qui veut se rapprocher d'un parti qui n'est pas le sien, il devint ou suspect ou odieux à l'archevêque, aux trois puissantes familles que nous venons de nommer et à tout le parti Gibelin. Assailli dans sa maison par la fureur du peuple, il en fut enlevé, jeté en prison et renfermé dans la tour des Gualandi, aux sept rues, avec ses deux fils, Gaddo et Ugucione, et trois de ses neveux, Ugolin, surnommé *il Brigata*, et Henri, tous deux fils de Guelfo, son autre fils, et d'Hélène de Suède, fille d'Enzo, roi de Sardaigne (par où l'on voit quelles étaient la splendeur et la puissance des Gherardeschi), et Ansel Muccio, fils de Lotto, son autre fils, prisonnier à Gênes, après la défaite de la Meloria. L'archevêque demeura ensuite chef de la commune, avec le titre de podestat, pour cinq mois, après lesquels il résigna cette charge à Gualtieri di Branforte et celui-ci à Guido de Montefeltro, puisant seigneur Gibelin dans la Romagne, d'où il avait été chassé par les Guelfes, et qui se trouvait alors exilé à Asti. A peine ce nouveau podestat fut-il arrivé avec le ressentiment de son exil, qu'à l'instant même, le 12 mars 1289, il fit mu-

rer la porte intérieure, et jeter dans l'Arno la clef de l'horrible tour où gisaient depuis neuf mois le vieillard et les cinq jeunes gens, qui moururent ainsi, loin de tous les regards, dans les effroyables tortures de la faim. On sait quels cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts contre cette excessive cruauté des Pisans, moins à cause du comte, dont le caractère et les trahisons méritaient peut-être ce sort, mais pour ses fils et ses neveux, jeunes encore, et qui ne pouvaient être coupables. C'est ainsi qu'en parle Villani, presque contemporain du comte. Mais un historien plus exact et mieux informé, quoique postérieur de cinq siècles, prétend que Villani était dans l'erreur, ainsi que le Dante, en supposant que les fils et les neveux d'Ugolin étaient d'un âge aussi tendre. Je crains pourtant qu'il n'ait pas également réussi à laver de ce crime odieux l'archevêque, qui, podestat ou non, était certainement très-puissant à Pise, et qui fut ensuite cité en cour de Rome pour rendre compte de sa conduite, sans qu'on sache s'il fut condamné ou absous. Quoi qu'il puisse être de la plus ou moins grande exactitude de ces particularités, notre jeune poète apprit de toutes les voix indignées de l'Italie et de Florence, qui ne tarda



pas à en tirer une vengeance éclatante, ce crime odieux, même à une parçille époque, et l'apprit avec les sentiments d'un Guelfe, qui lui inspiraient encore plus de compassion pour Ugolin et de haine contre l'archevêque. Tout le monde sait comment une telle impression ne fit que s'accroître, et se manifesta ensuite dans cette immortelle narration, la plus étendue et la plus terrible de toutes celles qui se trouvent dans son poëme; mais par cela précisément qu'il n'est pas un seul italien qui ne la sache par cœur, nous ne la citerons pas.

Alors les personnages qui devaient plus tard figurer dans les chants du Dante se réunissaient en foule autour de lui. Charles d'Anjou, roi de la Pouille, étant mort en 1285, et son fils Charles II lui ayant succédé de nom, mais pas de fait, parce que depuis plusieurs années il était retenu en prison par le roi d'Arragon, son compétiteur, ce ne fut qu'après de nombreuses négociations, et vers la fin de 1288, qu'il recouvra sa liberté, et que revenant en Italie, en passant par la France, il arriva à Florence, le 2 mai 1289. Il amenait avec lui son fils aîné, Charles Martel, qu'il avait eu de Marie, reine de Hongrie, et qui hérita du royaume de sa mère, mais ne put suc-

céder à son père; étant mort avant lui. Il paraît que le Dante dès lors, quoique le jeune prince ne se fût arrêté que peu de temps à Florence, se lia avec lui d'une amitié qui s'accrut encore par la suite, probablement dans ses ambassades à Naples, et qui fut plus tendre et plus constante qu'elle n'a coutume de l'être entre les souverains et les particuliers. Charles Martel, après sa mort, fut chanté par le poëte avec un amour, une reconnaissance, une confiance dans les bienfaits qu'il en avait espérés, qui les honorent tous deux et qui assurent au jeune prince un nom plus durable que sa puissance et ses entreprises politiques. Le Dante place son ami dans le paradis, parmi les esprits bienheureux qui chantent l'éternel *Ozanna* dans le ciel de Vénus; c'est là qu'en arrivant lui-même, il le met en scène près de lui dans ces vers pleins d'une sérénité divine :

« Alors l'un d'eux s'approcha plus près de nous et  
» nous dit : Nous sommes prêts à faire ta volonté,  
» pour que tu te plaises avec nous; nous tour-  
» nons avec les princes célestes dans le même  
» cercle, du même mouvement, brûlant de cette  
» même soif que ceux auxquels tu as déjà dit sur  
» la terre : Vous qui, par l'intelligence, mettez en

» mouvement le troisième ciel; et nous sommes  
 » si pleins d'amour, que pour te plaire, un peu de  
 » repos ne nous serait pas moins agréable.<sup>1</sup> » Mais  
 le prince, malgré leur ancienne amitié, n'étant pas  
 reconnu par le Dante, et celui-ci lui demandant  
 qui il était, il continue : « Le monde m'a possédé  
 » peu de temps, et il arrivera beaucoup de mal  
 » qui n'aurait pas eu lieu, si j'y avais fait un plus  
 » long séjour. Ma joie me dérobe à tes regards,  
 » parce qu'elle rayonne autour de moi et me ca-  
 » che, comme l'animal enveloppé dans sa four-  
 » rure; tu m'aimes beaucoup, et ce n'était pas sans  
 » raison, car si j'étais resté là bas, ce ne sont pas  
 » seulement des promesses que tu aurais reçues  
 » de mon amitié. La rive gauche que baigne le  
 » Rhône, après avoir mêlé son onde à celle de la  
 » Sorga, m'attendait pour son maître, ainsi que

<sup>1</sup> *Indi si fece l' un più presso a noi,  
 E solo incominciò; tutti sem presti  
 Al tuo piacer, perchè di noi ti gioi.  
 Noi ci volgiam co' Principi celesti  
 D' un giro, e d' un girare, e d' una sete  
 A' quali tu nel mondo già dicesti :  
 • Voi che 'ntendendo il terzo ciel movete : •  
 E sem sì pien d' amor, che per piacerti  
 Non fia men dolce un poco di quiete.*

(PARAD. VIII. l. 11-15.)

» cette pointe de l'Ausonie où s'élèvent les cités  
 » de Bari, de Gaète et de Crotone, et d'où le  
 » Fronto et le Verde débouchent dans la mer;  
 » déjà brillait sur mon front la couronne de ce  
 » royaume que le Danube arrose, lorsqu'il aban-  
 » donne les rivages de la Germanie. Et la belle  
 » Sicile qui, entre le Pachinum et le Pélore, au-  
 » dessus du golfe où l'Eurus souffle le plus vio-  
 » lement, se couvre d'une fumée épaisse, non  
 » par la respiration du géant Typhée, mais par  
 » les exhalaisons du soufre qui s'enflamme; la  
 » belle Sicile aurait encore eu pour rois des prin-  
 » ces issus de ma race par Charles et Rodolphe, si  
 » un mauvais gouvernement qui offense toujours,  
 » etc.; etc.<sup>1</sup> Vient ensuite le passage relatif aux

....Il mondo m' ebbe  
 Già poco tempo, e se più fosse stato  
 Molto sarà di mal, che non sarebbe.  
 La mia letizia mi ti tien celato  
 Che mi raggia d' intorno e mi nasconde  
 Quasi animal di sua seta fasciato.  
 Assai m' amasti, ed avesti bene onde;  
 Chè s'io fossi giù stato, io ti mostrava  
 Di mio amor più oltre che le fronde.  
 Quella sinistra riva che si lava  
 Di Rodano, poi ch' è misto con Sorga,  
 Per suo signore a tempo m' aspettava;  
 E quel corno d' Ausonia che s' imborga

vêpres siciliennes, et que nous avons indiqué.

Jeune et de la plus belle espérance, tel qu'il est dépeint ici, il n'est pas surprenant que Charles Martel ait cherché à connaître le Dante, et qu'ayant fait sa connaissance, il se soit lié d'amitié avec un jeune poète qui n'était pas sans quelque ressemblance avec lui, et qui certainement était un des premiers personnages de Florence. Les deux angevins n'y séjournèrent alors que deux jours; mais à peine en furent-ils partis que la nouvelle se répandit en ville que les Gibelins d'Arezzo se préparaient à leur couper la route sur les terres de Sienne; les Florentins, à cette nouvelle, accoururent avec huit cents chevaux et trois mille fantassins pour leur servir d'escorte,

*Di Bari, di Gaeta, e di Crotona,  
Da onde Tronto e Verde in mare sgorga.  
Fulgeami già in fronte la corona  
Di quella terra che 'l Danubio riga  
Poi che le ripe tedesche abbandona;  
E la bella Trinacria, che caliga  
Tra Pachino e Peloro, sopra 'l golfo  
Che riceve da Euro maggior briga  
Non per Tifeo, ma per nascente solfo,  
Attesi avrebbe li suoi regi ancora  
Nati per me di Carlo e di Ridolfo;  
• Se mala signoria che sempre accuora •  
ecc. ecc.* (PARAD. VIII, t. 17-25.)

et ceux d'Arezzo n'osèrent plus se porter à leur rencontre. Le roi fut très-sensible au secours que les Florentins, dans cette circonstance, lui avaient accordé si promptement et sans en être requis, et poursuivant son chemin vers les états du pape, par lequel il fut ensuite couronné, il laissa aux Florentins Améric de Narbone, un de ses chevaliers, pour commander l'attaque qu'ils devaient tenter contre Arezzo. Il est très-probable que le Dante faisait partie de l'escorte du prince avec lequel il venait de se lier si étroitement, et cela d'autant plus qu'il est certain qu'il se trouva à l'attaque qui suivit immédiatement.

Arezzo, Guelfe comme le reste de la Toscane jusqu'en 1287, s'était aussi retournée du côté des Gibelins, en cette même année, à l'instigation de son évêque Guillaume d'Ubertino di Pazzi, qui avait placé à la tête des troupes Buonconte de Montefeltro, fils de ce même Guido que nous avons vu podestat Gibelin de la ville de Pise. Arezzo, dès ce moment, était devenue le chef-lieu du parti Gibelin dans cette partie de la Toscane et jusqu'en Romagne; et, comme à l'ordinaire, les Guelfes exilés étaient venus au secours de Florence. Ensuite on délibéra pour savoir d'abord s'il fallait

tenter l'expédition, et en second lieu quel chemin on prendrait. On se décida pour la route du Casentino; et cette résolution prise, les Florentins acceptèrent l'alliance que leur offraient les Bolognais avec deux cents chevaux, ceux de Lucques, également avec deux cents et ceux de Pistoia avec le même nombre, sous le commandement de messer Corso, chevalier florentin; Mainard de Susinana, se joignit à eux avec vingt cavaliers et trois cents fantassins; messer Malpiglio Ciccioni, avec vingt-cinq et messer Barone Mangiadori di San Miniato en firent autant, ainsi que les Squarcialupi, les Colligiani et les autres châtelains de Valdesa, tellement que le nombre des cavaliers s'éleva à treize cents, avec beaucoup d'infanterie.

Les Florentins, au jour fixé, déployèrent leurs enseignes pour envahir le territoire d'Arezzo et arrivèrent à Casentino par de si mauvais chemins, que, s'ils avaient trouvé de la résistance, ils auraient éprouvé de grandes pertes; mais le ciel ne l'ayant point permis, ils s'avancèrent jusqu'à Bibbiena, dans un lieu appelé Campaldino, et s'y rangèrent en ordre de bataille. Les chefs envoyèrent les éclaireurs en avant de la troupe, et placèrent en première ligne les guerriers armés du boucliers

au champ d'argent et aux lis de gueules. Quelles sont ces murailles? dit alors l'évêque qui avait la vue basse, on lui répondit que c'étaient les boucliers de l'ennemi.

Messer Barone de Mangiadori, de Saminiato, cavalier intrépide et expert en faits d'armes, ayant réuni ses soldats, leur dit : « Messires, les batailles, en Toscane, avaient coutume de se gagner par une vigoureuse attaque, et ne duraient guère; peu d'hommes y restaient sur le champ de bataille, car ce n'était pas l'usage de se battre à outrance; à présent on a changé de tactique, c'est en faisant bonne contenance qu'on remporte la victoire; je vous conseille donc de tenir ferme et d'attendre qu'on vous attaque. » C'est ce qu'ils prirent le parti de faire.

Les Aretins assaillirent le camp avec tant d'impétuosité et de force, qu'ils forcèrent les Florentins à reculer. La bataille fut cruelle; il s'était formé de nouveaux cavaliers de part et d'autre; messer Corso Donati, avec la brigade de Pistoia, prit les ennemis en flanc. Les Aretins en avaient peu, et se trouvaient attaqués du côté où ils étaient à découvert; l'air était chargé de nuages; les flèches pleuvaient de toutes parts. La poussière était très-



grande; les fantassins d'Arezzo se jetaient à plat ventre, le coutelas à la main, sous le poitrail des chevaux qu'ils éventraient, et leurs archers pénétrèrent si avant qu'il y eut un grand nombre de morts de chaque côté. Plusieurs en cette journée qui passaient au paravant pour des braves, se conduisirent lâchement, et plusieurs dont on ne parlait pas acquirent de la renommée. Le bailli du capitaine fut celui qui s'y distingua le plus, et il y trouva la mort.

Messer Bindo de Baschiera Tosinghi, blessé dans la mêlée, reprit le chemin de Florence, où il mourut peu de jours après. Les ennemis, de leur côté, comptèrent parmi les morts l'évêque, le brave cavalier Guglielmo de Pazzi, Bonconte, Luccio di Montefeltro et d'autres vaillants hommes. Le comte Guido n'attendit pas la fin du combat, et partit sans donner un coup d'épée. Vieri di Cerchi se montra très-bien avec un de ses fils, qui combattait à cheval à ses côtés. Les Aretins, défaits non par lâcheté ni par manque de bravoure, mais accablés par le nombre, se retirèrent en désordre. Les Florentins, autrefois habitués à être vaineux, les massacraient et les paysans étaient sans pitié. Messer Talano Adimari, et les siens

s'en retournèrent promptement à leurs quartiers. Beaucoup d'hommes du peuple de Florence, qui faisaient partie de la milice à cheval, ne bougèrent point; beaucoup ne surent rien qu'après la déroute des ennemis. Ils ne coururent pas à Arezzo pour assurer la victoire qu'on espérait obtenir sans beaucoup de peine. Le capitaine et les jeunes cavaliers qui avaient besoin de repos, crurent avoir assez fait sans aller plus loin. Ils enlevèrent plusieurs drapeaux, firent beaucoup de prisonniers, et en massacrèrent plusieurs; ce qui fut une grande perte pour toute la Toscane. Cette déroute eut lieu le 11 juin 1289, le jour de S<sup>t</sup>-Barnaba, dans un lieu qu'on appelle Campaldino près de Poppi.

J'espère que mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré d'avoir parlé du premier et du plus grand fait d'armes auquel le Dante ait pris part, de leur en avoir retracé la description si complète et si vive de Compagni. Villani rend à peu près le même compte de cette bataille, et prétend que c'est la plus régulière qui ait été livrée dans ces temps en Italie. Villani, au sujet de Vieri de Cerchi et de Corso Donati, auxquels, d'après Dino, appartient la gloire de la journée, ajoute d'autres

détails intéressants pour la suite de cette histoire, de laquelle, après le Dante, ils sont les deux personnages les plus importants. C'était la coutume alors dans les armées, où la valeur personnelle comptait pour beaucoup plus que de nos jours, de faire engager le combat par quelques guerriers qu'on appelait éclaireurs, et qui étaient choisis par les capitaines dans chaque quartier de la ville; ils étaient au nombre de cent cinquante. Vieri de Cerchi, l'un des capitaines, quoique ayant mal à la jambe, ne laissa pas de se ranger parmi eux, et comme c'était à lui de les choisir pour son quartier, ne voulant imposer ce service à personne contre son gré, il se désigna lui-même pour en faire partie avec son fils et ses neveux. Cette action lui fit grand honneur, et beaucoup d'autres nobles de la ville, soit par amour-propre, soit entraînés par son exemple, s'enrôlèrent dans la même compagnie. Messer Corso Donati, alors podestat de Pistoia, avait sous son commandement, outre ceux de sa ville, les Luequois et d'autres étrangers en réserve, avec ordre de rester à leur poste et de ne pas attaquer sous peine de mort. Mais quand il vit l'affaire engagée: « Si nous sommes vaincus, dit-il en vaillant chevalier, je veux

mourir sur le champ de bataille, avec mes concitoyens; et si nous sommes vainqueurs, vienne avec nous à Pistoia, quiconque voudra m'y faire condamner. » A ces mots, il se mit hardiment en marche avec son escadron, attaqua les ennemis en flanc, et fut la principale cause, de leur défaite. » Assurément aux yeux de tout bon juge, l'action de Vieri, militairement et civilement parlant, paraîtra plus vertueuse que celle de messer Corso. Mais remarquons-les toutes deux comme le premier signe d'une émulation qui, belle et utile alors, devint plus tard funeste à la patrie, par l'effet surtout de l'arrogance de messer Corso. La part que le Dante prit à cette bataille est encore indiquée par Léonard d'Arezzo, qui, après avoir exposé la conduite du poète en société, dans ses exercices de jeunesse, continue en disant : « Quant à la bataille mémorable de Campaldino, jeune encore, il s'y trouva bravement sous les armes à cheval, à l'avant-garde, où il courut un grand danger. En effet le premier engagement eut lieu entre les troupes de cavalerie, et dans cet engagement les cavaliers d'Arezzo donnèrent avec tant de furie et eurent un tel avantage sur les Florentins, que ceux-ci, taillés en pièces et mis en déroute, furent obligés

de se replier sur l'infanterie. C'est cette déroute qui fit perdre la bataille aux Aretins, parce que leurs cavaliers vainqueurs, en poursuivant les fuyards, laissèrent leurs fantassins à une grande distance en arrière, de façon qu'ils ne combattirent plus tous ensemble et au même endroit, mais les cavaliers seuls, sans le secours des piétons, et les piétons seuls, sans le soutien des cavaliers.

Mais du côté des Florentins c'est le contraire qui eut lieu ; car les cavaliers ayant pris la fuite vers l'infanterie, ils ne formèrent plus qu'un seul corps, et vainquirent facilement d'abord les cavaliers et ensuite les fantassins. Le Dante, dans une de ses lettres, raconte cette bataille, à laquelle il dit avoir assisté, et en donne la description. Les paroles mêmes du Dante se trouvent soit dans cette lettre, soit dans une autre, où, en parlant de son priorat de l'an 1300, il dit : « Déjà dix ans s'étaient écoulés depuis la bataille de Campaldino, qui vit le parti Gibelin presque entièrement détruit, et dans laquelle me trouvant sous les armes et n'étant plus enfant, après avoir éprouvé d'abord beaucoup de crainte, je finis par ressentir une grande joie, à cause des chances alternatives de bon et de mauvais succès du combat. »

Il est ici une remarque à faire : c'est que si cette lettre du Dante certainement écrite en latin, est bien traduite, il est évident que ce ne fut pas le premier fait d'armes auquel il assista; et de toute manière on voit que le Dante fit partie de la troupe de messer Vieri de Cerchi, c'est-à-dire de ces éclaireurs que celui-ci ne voulut pas désigner, mais qui vinrent se présenter d'eux-mêmes. D'après un tel acte, on ne pourra que trouver plus beau cet aveu si simple de la frayeur qu'il éprouva au commencement, et de la joie qu'il ressentit à la fin de la bataille. A dire vrai, et on l'a déjà observé, il y a ici une grande différence entre les deux poètes Horace et le Dante, si encore on peut, sans injure pour ce dernier, comparer au poète courtisan qui se plait à peindre sa vie d'épicurien à la cour du vainqueur, le poète citoyen, armé contre les coups de la fortune <sup>1</sup> et les injustices d'une patrie ingrate.

Le Dante fait mention de cette journée dans le *Purgatoire*. Nous avons vu que Bonconte de Montefeltro, commandant des Aretins, y perdit

<sup>1</sup> *Ben tetragono ai colpi di ventura.*

(PARAD. XVII, l. 8.)

la vie. Étant tombé percé de coups dans l'Arno, son corps ne se retrouva plus; c'est ce que le poète se fait raconter d'une manière ingénieuse par Bonconte lui-même. Dante lui demande d'abord : « Quelle violence ou quel malheur t'égara » si loin de Campaldino, que ta sépulture ne fut » connue de personne? Oh! reprit-il, au pied du » Casentino coule une rivière appelée l'Archiano, » qui prend sa source dans l'Apennin, au-dessus » del'Ermitage. A l'endroit où elle perd son nom, » j'arrivai à pied, en fuyant, le cou percé d'un trait » et rougissant la plaine de mon sang. Là je perdis » la vue; le nom de Marie fut ma dernière parole; » je tombai, et il ne resta que ma dépouille mor- » telle. J'ai dit la vérité, toi, répète-la parmi les » vivants.

» L'ange de Dieu me prit, et celui de l'enfer » criait: O habitant du ciel, pourquoi viens-tu me » l'arracher? mais tu n'emportes que sa substance » éternelle, pour une larme qu'il a versée et qui » me l'enlève! je réserve à l'autre un traitement » différent! Tu sais comment se condense dans les » airs cette vapeur humide qui se résout en eau, » aussitôt qu'elle monte là où le froid la saisit. » Arrivé là, l'ange des ténèbres, qui cherche tou-

» jours le mal, unissant la méchanceté à l'intel-  
 » ligence, souleva la fumée et le vent par le  
 » pouvoir que lui donne sa nature, et la nuit étant  
 » venue, couvrit d'un brouillard la vallée qui s'é-  
 » tend de Pratomagne à la grande cime de l'A-  
 » pennin, et l'atmosphère devint si épaisse que  
 » l'air imprégné se fondit en eau. La pluie tomba,  
 » et ce que la terre n'en put absorber remplit les  
 » ravins, et quand elle se fut réunie aux grandes  
 » rivières, se porta avec tant de rapidité vers le  
 » roi des fleuves que rien ne put l'arrêter. L'Ar-  
 » chiano furieux trouva mon corps gelé vers son  
 » embouchure, le poussa dans l'Arno, et le fleuve  
 » rompit la croix que j'avais formée sur ma poi-  
 » trine quand la douleur me vainquit, me bal-  
 » lotta sur ses rives, m'entraîna jusqu'au fond de  
 » ses abîmes et me couvrit de tout ce dont il avait  
 » fait sa proie dans son cours <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Qual forza, o qual ventura*  
*Ti traviò sì fuor di Campaldino,*  
*Che non si seppe mai tua sepoltura?*  
*Oh, rispos' egli, appié del Casentino*  
*Traversa un' acqua, ch' ha nome l' Archiano,*  
*Che sovra l' Erno nasce in Apennino.*  
*Là' ve 'l vocabol suo diventa vano*  
*Arriva' io, forato nella gola,*



Les Florentins étaient retournés dans leurs foyers, suivant l'usage de ce temps, qui ne permettait presque pas de profiter de la victoire; au mois d'août de la même année, réunis aux Lucquois et à toute l'union ou ligue des Guelfes de Toscane, ils reprirent les armes contre Pise. Ils avaient 440 cavaliers et 2000 fantassins; ils dévastèrent le pays, arrivèrent jusque sous les murs de la ville, y célébrèrent la course du *Pallium*, le jour de S'-Régolo, patron des Lucquois, et après être restés là 25 jours, se retirèrent pour aller attaquer

*Fuggendo a piedi, e sanguinando 'l piano.*

*Quivi perdei la vista, e la parola*

*Nel nome di Maria finì, e quivi*

*Caddi e rimase la mia carne sola.*

*Io dirò 'l vero, e tu 'l ridi' tra i vivi :*

*L' Angel di Dio mi prese, e quel d' Inferno*

*Gridava : o tu dal ciel, perchè mi privi ?*

*Tu te ne porti di costui l' eterno,*

*Per una lagrimetta che 'l mi toglie,*

*Ma io farò dell' altro governo.*

*Ben sai come nell' aere si raccoglie*

*Quell' umido vapor che in acqua riede,*

*Tosto che sale dove 'l freddo il coglie.*

*Giunse quel mal voler, che pur mal chiede*

*Con lo 'ntelletto, e mosse 'l fumo e 'l vento*

*Per la virtù che sua natura diède.*

*Indi la valle, come 'l dì fu spento,*

*Da Pratomagno al gran giogo coperse*

le château de Caprone, dont la prise fut l'unique fruit de leur expédition. Le Dante s'y trouva aussi, et il rappelle la sortie de la garnison vaincue et épouvantée au milieu des vainqueurs, en cet endroit de l'enfer où, entouré lui-même des démons et s'effrayant à leur aspect, il dit : « Ainsi je vis » trembler les fantassins sortis de Caprone par » capitulation, quand ils se trouvaient parmi tant » d'ennemis <sup>1</sup>. »

Ces vers ne sont probablement pas les seuls qu'aient inspirés au Dante les guerres des Tos-

*Di nebbia, e 'l ciel di sopra fece intento  
Sì, che 'l pregno aere in acqua si converse :  
La pioggia cadde, e al fossati venne  
Di lei ciò che la terra non sofferse ;  
E come ai rivi grandi si convenne,  
Per lo fiume real tanto veloce  
Si ruinò che nulla la ritenne.  
Lo corpo mio gelato in su la foce  
Trovò l' Archian rubesto, e quel sospinse  
Nell' Arno, e sciolse al mio petto la croce  
Ch' io fei di me quando 'l dolor m'vinse :  
Foltommi per le coste e per lo fondo ;  
Poi di sua preda mi coperse e cinse.*

(Purg. v, l. 55-65.)

<sup>1</sup> *E così vid' io già temer li fanti  
Ch' uscivan patteggiati di Caprona,  
Feggendo se tra nemici cotanti.*

(Inf. xxi. l. 52.)

cans contre Pise, fumante encore du sang des Gherardeschi, d'autres que moi en ont fait la remarque. Tout le chapitre d'Ugolin n'est en quelque sorte qu'un cri de guerre, et c'est évidemment une imprécation lancée soit contre cette ville, pendant la guerre qu'on lui faisait, soit inspirée au poète par le dépit qu'il éprouvait de voir les alliés toscans y procéder avec tant de lenteur et en retirer si peu d'avantages. Ce chant toutefois ne fut pas composé alors, ou le fut dans une autre langue et sous une autre forme; les sujets de poésie se rassemblaient dans sa jeune imagination, mais il est vraisemblable qu'ils y restèrent enfermés alors, et probablement longtemps encore après, pour en sortir plus fortement exprimés. Ce fut quelques mois après la mort d'Ugolin, ou peu de jours après la prise de Caprone, qu'il entreprit de traiter le second des deux sujets les plus populaires de tous ceux qu'il chanta par la suite.

Dans l'armée florentine, à l'expédition d'Arezzo et peut-être aussi à l'attaque qui suivit immédiatement contre Pise, se trouvait Bernardin de Polenta, qui était certainement connu du Dante. Bernardin était le fils de Guido de Polenta, citoyen influent et seigneur ou tyran de Ravenne. Guido

était le père de la belle Francesca, sœur de Bernardin, mariée depuis douze ans, à Giovanni, fils aîné de Malatesta de Verrucchio, puissant seigneur Guelfe, autrefois lieutenant du roi Charles à Florence, et maintenant podestat à Rimini.

Mais Giovanni était de ces jeunes gens qui réussissent mieux parmi les hommes que parmi les femmes; il avait, au milieu des partis et des ambitions rivales, une hardiesse et une activité qui faisaient espérer qu'il succéderait à la puissance de son père; mais estropié, mal tourné, négligé dans son extérieur, d'où il fut surnommé Jean le boiteux et Jean le disloqué; il paraît qu'il ne plut jamais à la demoiselle, et ce qui contribuait encore à le rendre moins agréable, c'est qu'il avait, suivant Benvenuto, un frère nommé Paul, jeune homme, bien fait de sa personne, soigné dans sa toilette, plus ami des plaisirs que de la fatigue, et qui était, comme on le voit, tout l'opposé de son frère. Le beau-frère et la belle-sœur se prirent d'amour l'un pour l'autre, après ou peut-être avant les noces; car on lit dans les contes de Boccace, que le beau Paul étant allé faire sa cour à Francesca au lieu du boiteux, elle-ei, novice encore, ne s'aperçut de la substitution de per-

sonne que le lendemain matin, après le mariage consommé. Quoi qu'il en soit, mariée depuis douze ans et déjà mère d'un fils qu'elle avait perdu et d'une fille qu'elle conservait, Francesca, Giotto son époux, le charmant beau-frère et le beau-père, chassés de Rimini, depuis deux ans se trouvaient tous à Pésaro en l'année 1289.

Là, dans les loisirs de l'exil, commença ou continua la familiarité de Francesca et de Paul, que Boccace semble vouloir défendre d'avoir franchi les dernières bornes du devoir. Une fois cependant, qu'ils étaient enfermés dans la même chambre, ils furent trahis par un domestique, qui conduisit le mari à leur appartement, et Giovanni, après en avoir brisé la porte, les trouvant ensemble, les tua tous deux, le 4 septembre 1289.

Ensuite les Malatesta étant rentrés à Rimini, les deux corps y furent transportés, ensevelis dans le même tombeau, puis retrouvés deux siècles plus tard, avec leurs vêtements de soie encore entiers, et enfin chantés l'un et l'autre et immortalisés par le Dante. La raison pour laquelle nous n'avons pas transcrit le chant d'Ugolin, nous empêchera aussi de citer celui de Francesca, qui est également dans la mémoire de tous les connais-

seurs : nous ne gâterons les incertitudes poétiques, les demi-jours qu'y a laissés le Dante, ni par le récit minutieux (histoire ou nouvelle) de Boccace, ni par ses dissertations et celles des autres sur la faute des deux amants, ni encore moins par les disputes chronologiques et tronquées de l'auteur, pourtant si élégant et si exact du Veltro. « Et voilà, dit ce dernier, comment en six mois le sort offrit au Dante les deux sujets qui ont élevé si haut la gloire de la langue italienne, et fait retentir avec tant d'éclat chez toutes les nations les noms d'Ugolin et de Francesca. »

Mais le sort lui offrit encore d'autres sujets, non moins intéressants peut-être que les deux que nous venons de citer; d'où l'on peut inférer que l'esprit du Dante était alors plus disposé à en recevoir des impressions profondes. Peut-être même les impressions qu'il en reçut alors n'en devinrent que plus vives par celles dont elles furent suivies; car si les grands événements de la vie effacent quelquefois les souvenirs éloignés, ils ravivent aussi les plus récents. Et déjà le Dante était menacé du plus grand malheur de sa vie.

---

## Chapitre VII.

*Mort de Béatrix ; la vie nouvelle ; seconde  
idée du poëme ; études théologiques.*

(1180-1185.)

*E pochi mi ricordo che parlai  
Della mia donna, se n'è che viene,  
Donne gentili, valentieri con voi,  
Non vo' parlare altrui  
Se non a voi gentili che 'n donna s'io.*

VITA NOVA, CANT. IV.

« Et puisque je me rappelle que j'ai parlé  
de ma bien-aimée pendant sa vie, femmes  
aimables, d'accord avec vous, je ne veux m'a-  
dresser qu'à ce qu'il y a de plus charmant  
dans le cœur d'une femme. »

Le dernier jour de l'an 1289, mourut Folco Portinari, père de Béatrix. « S'il n'y a pas, dit le Dante, d'amitié aussi intime que celle d'un bon père pour un bon fils, et d'un bon fils pour un bon père; si Béatrix fut bonne au plus haut degré,

et que son père (ainsi qu'on l'a cru et comme il est vrai) ait aussi été d'une bonté extrême, il n'est pas douteux que cette dame n'ait éprouvé la plus amère douleur. » Il raconte ensuite les longs et tristes sanglots de Béatrix, au milieu des femmes qui l'entouraient suivant l'usage, et l'attente où il était, et les demandes qu'il ne cessait d'adresser à ces femmes, et les pleurs que lui faisaient verser tant de souffrances, et les vers qu'il composa à ce sujet. Peu de jours après, il tomba malade, et si sérieusement, que son propre danger le fit penser non à lui, mais à celle qu'il aimait. « Le neuvième jour, dit-il, éprouvant une douleur intolérable, il me vint une pensée, ce fut celle de ma bien-aimée : lorsque j'eus pensé à elle un instant, je fis un retour sur ma faible existence, et voyant combien la durée en était éphémère, quoiqu'elle ne fût pas encore menacée, je me mis à gémir sur tant de misère; je me disais en moi-même en poussant un profond soupir : Il faut pourtant, de toute nécessité, que l'aimable Béatrix meure aussi un jour ! A cette idée je fus saisi d'un trouble si violent, que je fermai les yeux et commençai à m'agiter, à divaguer, comme une personne attaquée de frénésie. » Cette agitation



fut suivie d'un délire, au milieu duquel, le regard tourné vers les cieux, il lui semblait voir une multitude d'anges qui remontaient à la sphère céleste, précédés d'une nuée d'une éelatante blancheur, et il croyait entendre ces anges éhanter de la voix la plus gracieuse : *Osanna in excelsis!* Celui qui voudra voir comment non-seulement les événements réels, mais encore ces songes, ou, comme les appelle le Dante lui-même, *ces visions d'enfance*, se reproduisirent dans son poëme, n'a qu'à rechercher les divers passages du *Purgatoire* et du *Paradis*, où il représente les anges répétant l'*Osanna*, et surtout celui qui semble un souvenir plus particulier de cette vision, où, se trouvant dans le ciel de Vénus, il voit les esprits, dans les transports de leur amour, se mouvoir en cercle et venir à lui. « Et derrière ceux qui s'avancèrent » les premiers retentissait l'*Osanna* avec une telle » douceur, que je n'ai jamais cessé depuis de brûler du désir de l'entendre encore <sup>1</sup>. » Il lui semblait voir sa dame « pour laquelle il accom-

<sup>1</sup> « *E dietro a quei che più 'nnanzi apparìo  
Sonava Osanna, sì che unque poi  
Di riudir non fui senza disiro.* »

(PARAD. VIII, l. 10.)

plissait toutes les douloureuses cérémonies usitées en l'honneur des morts, puis revenir à sa chambre et lever les yeux au ciel. « Alors, dit-il, mon imagination fut si vivement frappée, que je me pris à dire, en criant avec un accent de vérité : ô la plus belle des âmes, combien est heureux celui qui te voit ! Comme je prononçais ces mots en versant d'abondantes larmes, et que, m'adressant à la mort, je la priais de venir à mon secours, une jeune et gracieuse dame, assise près de mon lit, prenant mes pleurs et mes paroles pour l'expression de la douleur que me causait l'exceès du mal, fut saisie de frayeur et se mit à pleurer ; les autres dames qui étaient dans la chambre, croyant s'apercevoir que c'étaient les larmes qu'elle répandait elle-même qui faisaient couler les miennes, la firent éloigner ; c'était une des mes parentes les plus proches (peut-être sa sœur, épouse de Léon Poggi) ; ensuite elles s'approchèrent de moi pour m'éveiller, croyant que je rêvais, et me dirent : ne dors plus et console-toi. Cet appel me tira de mon rêve, à l'instant même où je voulais dire : ô Béatrix, soyez bénie ! Déjà même le nom de Béatrix était sorti de ma bouche, quand, en me réveillant, j'ouvris les yeux et vis

que je m'étais trompé; mais quoique j'eusse invoqué ce nom en criant, les sanglots interrompaient tellement ma voix, que ces dames ne purent m'entendre. Quelle que fût la honte que j'en éprouvais, par un secret avertissement de l'amour, je me retournai vers elles; en me voyant, elles se dirent : on le croirait mort : et quelquefois elles me demandaient de quoi j'avais eu peur. Un peu rassuré par ces paroles, et reconnaissant l'erreur de mon imagination, je leur répondis : *je vous dirai ce que j'ai éprouvé*; et je leur racontai ma vision du commencement jusqu'à la fin, sans leur dire toutefois le nom de ce modèle de toutes les grâces. »

Je ne sais si les autres seront ici du même sentiment que moi; mais je ne puis finir une narration si naturelle et si pleine de vérité, sans quelque colère contre ces commentateurs fort érudits en d'autres matières, mais qui certainement n'ont pas lu ou n'ont pas compris cette histoire, puisqu'ils ont osé soutenir que Béatrix n'était qu'un être imaginaire.

De plus (et c'est une nouvelle preuve de la vérité de tout ceci), on trouve dans l'histoire des amours du Dante une ode faite à cette occasion, et qui se rapporte si bien aux faits racontés qu'elle

ne peut avoir de sens que pour les dames et les parents qui en furent les témoins et y prirent part. Nous avons ensuite un sonnet plein de charme et d'enjouement, qu'il composa dans une autre circonstance, où il vit sa bien-aimée avec une compagne appelée Vanna, surnommée Primavera, à cause de sa beauté, et qui était la maîtresse de son premier ami Guido Cavalcanti : « L'Amour me dit, celle-ci est Primavera, et « cette autre se nomme l'Amour, tant elle me ressemble<sup>1</sup>. » Nous trouvons encore dans ses poésies un sonnet plein de grâce au sujet de ces deux dames, et d'une troisième, chère à un autre de ses amis. Le Dante s'excuse de personnifier l'Amour dans tous ses vers, et finit par s'exprimer en simple prose, comme pour aller au devant de toutes les fausses interprétations : « Celui-là aurait bien lieu de rougir qui, dans ses vers, revêtirait ses pensées des fausses couleurs de la rhétorique, et qui, si on le lui demandait, ne pourrait dépouiller ses expressions d'un tel ornement, de manière à en faire comprendre le sens véritable; et mon premier ami et moi, nous connaissons

<sup>1</sup> *Amor mi disse : questa è Primavera,  
E quella ha nome Amor ; sì mi somiglia.*

(VITA NUOVA, Son. XIV.)

beaucoup de ces gens, dont les rimes pèchent par ce défaut de sens commun. » Il convient de confronter ces mots avec le passage déjà cité du poëme où Bonagiunta convient d'avoir écrit des vers sans que l'amour les lui dictât, comme au Dante et à ses compagnons, c'est-à-dire principalement à Guido; car plus on confrontera entre eux les ouvrages du Dante, plus ils serviront à démontrer la vérité de son amour et du récit qu'il en fait.

Et remarquez comment, aussitôt après cette déclaration si sincère, il continue à parler de la bonne réputation et de l'éclatante vertu de sa dame: « La dame charmante dont je viens de faire mention était si chère à tout le monde, que quand elle passait par les rues, on accourait pour la voir; ce dont je ressentais une joie inexprimable. Et quand elle était près de quelqu'un, elle lui inspirait tant de respect, qu'il n'osait lever les yeux ni répondre à son salut. Bien des gens qui l'ont vue, pourraient l'attester avec moi à ceux qui ne le croiraient pas. Couronnée, revêtue de modestie, elle marchait sans tirer aucune vanité de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait, et après qu'elle était passée, les uns disaient : ce n'est pas une femme, mais un des plus beaux anges du ciel.

Les autres ajoutaient : c'est une merveille; que béni soit le Seigneur qui a fait une œuvre si admirable! » Si bien souvent on a pu entendre de pareilles exclamations à l'aspect de la beauté d'une femme, passant dans la rue au milieu de populations grossières mais pleines de la vivacité des pays méridionaux, jamais personne ne sut traduire un fait si ordinaire dans d'aussi beaux vers que le Dante. « Ma dame paraît si belle, et si hon- » nête, quand elle salue quelqu'un, qu'on trem- » ble, qu'on perd la parole à son aspect, que les » yeux n'osent se fixer sur elle; lorsqu'elle s'en- » tend louer, elle marche revêtue d'un voile de » bonté et de modestie. On dirait que c'est un » être venu du ciel pour montrer une merveille à » la terre. Elle est si agréable à qui la contemple » qu'elle fait passer par ses yeux dans le cœur, un » charme que ne peut comprendre celui qui ne » l'éprouve pas, et il semble que de ses lèvres » s'échappe un souffle plein d'amour, qui dit à » l'âme : *soupire!*<sup>1</sup> » Il continue en disant : « Ma

<sup>1</sup> « *Tanto gentile, e tanto onesta pare  
La donna mia, quand' ella altrui saluta,  
Ch' ogni lingua diven tremando muta;  
E gli occhi non l' ardiscon di guardare.*

bien-aimée excita une telle admiration que non-seulement elle était honorée et comblée d'éloges, mais que ces éloges et cet honneur rejaillissaient par elle sur tout ce qui l'entourait. » Cette pensée venue à beaucoup d'autres, le poète la rend encore comme personne ne l'aurait pu faire. « Il » distingue parfaitement toute perfection, celui » qui voit ma bien-aimée parmi les autres dames ; » celles qui l'accompagnent ne peuvent s'empêcher de rendre grâces au ciel de cette faveur, » et sa beauté a tant de vertu qu'elle n'inspire » d'envie à aucune des autres, qu'elle les fait au » contraire marcher à ses côtés, brillantes de » grâces, d'amour et de foi; tout s'humilie à sa » vue, et ce n'est pas elle seule que sa beauté » rend aimable, mais chacune reçoit d'elle cet honneur; il y a tant d'agrément en tout ce qu'elle

*Elle sen va sentendosi laudare,  
Benignamente d'umiltà vestuta:  
E par che sia una cosa venuta  
Di cielo in terra, a miracol mostrare.  
Mostrasi sì piacente a chi la mira;  
Che dà per gli occhi una dolcezza al core,  
Che 'ntender non la può chi non la pruova.  
E par che dalla sua labbia si mova  
Un spirito soave, pien d'Amore,  
Che va dicendo all'anima: sospira. »*

(VITA NUOVA, Son. XV.)

» fait, que personne ne peut songer à elle sans  
 » qu'un doux amour ne le fasse soupirer<sup>1</sup>. » Pauvre  
 Dante, c'était le dernier chant de bonheur qu'il  
 lui fût donné d'achever. Il en avait commencé un  
 autre dont il rapporte le commencement dans sa  
 narration, puis il s'interrompt, et ajoute immé-  
 diatement : « *Quomodo sedet sola civitas plena  
 populo? facta est quasi vidua domina gentium.*  
 J'étais occupé à la composition de cette pièce, et  
 j'en avais terminé la stance citée plus haut, quand  
 le maître de cette aimable dame, c'est-à-dire l'ar-  
 bitre suprême de la justice, appela une si belle  
 âme à entrer dans sa gloire, sous la bannière de  
 la glorieuse Vierge Marie, dont le nom fut tou-

<sup>1</sup> *Fede perfettamente ogni salute,  
 Chi la mia donna tra le donne vede :  
 Quelle che vanno con lei, son tenute  
 Di bella grazia a Dio render mercede.  
 E sua beltade è di tanta virtute,  
 Che nulla invidia all' altre ne procede;  
 Anzi le face andar seco vestute  
 Di gentilezza, d' amore e di fede.  
 La vista sua fu ogni cosa umile,  
 E non fa sola se parer piacente :  
 Ma ciascuna per lei riceve onore.  
 Ed è negli atti suoi tanto gentile,  
 Che nessun la si può recare a mente,  
 Che non sospiri in dolcezza d' amore.*

(VITA NUOVA, SON. XVI.)



jours prononcé avec la vénération la plus profonde par cette bienheureuse Béatrix. » Barbares, oserai-je dire ici, barbares, ceux qui, dans cette interruption, dans cette réminiscence de la Sainte-Écriture, dans ce mot plein de résignation, mais prononcé avec effort, *arbitre suprême de la justice*, dans ce tendre, dans cet inimaginable souvenir du nom de Marie si fréquent dans la bouche de sa bien-aimée, ne reconnaissent pas tous les caractères de la vérité et de la passion ! j'ajouterai, hommes étroits de cœur et d'esprit, ceux qui, nés pour la prose et n'ayant vécu que dans la prose, regardent comme faux tout ce qui se dit en vers, quand la poésie ne fait pourtant que nous présenter les choses humaines sous une autre face, et peut-être sous une face plus vraie ! J'en dirai autant de ceux qui, mesurant tous les autres hommes à leur mesure, ne comprennent pas une douleur exprimée autrement qu'ils ne le feraient. De même en effet que les douleurs sont infinies ici bas, les manières de les exprimer avec vérité le sont également, suivant le sexe, l'âge, les positions sociales, l'instruction, ou même l'ignorance et les préjugés de chacun ; et toutes les âmes honnêtes y compatiront, de sorte qu'en se reportant

à l'esprit du siècle où vivait le Dante, on pourra s'expliquer sa discussion sur l'époque de la mort de Béatrix, le 9 juin 1290, et les dates qu'on y trouve, et la lettre latine qu'il écrivit à ce sujet sur le texte de Jérémie (*aux princes de la terre*), et une foule de vers qu'il composa dans sa douleur, et ces figures d'anges qu'il représenta, et enfin son nouveau poëme pour le jour de l'anniversaire de sa bien-aimée. Quant aux anges, Ginguéné a déjà fait remarquer combien il retrace de figures merveilleuses (qui sont comme autant de copies différentes du type extérieur de sa dame) dans son poëme, dernier reflet de toutes les impressions qu'il éprouva dans cette fatale circonstance de sa vie; impressions qu'il rendit avec moins de sublimité peut-être, mais toujours avec une égale vérité. « Béatrix est montée aux cieux, » dans ce royaume où les anges vivent en paix; » elle habite avec eux, et vous, ses compagnes, » elle vous a délaissées. Ce qui nous l'a enlevée, » ce n'est ni la rigueur du froid, ni l'excès de » la chaleur, comme les autres, mais seulement » l'admirable bonté de son cœur, rehaussée par » son extrême modestie. Elle traversa le ciel avec » un tel éclat, que l'éternel seigneur en fut émer-

» veillé au point qu'il désira appeler à lui une telle  
» perfection, et la fit venir du séjour terrestre,  
» parce qu'il voyait que cette existence pleine d'en-  
» nuis n'était pas digne d'un être si charmant.....

» Quelquefois en pensant à la mort, il m'en vient  
» un désir si doux, que je change de couleur...,  
» et je me trouve en un tel état que la honte me  
» fait fuir tous les regards : ensuite, pleurant seul,  
» j'appelle Béatrix dans mes lamentations, et je  
» dis : maintenant tu es morte ! Et en l'appelant,  
» je me sens soulagé.....

» C'est pourquoi, mesdames, quand je le vou-  
» drai, je ne pourrais vous dire ce que je suis, tant  
» ma pénible vie me cause de tourments ; car elle  
» est tombée dans un tel avilissement qu'il me  
» semble que chacun, en voyant mes lèvres déco-  
» lorées, me dit : Je t'abandonne. Mais ce que je  
» suis, la dame de mes pensées le voit, et j'espère  
» encore une récompense d'elle.....

» Chaque fois, hélas ! qu'il me revient à la pensée  
» que je ne dois plus revoir celle pour qui j'éprouve  
» un si grand chagrin, ce souvenir douloureux  
» rassemble tant d'affliction autour de mon cœur,  
» que je m'écrie : O mon âme, pourquoi ne me  
» quittes-tu pas ? Car les peines que tu auras à

» souffrir dans cette vie déjà si pénible, glacent  
 » ma pensée d'effroi. J'appelle donc la mort comme  
 » un doux et agréable repos, et je lui dis avec  
 » amour : Viens à moi, et je n'afflige du bonheur  
 » de tous ceux que je vois mourir<sup>1</sup>. »

Certes, ni Pétrarque, ni le Tasse, parmi les  
 anciens, ni Schiller, ni Byron, ni aucun autre

<sup>1</sup> *Ita se n'è Beatrice in l'alto cielo,  
 Nel reame ove gli Angeli hanno pace :  
 E sta con loro ; e voi, donne , ha lasciate.  
 Non la ei tolse qualità di cielo,  
 Nè di calor come l'altre fuee :  
 Ma sola fu sua gran benignitate ;  
 Che luce della sua umilitate.  
 Passò li cieli con tanta virtute ,  
 Che fè meravigliar l' eterno Sire ;  
 Sicehe dolce desiro  
 Lo giunse, di ehiamar tanta salute :  
 E fella di quaggiuso a se venire ;  
 Perchè vedea, ch' esta vita noiosa  
 Non era degna di sì gentil cosa.*

. . . . .

*E spesse fiate pensando alla morte ,  
 Meneviene un desio tanto soave ,  
 Che mi tramuta lo eolor nel viso.*

. . . . .

*E sì fatto divento ,  
 Che dalle genti vergogna mi parte :  
 Poscia piangendo sol nel mio lamento,*

parmi les modernes, n'ont jamais senti l'amour, ou bien celui que l'on exprime de cette manière est aussi vrai ou plus vrai que le leur. Mais le cachet de la vérité de ce que nous venons de citer de la narration du Dante, se trouve surtout dans ce

*Chiamo Beatrice, e dico : or se' tu morta !  
E mentre ch' io la chiamo mi conforta.*

*E però, donne mie, per ch' io volesse,  
Non vi saprei dir bene quel ch' io sono,  
Sì mi fa travagliar l' acerba vita;  
La qual è sì invillita  
Ch' ogni uom par mi dica : io t' abbandono ;  
Veggendo la mia labbia tramortita.  
Ma qual ch' i' sia, la mia donna sel vede;  
Ed io ne spero ancor da lei mercede.*

(VITA NUOVA, Canz. IV.)

*Quantunque volte, lasso ! mi rimembra,  
Ch' io non debbo giammai  
Feder la donna, ond' io vo sì dolente ;  
Tanto dolore intorno al cor m' assembla  
La dolorosa mente,  
Ch' i' dico : Anima mia, chè non ten vai ?  
Chè li tormenti, che tu porterai  
Nel secol che t' è già tanto noioso  
Mi fan pensoso di paura forte.  
Ond' io chiamo la morte,  
Come soave e dolce mio riposo ;  
E dico : Fieni a me ; con tanto amore  
Ch' i' sono astioso di chiunque muore.*

(VITA NUOVA, Canz. V.)

qu'il y ajoute. Deux ans et demi après la mort de Béatrix, et par conséquent à la fin de 1292, ou au commencement de 1295, le Dante âgé alors de 27 ans, lié avec une jeunesse polie et galante, enrôlé dans un corps d'élite de la milice nationale, ayant pris part à des expéditions glorieuses, déjà connu pour les vers érotiques les plus beaux que l'on eût faits à cette époque, et chéri des dames, moins par toutes ces raisons que par la délicatesse même de ses sentiments en amour, vit une femme jeune, d'une grande beauté, qui le regardait d'une fenêtre avec beaucoup d'intérêt, et qui, partout où elle le voyait, montrait un air plein de tendresse, et comme une pâleur d'amour, ce qui souvent lui rappela sa Béatrix, qui avait habituellement cette couleur; et maintefois, ne pouvant pleurer ni soulager sa tristesse, il allait rendre visite à cette beauté compatissante, dont la vue seule semblait lui tirer les larmes des yeux; la chose en vint au point qu'il commença à prendre trop de plaisir à la voir. Il s'en tourmentait; il se le reprochait comme l'action d'un homme vil, et maudissait la témérité de ses yeux. « La vue de cette dame me mit dans une position si nouvelle, que souvent je me la représentais comme une per-

sonne qui me plaisait trop, et voiei ee que je m'en disais en moi-même : Cette femme est echarmante, belle, jeune, sage, et pent-être ne m'a-t-elle apparu par la volonté de l'amour, que pour me procurer une vie plus tranquille. Souvent j'y pensais avec un sentiment d'amour plus vif, tellement que mon cœur y donnait son assentiment, e'est-à-dire qu'il se mettait d'accord avec le raisonnement que je faisais. Et quand il avait consenti, je me croyais comme poussé par la raison et je disais : quelle est cette pensée qui veut me consoler d'une manière si hontense et ne me permet pas de m'occuper d'autre chose? puis une nouvelle pensée succédait à celle-ci, et je me disais en moi-même : A présent que l'amour te fait éprouver de telles tribulations, pourquoi ne veux-tu pas t'arracher à de si amères inquiétudes? tu vois bien que c'est un souffle d'amour qui te vient d'une personne aimable dont les yeux t'ont montré tant de compassion. » Assurément quiconque aurait voulu faire pompe de sa douleur et se poser en héros d'amour ne se serait pas avisé de terminer ainsi.

Le Dante, comme à l'ordinaire, revient sur ses combats intérieurs en diverses pièces de vers,

dont quatre se trouvent dans sa narration et deux dans son livre *del Convito*. Mais nous reviendrons sur ce livre, en attendant nous en extrairons un récit qui complète le précédent : « Lorsque j'eus perdu la première joie de mon âme, je restai d'une telle tristesse, que rien n'y pouvait porter remède. Toutefois, après quelque temps, ayant cherché à me guérir, et n'y ayant réussi ni par moi-même ni par autrui, je résolus de recourir à un moyen déjà employé par d'autres aussi inconsolables que moi, et je me mis à lire l'ouvrage si peu connu où Boèce, malheureux et banni, avait trouvé sa consolation. Apprenant en outre que Cicéron avait aussi composé un livre où, en traitant de l'amitié, il avait touché quelques mots de la consolation du vertueux Lélius, à la mort de son ami Scipion, je voulus également le lire.

» Quoiqu'il me fût difficile d'entrer d'abord dans leurs sentiments, je finis par y pénétrer aussi avant que me le permettaient mes connaissances en grammaire et le peu que j'avais de ce génie par lequel j'apercevais déjà une foule de choses, ainsi qu'on peut le voir dans la *Vita Nuova*. Et comme quelquefois l'homme qui ne cherche que de l'argent trouve de l'or que lui présente un



pouvoir, caché sans doute par ordre de la providence, moi qui cherchais à me consoler, je trouvai non-seulement un remède à mes chagrins, mais des paroles d'auteurs, de sciences et de livres, qui, méditées avec attention, me firent juger que la philosophie, maîtresse de ces auteurs, de ces livres, de ces sciences, devait être la chose la plus importante. Je me la représentai comme une femme aimable, qu'il m'était impossible de me figurer dans aucune autre attitude que celle de la bonté, parce que le sentiment du vrai me la rendait si admirable, que je ne pouvais le séparer d'elle; d'après l'idée que je m'en faisais, je commençai à fréquenter les sources où on enseignait véritablement, c'est-à-dire les écoles des monastères et les discussions des philosophes. De façon qu'en peu de temps, en trente mois peut-être, j'y trouvai tant de douceur, que l'amour qu'elle m'inspira ne laissa plus en mon cœur de place à aucun autre sentiment. »

Le Dante a conservé dans son poëme le souvenir des deux écrivains qui lui furent d'une si grande consolation, en plaçant Cicéron dans la famille philosophique des anciens, qui séjournent à l'entrée de l'enfer, et Boèce dans le quatrième ciel du paradis, au rang des plus illustres philo-

sophes, avec cet éloge particulier, que nul n'avait à un plus haut degré le mérite de détacher des choses mortelles.

« En elle (la huitième lumière) se réjonit de  
 » la vue du souverain bien, l'âme sainte (Boèce)  
 » qui dévoile la vanité des choses humaines à ce-  
 » lui qui l'écoute; le corps, d'où elle fut chassée,  
 » repose dans l'église de *Cieldauro*, et elle n'est  
 » venue jouir de cette paix qu'après l'exil et le  
 » martyre <sup>1</sup>. »

On voit par là que les études, et surtout celle de la philosophie religieuse, contribuèrent à soutenir le Dante au milieu de ses chagrins et de ses combats. Nous verrons plus tard qu'il voulut persuader ou laisser croire qu'il n'avait trouvé de remède que dans ces études, mettant ainsi de côté la femme aimable qui l'avait distrait de son affliction; mais comme en cet endroit même il déclare ne point vouloir démentir ce qu'il raconte dans

<sup>1</sup> *Per veder ogni ben dentro vi gode  
 L'anima santa che 'l mondo fallace  
 Fa manifesto a chi di lei ben ode :  
 Io corpo, ond' ella fu cacciata, giace  
 Giuso in Ciel d' auro, ed essa da martiro  
 E da esilio venne a questa pace.*

(PARAD. X, l. 42-43)

son premier livre, nous tiendrons pour certain ce que nous y trouvons, et en conséquence son nouvel amour pour la dame qui le consolait; et nous dirons que ce fut l'étude de la philosophie qui l'aïda à vaincre en même temps le chagrin d'avoir perdu sa bien-aimée et le danger de sa flamme naissante. Du reste ce fait me paraît expliquer d'autres particularités de la vie du Dante, par lesquelles il est expliqué à son tour : d'abord cette philosophie démontrée avec évidence dans les écoles monastiques n'a pu être que la théologie qu'il n'avait pas apprise jusque là, et pour laquelle nous voyons que, s'il n'y était pas maître encore, il avait déjà un grand goût, lorsqu'il commença son poëme. Puis il est une tradition importante et curieuse qui se rattache plus probablement à cette circonstance de sa vie, et qui nous est transmise par plusieurs écrivains qui lui sont postérieurs de peu d'années, tradition qui s'appuie tant sur d'autres actions certaines que sur le poëme du Dante, et qui est par conséquent une des plus authentiques qui nous restent de lui. Buti, lecteur ou professeur à l'université de Pise, qui commenta la *Divine comédie*, soixante ans seulement après la mort du poëte, rapporte comme

un fait connu, que le Dante, dans son premier âge, se fit frère mineur de l'ordre de Saint-François, dont il sortit avant d'avoir fait profession. Un écrivain du XV<sup>e</sup> siècle raconte aussi que le Dante prit à Ravenne l'habit de novice du même ordre, et mourut sous cet habit. Il est certain qu'il fut enterré dans une maison de ces moines; d'où le plus célèbre, le plus galant et le plus sublime de nos poètes, se trouve compris dans un catalogue des écrivains de l'ordre de Saint-François. Enfin dans son poème, le Dante, parvenu au bord escarpé de l'abîme où sont plongés les fourbes, s'exprime en ces termes : « J'étais ceint d'un » cordon au moyen duquel je croyais parfois saisir la panthère à la peau tachetée <sup>1</sup>. »

Peu importe ce qui suit et comment ce cordon qu'il jeta dans l'abîme fit monter Géryon, gardien de ces fourbes, ni l'espèce de louange ou de satire allégorique cachée sous cet emblème; quoi qu'il en soit, le cordon avec lequel le Dante dit avoir cherché à vaincre la panthère, c'est-à-dire, comme on

<sup>1</sup> *Io avea una corda intorno cinta,  
E con essa pensai alcuna volta  
Prender la lonza alla pelle dipinta.*

(INF. XVI.)

le verra, la luxure, me semble ne pouvoir s'interpréter mieux ni peut-être autrement que par le cordon des franciscains, appelés alors et par lui-même cordeliers; en prenant leur habit, son dessein fut sans doute de triompher des combats intérieurs qui s'élevaient en lui, au temps dont nous parlons, et c'est dans ce sens que le comprennent le plus vraisemblablement les meilleurs biographes.

Si à tout cela nous ajoutons la dévotion singulière et même l'amour avec lequel le Dante raconte la vie de saint François dans le paradis, son autre dévotion non moins tendre à sainte Claire, sœur en religion de saint François, comme on le sait, et enfin son indignation contre ceux qui faisaient selon lui dégénérer le nouvel ordre, il me paraît qu'il en résulte non-seulement une probabilité, mais presque une certitude morale du fait allégué par Buti, que le Dante eut l'intention de se faire franciscain. Il n'est pas moins évident qu'il ait eu cette intention dans le temps dont il s'agit, c'est-à-dire entre la douleur d'avoir perdu sa bien-aimée, les tentations, les combats qu'excita en lui la dame qui lui porta ensuite un si tendre intérêt et ses études dans les

écoles monastiques. Que les détracteurs des temps anciens en sourient de pitié, mais si ce dédain ennemi naturel des études consciencieuses et de l'intelligence des siècles éloignés le leur permet, qu'ils étudient l'esprit du XIII<sup>e</sup> siècle; alors ils verront non-seulement des saints pleins de bonté et de grandeur, comme Élisabeth de Hongrie et Louis IX de France, mais un Guido de Montefeltro et d'autres princes altiers, vivre et mourir dans ces mêmes sentiments de dévotion, et ils s'étonneront moins de voir un citoyen de Florence montrer la même piété et embrasser une institution populaire et tout italienne.

Mais il est des gens qui veulent faire du Dante un littérateur du XIX<sup>e</sup> siècle, au lieu de ne voir en lui qu'une âme ardente du XIII<sup>e</sup>, tour à tour pieuse ou négligeant ses devoirs, irascible ou remplie de douceur, et dans ces diverses situations, toujours active, excitée, et passionnée; tels sont les différents aspects sous lesquels il nous apparaîtra de plus en plus dans la suite de cette histoire. Assurément les combats intérieurs, et, disons-le, le désordre de l'âme du malheureux jeune homme, ne durent pas être par la suite aussi grands qu'à cette époque; mais comme il

arrive aux hommes qui ont quelque force de caractère, et qui ne sont épuisés ni par l'âge ni par des malheurs trop répétés, il en sortit avec de nouvelles forces et de nouveaux projets. Il le raconte ainsi lui-même : « Un jour, à peu près à l'heure de none, une vision puissante s'éleva en moi contre cet ennemi de la raison. Je croyais voir cette glorieuse Béatrix avec les vêtements de pourpre sous lesquels elle avait d'abord paru à mes yeux. Elle me semblait dans la fleur de la jeunesse, au même âge où je l'avais vue pour la première fois. Je me mis alors à penser à elle, me retraçant son souvenir d'après l'ordre des années écoulées. Je sentis au fond du cœur un vif repentir de la passion à laquelle je m'étais si honteusement abandonné pendant quelque temps, au lieu d'obéir constamment à la voix de la raison, et dès lors, renonçant à ce désir coupable, toutes mes pensées se reportèrent sur leur véritable objet, la charmante Béatrix. » Il refit ensuite quelques-unes de ses poésies pour faire oublier celles qu'il avait consacrées à sa seconde passion, et termina l'histoire et le livre de ses amours par ces paroles, qui sont les plus importantes de toute sa vie : « Après ce sonnet j'eus une apparition merveilleuse

dans laquelle je vis des choses qui me décidèrent à ne plus parler de cette femme céleste jusqu'à ce que je pusse en parler plus dignement. Je fais, pour arriver à ce but, tous les efforts dont je suis capable, comme elle en a la certitude, de sorte que s'il est dans la volonté de celui pour qui toutes choses existent, que ma vie se prolonge un peu, j'espère pouvoir dire d'elle ce qui ne fut jamais dit d'aucune autre; et puisse le maître suprême des amants permettre que mon âme aille contempler la gloire de ma bien-aimée, c'est-à-dire de cette bienheureuse Béatrix, qui voit face à face dans les cieux celui qui est béni dans tous les siècles; *laus Deo!* »

Ainsi finit la narration de son amour, ou plutôt des amours de sa jeunesse, qu'il intitule pour cette raison, la *Vita Nuova*, c'est-à-dire son entrée dans la vie. Il la dédia à son premier ami, Guido Cavalcanti, et l'écrivit en langue vulgaire seulement, suivant l'intention de celui-ci. Quant à la langue vulgaire, aux écrits d'amour qui se faisaient depuis 150 ans dans cette langue, et à la convenance de ne pas écrire ainsi sur d'autres sujets, le Dante fait une courte digression où se trouvent les germes de son livre *del volgare elo-*



*quio*, que nous verrons plus tard. Ce livre, où il raconte son amour pour son aimable consolatrice (dans les derniers jours de 1292, ou au commencement de 1295, la date en est ainsi fixée et n'est pas certainement antérieure), ce livre, indépendamment de la narration que nous avons suivie, et des poésies que nous avons rapportées ou indiquées, contient un commentaire sur chacune de ces pièces. Peut-être ce commentaire paraîtra-t-il trop froid, trop pédant, eu égard aux sentiments d'amour qui y sont exprimés; mais au moins on n'y voit pas encore cet abus des allégories que nous trouverons dans d'autres ouvrages du Dante. C'est en général un ouvrage qui n'est pas seulement un des premiers, mais un des plus agréables et des plus curieux que nous ayons sur les origines de notre langue; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est, avec la *Divine comédie*, le plus important de tous pour la vie du Dante. La vision dont il y parle dans les dernières lignes, est incontestablement celle de Béatrix, qui accompagne et même conduit tout le poème, et brille surtout à la fin du *Purgatoire* et dans tout le *Paradis*. C'est de là que le plus grand nombre des lecteurs, dans cesseuls et derniers mots de la *Vita Nuova*,

ont cru voir l'origine du poëme; mais nous, qui avons vu l'idée primitive de l'enfer, indiquée dans la première ode du Dante, composée au plus tard en 1289, et ainsi quatre ans auparavant, nous devons dire que cette idée primitive, conçue alors, mais interrompue par la grande infortune du Dante, ne fut pas seulement reprise par lui, mais développée et améliorée lorsqu'il sortit du combat intérieur qu'avait excité en lui la passion nouvelle qu'il finit par vaincre.

Quelquefois, dans la *Vita Nuova*, il appelle visions d'autres rêves créés par son imagination ardente, et qu'il décrit en prose et en vers. Quant aux visions de cette espèce, relatives à la béatitude de sa dame chérie, il n'y fait pas seulement allusion dans la pièce de vers : « Vous dont l'intelligence fait mouvoir le troisième ciel, » il le confirme encore positivement en ces termes dans la prose *del Convito* : « J'étais certain et je le suis, par sa gracieuse révélation, qu'elle était dans le ciel; » et, enfin, Béatrix elle-même le confirme de nouveau, lors de son apparition au Dante dans le poëme. Quelques détracteurs, quelques inédules, vont peut-être à ces mots sourire encore de mépris; mais qu'ils ôtent ou qu'ils ajoutent ce

qu'il leur plaira à la réalité de ces visions, on ne peut douter que ce ne soit de l'une d'elles, comprise comme on voudra, qu'est venue la seconde pensée du poëme, rajeunie et plus développée. Que le poëte l'ait commencé dès lors, c'est ce qu'on ne saurait assurer; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il le commença à Florence avant son exil. Quoi qu'il en soit, il en fut détourné par d'autres pensées, d'autres devoirs et même par les plaisirs de la vie active.

## Chapitre VIII.

*Gemma et les autres Donati*

(1295—1296.)

*J'entrai poi a mal piu che a bono poi....*

PARAD. III, l. 56.

Puis des hommes plus habitués au mal qu'au bien.

Dans toutes les narrations qui précèdent, et dans presque toutes celles qui suivront, nous avons pris et nous prendrons pour guides ou au moins pour appui, les propres paroles du Dante. Mais, quant au fait important de son mariage, nous n'avons rien à citer de lui, et l'on ne peut en tirer beaucoup plus de ses biographies.

La date même ne nous en est indiquée par aucun auteur. Nous pouvons conjecturer, avec quelque certitude qu'il ne fut pas antérieur à l'année 1295, vers les premiers mois de laquelle le Dante devint amoureux de l'aimable dame en qui il chercha sa consolation, et avant qu'il eût écrit le livre de la *Vita Nuova*. Ses noces ne peuvent guère avoir eu lieu plus tard, puisque sept enfants au moins étaient nés de son mariage, quand il quitta pour toujours sa patrie et sa femme.

Nous sommes sûrs, par conséquent, de ne pas nous tromper de beaucoup, en fixant la date de son mariage à l'année 1295. Ce mariage suivit-il immédiatement la résolution qu'il prit de renoncer à sa seconde passion ? ou bien, qui sait ? l'objet de ce nouvel amour, ne serait-il pas la même personne qu'il reprit comme épouse après l'avoir quittée ? Dans tous les cas, l'épouse du Dante fut Gemma, fille de Manetto de' Donati, famille noble et puissante depuis longtemps, qui, au commencement du siècle, se trouvait mêlée aux intérêts des Buondelmonti, et dont alors le principal personnage était ce messer Corso, que nous avons vu podestat et commandant de la réserve à Campaldino, et que nous verrons dans peu chef de

parti et presque tyran à Florence. Les sept enfants du Dante furent Pierre, Jacques, Gabriel, Aligero, Eliséo, Bernard et Béatrix. Le nom de celle-ci rappelle évidemment le souvenir de la première passion du Dante, qui n'était pas encore éteinte, en même temps qu'il annonce, dans son épouse, une complaisance aimable et une grande tolérance. Cependant plusieurs biographies en parlent comme d'une autre Xantippe; mais tous ces écrivains sont de beaucoup postérieurs : Villani, Benvenuto et Léonardo n'en disent rien, Boccace est le seul des anciens qui en fasse mention. Voici comme il en parle, après avoir raconté les cruels chagrins du Dante : « Tant à force de pleurer que par les peines de cœur qu'il éprouvait et le peu de soin qu'il prenait de son extérieur, il était devenu comme quelque chose de sauvage à voir, maigre, avec une longue barbe et presque entièrement méconnaissable, au point que sa vue excitait la compassion non-seulement de ses amis, mais de tous ceux qui l'apercevaient, bien que, pendant tout le temps que dura une vie si malheureuse, il ne se laissât voir qu'à ses amis. Cette compassion et la crainte que son état ne vint à empirer, engagèrent ses parents à lui prodiguer

des consolations. Lorsqu'ils virent ses larmes cesser et qu'ils s'aperçurent que ses soupirs brillants soulageaient un peu son cœur accablé, ils renouvelèrent avec plus d'ardeur ces consolations longtemps inutiles. Le Dante, qui jusque-là avait été sourd à tout ce qu'on lui disait, commença à écouter avec attention et à recevoir avec plaisir les consolations qui lui étaient adressées. Ses parents l'ayant remarqué, et voulant non-seulement le distraire de sa peine, mais le rendre à la gaieté, se concertèrent entre eux sur la nécessité de lui donner une épouse, afin que si la bien-aimée qu'il avait perdue avait été pour lui une cause d'affliction, il trouvât une source de bonheur dans celle qui la remplacerait. Ayant donc rencontré une jeune personne d'une condition égale à la sienne, ils lui découvrirent leur intention, en l'appuyant des raisons qui leur parurent les plus persuasives. Pour ne pas entrer dans tous les détails, je dirai qu'après une vive résistance, mais en peu de temps néanmoins, le projet fut suivi de l'exécution, et le mariage conelu. »

Après cela Boccace, homme en tout différent du Dante, le blâme, en dissertant longuement

sur les disgrâces et les embarras réservés aux hommes d'étude, qui veulent avoir femme et enfants, et il termine ainsi cette dissertation trop peu sérieuse : « Je n'affirmerai pas que rien de tel soit arrivé au Dante, car je ne le sais pas; mais il est sûr que, soit pour des causes semblables, soit pour d'autres, s'étant un jour séparé de celle qui lui avait été donnée pour la consolation de ses chagrins, il ne voulut plus jamais venir où elle était, ni souffrir qu'elle vint où il se trouvait, bien qu'il en eût plusieurs enfants. Qu'on ne eroie pas que je veuille conclure de là que les hommes ne doivent pas se marier; c'est un parti au contraire que j'approuve très-fort, mais non dans tous les hommes. Que les philosophes l'abandonnent aux riches oisifs, aux seigneurs et aux artisans; ils ne doivent eux, chercher leur plaisir que dans la philosophie, qui est la meilleure de toutes les compagnes. »

Nous ne nous arrêterons pas ici, comme le fait sérieusement Léonard d'Arezzo, à réfuter une pareille proposition par les exemples de Marcus Tullius et autres philosophes qui se sont mariés. Mais quoi qu'il puisse en être de la seule compagne que veut bien leur accorder le bon Boccace, il est



certain que de semblables généralités on ne saurait rien inférer qui soit défavorable à Gemma.

Nous verrons plus loin, à l'époque de la séparation et de l'exil du Dante, plusieurs actions de Gemma, qui sont d'une bonne épouse et d'une bonne mère de famille, et les motifs plausibles qui l'empêchèrent depuis ce temps de se réunir à son mari. Cependant, du silence que garda toujours le Dante sur Gemma, on veut conclure qu'il eut pour elle plus de respect que d'affection. Que le blâme en retombe sur lui seul, et que, d'après toutes les règles de la saine critique, on n'en accuse pas celle contre laquelle il n'y a aucun fait à alléguer.

Trop souvent les biographies, pour absoudre leur héros, jettent le blâme de tous côtés; mais les biographies ne sont autre chose que l'histoire, dont le premier devoir est d'être juste pour tous; il y a non-seulement de la pédanterie et de la grossièreté, mais encore une souveraine injustice à déclamer contre les femmes, qui sont tyrannisées plus souvent qu'elles ne tyrannisent les autres, surtout quand elles sont unies à un homme de la trempe du Dante.

Du reste, nous tirerons peut-être quelque lu-

mière d'autres particularités de la vie du Dante vers ce temps, et pour cela il faut en revenir aux personnes de son voisinage. Nous avons déjà fait observer combien de pareilles circonstances influèrent sur la vie publique et privée de cette époque. En temps de guerre, chaque quartier formait des compagnies distinctes ayant leurs drapeaux et leurs chefs particuliers. En temps de paix, les citoyens s'assemblaient pour les élections, et ils avaient coutume de choisir un ou deux des leurs par quartier, pour composer les diverses magistratures du peuple et de la commune. Tout cela établissait des relations fréquentes, publiques et même privées entre les habitants de chaque voisinage; l'on y donnait des fêtes, comme nous l'avons dit en parlant de celle du mois de mai, dans la maison Portinari. C'est là qu'avaient lieu ces réunions, ces entretiens de voisins assis au seuil de leur porte; ces invitations à entrer et tous les autres détails des usages qu'on retrouve dans les nouvelles de Boccace et dans les autres vieux récits. Nous avons vu quels étaient les rapports de cette espèce entre les Alighieri et les Portinari, et quelles en furent les suites. Les Cerchi et les Donati appartenaient au même voisinage.

Les Alighieri, issus de Cacciaguida, et par conséquent le Dante et ses amis, demeuraient sur la place de Saint-Martin *del Vescovo*, aujourd'hui l'église des *Bons hommes*, en face de la rue qui conduit à la maison des Sachetti, et de l'autre côté ils se rapprochaient des Ginochi et des Donati. Ces derniers, qui étaient voisins des Alighieri, habitaient non loin du quartier des Pazzi; les Cerchi et les Portinari près de ce même quartier, sur l'emplacement du palais Salviati, depuis Riccardi. Ainsi la vie du Dante se passa entre les Portinari, les Cerchi et les Donati. Les amis qui, pour le consoler, lui firent épouser Gemma Donati, furent probablement les Donati eux-mêmes. On ne sait quel degré de consanguinité unissait Gemma et Manetto, son père, à Messer Corso, chef de la famille; mais les parents ayant coutume alors d'habiter ensemble, d'où leur venait le nom de *consorti*, il est probable que Manetto et Gemma faisaient partie de ce voisinage. Nous ignorons quelles étaient les relations du Dante avec Corso, et nous les verrons plus tard ennemis politiques. A l'égard d'un frère et d'une sœur de Messer Corso, celui-là appelé Forese, celle-ci Piccarda, le Dante lui-même nous apprend qu'ils furent des

plus tendres et des plus intimes amis de sa jeunesse. Le souvenir qu'il leur consacra à l'un et à l'autre est au nombre des plus affectueux de son poème; Forese Donati mourut en 1293, laissant sa fidèle Nella inconsolable dans son veuvage. Le Dante le retrouve dans le purgatoire, expiant le péché de la gourmandise dans lequel il paraît avoir persisté jusqu'à la fin, puisque le poète s'étonne de le voir au sommet de la montagne et non parmi les âmes qui attendent en bas autant d'années qu'elles ont tardé à se repentir. Car telle est la loi du purgatoire établie par le Dante, qui en a tiré les vers pleins d'affection et de douceur que l'on va lire, pour ceux qu'il avait aimés, et remplis ensuite d'une amertume et d'une indignation non moins admirables contre les mauvaises mœurs de ses contemporains. C'est un contraste ordinaire dans notre poète, également sublime dans l'expression de ces deux sentiments opposés.

« Forese, depuis le jour où tu quittas le monde  
» pour une vie meilleure, cinq années ne sont pas  
» encore révolues. Si le pouvoir de pécher davan-  
» tage a fini en toi avant que survint le moment  
» de la vertueuse douleur qui nous réconcilie avec  
» Dieu, comment es-tu arrivé sur cette hauteur?

» Je croyais te trouver plus bas, là où le temps est  
» compensé par le temps. Il me répondit : C'est  
» ma Nella qui, par l'abondance de ses larmes,  
» m'a amené si tôt à boire la douce absinthe des  
» martyrs.

» Ses prières pieuses et ses soupirs m'ont retiré  
» de la colline où l'on attend, et m'ont délivré de  
» la peine de franchir les autres sphères. Cette  
» tendre veuve, que j'ai beaucoup aimée, est d'au-  
» tant plus chère à Dieu, qu'elle est plus solitaire  
» pour faire le bien; car la Barbagia<sup>1</sup> de Sardaigne  
» a des femmes beaucoup plus pudiques que la  
» Barbagia où j'ai laissé la mienne.

» O mon frère! que veux-tu que je dise? Déjà  
» m'apparaît un avenir peu éloigné, où, du haut  
» de la chaire, on interdira aux femmes éhontées  
» de Florence de se montrer la gorge découverte.  
» Quand vit-on jamais des femmes barbares, des  
» sarrasines, pour lesquelles il ait fallu recourir à  
» des mesures spirituelles ou à d'autres règlements  
» afin de les contraindre à marcher vêtues? Mais si  
» les dévergondées savaient ce que le ciel leur pré-  
» pare, ou les verrait en ce moment même ouvrir  
» la bouche pour hurler. Car si ma prévision ne

<sup>1</sup> Barbagia . montagne de Sardaigne fort mal famée.

» me trompe pas, elles en seront épouvantées  
 » avant qu'un premier duvet paraisse sur les joues  
 » de l'enfant qui sourit aux caresses de sa nourrice.  
 » Ah mon frère! ne te cache plus à nous; tu  
 » vois que ce n'est pas moi seulement, mais toute  
 » cette foule qui regarde là où ton corps a voilé le  
 » soleil. Si tu te rappelles, lui dis-je à mon tour,  
 » ce que nous avons été l'un pour l'autre, ce sou-  
 » venir te sera encore pénible. Celui-là m'a retiré  
 » du monde, etc. <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> . . . . . Forese, da quel dì,  
 Nel qual mutasti mondo a miglior vita,  
 Cinqu'anni non son volti infino a qui :  
 Se prima fu la possa in te finita  
 Di peccar più, che sorvenisse l' ora  
 Del buon dolor ch' a Dio ne rimarita ;  
 Come se' tu quassù venuto ? ancora  
 Io ti credea trovar laggiù di sotto  
 Dove tempo per tempo si ristora.  
 Ed egli a me : sì tosto m' ha condotto  
 A ber lo dolce assenzio de' martiri  
 La Nella mia col suo pianger dirotto :  
 Con suoi prieghi devoti e con sospiri  
 Tolto m' ha della costa ove s' aspetta ,  
 E liberato m' ha degli altri giri.  
 Tant' è a Dio più cara e più diletta  
 La vedovella mia che molto amai ,  
 Quanto in bene operare è più soletta :  
 Che la Barbagia di Sardigna assai  
 Nelle femmine sue è più pudica

Les interprètes trouvent dans ces derniers vers une preuve que les deux jeunes amis, le Dante et Forese, menaient alors une vie de plaisir plus licencieuse que réglée. C'est ce qui ne paraît pas douteux, surtout si on y ajoute l'impénitence de Forese dans le péché de gourmandise, et ce que nous verrons encore plus clairement au sujet du Dante. Mais qu'on observe en ce passage la vertueuse indignation du poète contre tout vice effronté et scandaleux : et l'on conviendra qu'au moins il ne fut pas de ceux qui joignent au vice la faute plus grande de l'excuser, ou la plus grande de toutes, celle d'en faire gloire. Ces deux amis, marchant de compagnie sur la montagne, le Dante

*Che la Barbagia dov' io la lasciai.  
O dolce frate, che vuoi tu ch' io dica ?  
Tempo futuro m' è già nel cospetto,  
Cui non sarà quest' ora molto antea,  
Nel qual sarò in pergamo interdetto  
Alle sfacciate donne fiorentine  
L'andar mostrando colle poppe il petto.  
Quai barbare fur mai, quai saracine,  
Cui bisognasse, per farle ir coverta,  
O spiritali, o altre discipline ?  
Ma se le svergognate fosser certe  
Di ciò che 'l ciel veloce loro ammanna,  
Già per urlare avrian le bocche aperte.  
Che se l' antiveder qui non m' inganna,*

demande à Forese où est Piccarda; il lui répond :

« Ma sœur, dans laquelle on ne saurait dire ce  
 » qui l'emporte le plus de la bonté ou de la beauté,  
 » maintenant joyeuse et la couronne sur le front,  
 » triomphe aux sommets de l'Olympe <sup>1</sup>. »

Monté ensuite au paradis, il y retrouve l'aimable Piccarda, mais dans le cercle inférieur à celui où sont les âmes qui se sont vues forcées de rompre quelques vœux. L'histoire de Piccarda est l'une des plus pathétiques que le Dante ait racontées, et il est étonnant que les poètes modernes, qui lui en ont emprunté plusieurs, ne lui aient pas également emprunté celle-ci. Piccarda, ou peut-être Riccarda, prit le voile dans le monastère de Flo-

*Prima sien triste che le guance impeli  
 Colui che mo sì consola con nanna.  
 Deh, frate, or fa che più non mi ti celi:  
 Fedì che non pur io, ma questa gente  
 Tutta rimira là dove 'l sol veli.  
 Per ch' io a lui: se ti riduci a mente  
 Qual fosti meco, e quale io teco fui,  
 Ancor fia grave il memorar presente.  
 Di quella vita mi volse costui, ecc.*

(Purg. xxiii, l. 26.)

<sup>1</sup> *La mia sorella, che tra bella e buona  
 Non so qual fosse più, trionfa lieta  
 Nell' alto olimpo già di sua corona.*

(Purg. xxiv, l. 3.)



rence, fondé au commencement de ce siècle par sainte Claire, compatriote et contemporaine de saint François d'Assise; Piccarda étant entrée volontairement et adulte dans ce refuge des vierges, Messer Corso, son frère, tyran de sa famille autant qu'il le fut de sa patrie, ayant résolu, on ne sait pourquoi, de la retirer de ce monastère, prit avec lui douze sicaires, à la tête desquels était un nommé Farinata, escalada les murs du cloître, enleva par force la jeune recluse, et l'emmena dans sa propre maison, où, après lui avoir arraché ses saints bandeaux et fait reprendre les vêtements mondains, il la donna en mariage à un gentilhomme appelé Rossellino della Rosa. D'autres disent que Piccarda, constante dans sa résolution et voulant rester fidèle à son époux céleste, le conjura devant le crucifix de lui conserver sa virginité, que son corps se couvrit aussitôt de lèpre, et que, par là, exaucée dans ses vœux, elle mourut peu de jours après; d'autres racontent que la prière fut exaucée d'une manière différente, et qu'elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Il en est au contraire qui, du lieu où elle est placée en paradis, et d'une longue discussion philosophique et théologique ajoutée à ce passage sur la

grâce efficace, pensent qu'on doit inférer que la pauvre Piccarda chancela pourtant avant de tomber dans la maladie de langueur qu'elle désirait : nous n'entrerons pas dans cette dispute, et nous ne nous en rapporterons qu'aux vers de la narration du Dante, qui expriment les sentiments les plus affectueux, et les expriment si bien, qu'ils suffisent pour nous retracer dans Piccarda une de ces douces et célestes figures de femme que le Dante seul et après lui Shakespeare ont eu le talent de peindre. « Et moi je me dirigeai vers l'ombre qui me » semblait avoir le plus d'envie de converser, et je » commençai à peu près comme un homme qui » éprouve un désir trop ardent. O esprit heureux » sement créé, qui aux rayons de la vie éternelle, » sens en toi une douceur qu'on ne comprend ja- » mais si on ne l'a pas goûtée ! il me serait agréable d'apprendre de toi et quel est ton nom et » quel est votre sort à vous tous en ces lieux. Elle » aussitôt, prompte à me répondre, et d'un air » riant : Notre charité ne se refuse pas plus à un » juste désir, que la vertu céleste qui voudrait que » toute sa cour lui ressemblât. J'ai été sur la terre » dans un cloître de vierges ; si tu rappelles tes » souvenirs, quoique je sois à présent plus belle,

» tu reconnaitras en moi Piccarda, qui, placée ici  
» avec les autres élus, suis heureuse dans la sphère  
» qui se meut le plus lentement. Nos cœurs qui ne  
» s'enflamment que dans les joies de l'esprit saint,  
» sont satisfaits d'obéir à ses ordres, et ce sort in-  
» férieur nous a été donné, parce que nos vœux  
» ont été négligés et rompus en partie. Je lui ré-  
» pondis : On voit briller sur vos admirables figures  
» je ne sais quoi de divin, qui change les premiers  
» traits sous lesquels on vous a vues. C'est pour-  
» quoi je n'ai pas été prompt à me rappeler les  
» tiens; néanmoins maintenant ce que tu me dis,  
» m'aide tellement, qu'il m'est plus facile de te  
» reconnaître. Mais vous qui êtes heureuses ici,  
» ne désirez-vous pas une sphère plus élevée  
» pour mieux voir et vous faire plus aimer. D'abord  
» elle sourit légèrement avec les autres ombres;  
» puis elle me répondit si joyeuse, qu'elle parais-  
» sait brûler d'un amour encore dans sa pre-  
» mière ardeur : Frère, la charité nous ordonne de  
» ne vouloir que ce que nous avons, et de ne pas  
» se soucier du reste; si nous désirions être plus  
» haut, nos désirs seraient en désaccord avec la  
» volonté de celui qui nous place en ce lieu, ce  
» qui ne peut pas être dans ces sphères, car tu

» verras, si tu examines bien leur nature, qu'il est  
» nécessaire d'y vivre dans la charité. Il est même  
» essentiel dans l'état bienheureux où nous som-  
» mes, de nous soumettre à la volonté divine pour  
» que toutes les nôtres n'en fassent qu'une avec elle;  
» en sorte que la place que nous occupons dans les  
» différents degrés de ce royaume, plaise au royaume  
» entier ainsi qu'au roi, qui confond nos vo-  
» lontés dans la sienne. Notre paix est dans sa  
» volonté qui est la mer vers laquelle se porte et  
» tout ce qu'elle crée et tout ce que produit la na-  
» ture. Je vis clairement alors que le paradis est  
» dans tout le ciel, quoique la grâce du souverain  
» bien ne s'y répande pas d'une même manière.  
» Mais de même que quand on est rassasié d'un  
» mets et qu'on a encore du goût pour un autre,  
» on redemande de celui-ci et on remercie du pre-  
» mier, de même je cherchai du geste et de la  
» parole à savoir encore de cette ombre, quelle  
» avait été la trame qu'elle n'était point parvenue  
» à tisser jusqu'au bout. Une vie parfaite, un mé-  
» rite éminent, me dit-elle, placent plus haut que  
» nous dans le ciel une femme, selon la règle de  
» laquelle on prend l'habit et le voile sur votre  
» terre, afin de pouvoir veiller et dormir jusqu'à

» la mort avec l'époux qui accepte tous les vœux  
 » que la charité rend conformes à sa volonté sainte.  
 » Pour la suivre, je m'enfuis du monde toute jeune,  
 » je pris le vêtement de son ordre, et promis d'en  
 » suivre la règle. Puis des hommes plus habitués  
 » au mal qu'au bien, m'enlevèrent de cette douce  
 » retraite: quelle fut ensuite ma vie, c'est Dieu seul  
 » que j'en prends à témoin <sup>1</sup>. »

Nous n'en citerons pas davantage, mais nous  
 préviendrons celui qui voudrait voir tout ce qui

*<sup>1</sup> Ed io all' ombra che pareo più vaga  
 Di ragionar, drizzà mi, e cominciai,  
 Quasi com' uom cui troppa voglia smaga:  
 O ben creato spirito, che a'rai  
 Di vita eterna la dolcezza senti  
 Che non gustata non s' intende mai,  
 Grazioso mi fia, se mi contenti  
 Del nome tuo, e della vostra sorte.  
 Ond' ella pronta e con occhi ridenti:  
 La nostra carità non serra porte  
 A giusta voglia, se non come quella  
 Che vuol simile a se tutta sua corte.  
 Io fui nel mondo vergine sorella;  
 E se la mente tua ben sì riguarda,  
 Non mi ti celerà l' esser più bella,  
 Ma riconoscerai ch' io son Piccarda,  
 Che posta qui con questi altri beati,  
 Beata son nella spera più tarda.  
 Li nostri affetti, che solo infiammati*

regarde Piccarda, qu'il devrait lire entièrement les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> chants du *Paradis*, et une partie du 5<sup>e</sup>. Le vers 106 est regardé par les commentateurs comme une allusion au surnom de la famille turbulente des Donati, qui était *Malefammi*, *Malefami* ou *Malefarai*. Messer Corso, pour expier la violence sacrilège faite à sa sœur, éprouva ensuite une grande perte dans ses biens, et ce baron si fier eut la honte de faire en chemise la pénitence à laquelle il fut condamné.

*Son nel piacer dello Spirito Santo ,  
 Letizian del suo ordine formati :  
 E questa sorte , che par più cotanto ,  
 Però n' è data , perchè fur negletti  
 Li nostri voti , e votì in alcun canto .  
 Ond' io a lei : ne' mirabili aspetti  
 Vostri risplende non so che divino ,  
 Che vi trasmuta da' primi concetti :  
 Però non fui a rimembrar festino :  
 Ma or m'ajuta ciò che tu mi dteci .  
 Sì che ti raffigurar m'è più latino .  
 Ma dimmi , voi che siete qui felici ,  
 Desiderate voi più alto loco ,  
 Per più vedere , o per più farvi amici ?  
 Con quell' altr' ombre pria sorrisse un poco ,  
 Da indi mi rispose tanto lieta ,  
 Ch' arder parca d' amor nel primo foco :  
 Frate , la nostra volontà queta  
 L' virtù di carità , che fa volerne*

Par ce qui précède, et principalement par la brutalité de sa conduite envers sa sœur, on peut se figurer quel homme c'était que Corso Donati, le chef de toute cette famille.

« Ceux de cette maison, dit Villani, étaient des » gentilshommes et des guerriers, mais qui ne » jouissaient pas d'une grande fortune. » Et ailleurs : « Ce Messer Corso fut le plus sage et le plus » vaillant cavalier, le plus grand orateur, l'homme » le plus habile, le plus renommé, le plus hardi et

*Sol quel ch'avemo, e d'altro non ci asseta.  
 Se desiassimo esser più superne,  
 Foran discordi gli nostri disiri  
 Dal voler di Colui che qui ne cerne;  
 Che vedroi non capere in questi giri,  
 S' essere in caritate è qui necesse,  
 E se la sua natura ben rimiri:  
 Anzi è formale ad esto beato esse  
 Tenersi dentro alla divina voglia.  
 Per ch' una fansi nostre voglie stesse;  
 Sì che, come noi siam di soglia in soglia  
 Per questo regno, a tutto il regno piacesse,  
 Com' allo Re che 'n suo voler ne invoglia.  
 In la sua voluntade è nostra pace;  
 Ella è quel mare, al qual tutto si muove  
 Ciò ch' ella cria o che natura face.  
 Chiaro mi fu allor com' ogni dove  
 In cielo è paradiso, e sì la grozia  
 Del Sommo Ben d'un modo non vi piove.*

le plus entreprenant qui fût de son temps en Italie. Il était bien fait de sa personne, avait un air gracieux, mais aimait les plaisirs avec passion; il causa pendant sa vie beaucoup de troubles et de scandales à Florence en voulant se faire une position et parvenir au pouvoir. » Au temps de sa toute-puissance il est encore représenté avec des couleurs plus vives par Dino : « Il y avait un homme qui avait assez de ressemblance avec le Catilina romain, mais qui était plus cruel que lui, noble de naissance, beau de

*Ma siccom' egli avvien, s' un cibo sazia,  
E d'un altro rimans ancor la gola,  
Che quel sì chiere e di quel sì ringrazia;  
Così fec' io con atto e con parola,  
Per apprender da lei qual fu la tela,  
Onde non trasse insino al co la spola.  
Perfetta vita ed alto merto inciela  
Donna più su, mi disse, alla cui norma  
Nel vostro mondo giù si veste e vela;  
Perchè 'n fino al morir si vegghi e dorma  
Con quello sposo ch' ogni voto accetta,  
Che caritate a suo piacer conforma.  
Dal mondo, per seguirla, giovinetta  
Fuggimmi, e nel su' abito mi chiusi,  
E promisi la via della sua setta.  
Uomini poi a mal più che a ben usi,  
Fuor mi rapiron della dolce chiostra;  
Dio lo sì sa qual poi mia vita fusi.*

(PARAD. III, t. 12-36.)



corps, maniant agréablement la parole, ayant de belles manières, d'un esprit subtil, mais l'âme toujours disposée à mal faire..... Cet homme c'était Corso Donati, que son orgueil fit appeler *le baron*, parce que, lorsqu'il passait par la campagne, beaucoup de gens criaient *vive le baron!* comme s'il se fût trouvé sur ses terres. La vaine gloire le guidait. Il rendit beaucoup de services. » Et dans un autre endroit : « Il conserva une grande beauté jusque dans sa vieillesse, se faisant remarquer par la délicatesse de ses traits et par ses cheveux blancs..... En fréquentant familièrement les grands seigneurs et les nobles, il s'était fait des amis illustres et s'était rendu fameux par toute l'Italie. Il était l'ennemi des peuples et des gens du peuple, ami des brigands et capable de toute sorte de fourberies et de crimes. »

En quelle année naquit-il, et quel était son âge, quand le Dante entra dans sa famille, c'est ce que je n'ai pu découvrir, mais puisqu'il mourut dans une vieillesse encore verte, en 1306, il en faut conclure qu'en 1293, il était dans la maturité de l'âge, et qu'il avait une vingtaine d'années environ de plus que le Dante.

Il eut pour femme, si nous en croyons Ferreto Vicentino, une sœur de l'un de ses voisins, messer

Vieri de Cerchi, lequel devint ensuite son ennemi. Il perdit sa femme à Trévisé, lorsqu'il y servait en qualité de capitaine, sous les ordres du podestat Gérard de Camino. On fit courir le bruit qu'elle était morte empoisonnée par son mari; que Corso, de retour dans sa patrie, ayant son beau-frère à souper et faisant goûter le vin par son maître d'hôtel: « Ce n'est pas ainsi, lui dit Vieri, que vous avez donné à boire à ma sœur, » et que ce fut là l'origine de la haine qui éclata entre eux. Mais ce fait ayant été passé sous silence par les historiens florentins, qui d'ailleurs donnent un autre motif à cette haine, ce n'est peut-être là qu'une de ces nouvelles, d'après lesquelles les faits politiques sont expliqués par le vulgaire, ou tirés de trop loin.

Je ne sais non plus s'il faut tenir pour certaine cette parenté étroite entre messer Corso, cet orgueilleux quasi baron, et messer Vieri, homme nouveau et de la classe du peuple; de toute façon, qu'ils aient ou non été parents une année plus tôt ou plus tard, il exista entre eux une inimitié dont le résultat fut, comme nous le verrons, le bouleversement de leur patrie commune. Si l'on pense qu'il est certain que le Dante se trouvait dans le

bataillon des archers ou compagnons de messer Vieri, à la bataille de Campaldino, on reconnaitra facilement que lui aussi il dut être entraîné plus ou moins dans cette inimitié. Mais une autre haine de Corso, et qui touchait le Dante de plus près, c'est celle qu'il nourrissait contre le premier ami de notre poète, contre son maître pour ainsi dire et son émule en poésie, celui auquel il avait dédié son livre *della Vita Nuova*, son cher Guido Cavalcanti. On ne dit pas d'où vint cette haine, mais il importe peu de le savoir, car elle était facile à supposer entre un homme impérieux et tyran par caractère, comme messer Corso, et un des plus hardis et des plus illustres citoyens de la ville, comme Guido Cavalcanti. Quoi qu'il en soit, Corso avait une grande crainte de Cavalcanti, parce qu'il le savait homme de courage, et il tenta, mais en vain, de l'assassiner dans un pèlerinage que Guido fit à Saint-Jacques de Galice. Aussi Guido étant revenu à Florence, messer Corso, dès qu'il l'apprit, anima contre lui beaucoup de jeunes gens, qui promirent de lui venir en aide. On ne peut guère douter que le Dante ne fût du nombre de ces jeunes gens.

Eu somme, si je ne me trompe, on se fera plus

aisément une idée de la vie que devait mener le Dante au milieu d'eux, dans ce voisinage, dans ce quartier des Pazzi et dans les environs de celui de Saint-Martin *del Vescovo*, et peut-être aussi de sa manière de vivre dans les murs même de la maison paternelle des Alighieri. Le Dante, quoique parent et ami des grands ou des nobles de Florence, ne pouvant toutefois s'égaliser aux orgueilleux Donati, n'entra pas sans quelque vanité dans une telle famille, comme on le voit dans un passage du *Paradis*, et lorsqu'il y fut entré, il resta ou devint l'ami des plus jeunes et des plus aimables d'entre eux, Forese et Piccarda. Mais quant au superbe messer Corso, qui lui était supérieur pour l'âge, le nom, la puissance dans la cité et le premier rang qu'y tenait sa famille, le Dante non moins fier, et qui ne le lui cédait point en grandeur d'âme, s'il était au-dessous de lui par la position sociale, n'était pas fait pour vivre dans la dépendance qu'exigent ordinairement de pareils supérieurs, mais à laquelle des inférieurs comme lui ont le droit de se soustraire. Ajoutez à cela les inimitiés de Corso contre Vieri et Cavalcanti, celui-là voisin et capitaine, celui-ci ami de cœur du Dante; ajoutez-y cette indignation qui

s'élève spontanément dans un cœur noble, à la vue d'une conduite hautaine, même quand elle ne nous touche pas, et vous en conclurez que le mariage du Dante avec Gemma Donati dut le jeter dans un guépier de piqures, de colères et de haines, indépendantes peut-être de Gemma, mais qui ne contribuèrent pas à la lui rendre chère. Tout cela en général me paraît presque certain, mais vouloir y pénétrer trop avant serait imiter, sans être plus véridiques, ces propos de commères qui se font dans les voisinages, pour expliquer et rendre plus amusantes des historiettes que d'ailleurs on ne sait pas bien. Voyons plutôt ce que ces inimitiés particulières, envenimées au milieu des dissensions publiques, produisirent, soit en rendant ces dissensions plus violentes, soit en recevant d'elles à leur tour un plus haut degré d'exaspération.

---

## Chapitre IX.

*La république; les ambassadeurs.*

(1193—1300)

*La gente nuova e i subito guadagni  
Orgoglio e disonore han generati,  
Fiorenza in te, sì che tu già ten peggio!*  
EST. XVI, l. 33.

*Sempre la confusione delle persone  
Principio fu del suol della cittade,  
Come del corpo il ribo che s'appone*  
PETR. VII, l. 33.

Les parvenus et les fortunes subites ont engendré  
en toi, ô Florence, tant d'orgueil et d'ambition, que  
déjà tu commences à t'en plaindre!

Toujours la confusion des personnes fut l'origine  
des malheurs d'une cité, comme les désordres du  
corps naissent des aliments sales et indigestes.

Nous avons déjà vu que les temps où vécut le Dante furent ceux du triomphe du parti Guelfe en Italie; ceux où le parti national et populaire, aidé d'abord par les disputes qui survinrent au

sujet de l'empire, après la mort du dernier prince de la maison de Souabe, et ensuite lorsque l'Italie fut abandonnée par le premier empereur autrichien, aurait pu se propager dans toute la péninsule, et avoir pour résultat sa réunion en un seul faisceau ou son affranchissement. Mais les Guelfes ne s'en prévalurent que pour exagérer leurs principes démocratiques, opprimer leurs adversaires, se diviser entre eux et commettre des fautes de toute espèce. La lassitude alors et le dégoût survenant, comme il arrive d'ordinaire, ils ne firent qu'entasser leurs propres ruines sur celles des autres en les confondant, ne laissant pour les édifices des générations futures que des décombres épars, confus et sans consistance. Florence fut la commune, la cité qui, s'étant montrée jusqu'alors la plus prudente, la plus modérée, devint bientôt la plus exagérée dans le parti Guelfe et populaire. Et le Dante, issu de Guelfes exilés, né précisément l'année qui précéda leur triomphe, prit part, il est vrai, au gouvernement des Guelfes, à leur plus brillante époque, mais l'abandonna ensuite et fut même victime de ses excès : en sorte que cette portion de sa vie ne fut pas seulement irréprochable, mais admirable

même par la plus grande des vertus politiques, la modération.

Dans l'année 1290, qui suivit celle des victoires de Campaldino et de Caprona, les Florentins tentèrent une nouvelle expédition contre Arezzo, firent courir le *pallium* sous les murs de la ville, le jour de la S<sup>t</sup>-Jean, et s'en retournèrent en saillant les terres des Aretins et celles des comtes Guidi qui étaient Gibelins. Dans le reste de cette année et dans la suivante, ils secoururent Lucques et Gênes, contre Pise, plus que jamais gibeline depuis la mort tragique d'Ugolin. Ces incursions des années 1290 et 1291 ne produisirent rien, et la Toscane resta divisée : Florence et Sienne demeurèrent fidèles au parti Guelfe, Pise et Arezzo au parti Gibelin; mais la première de ces quatre villes, enorgueillie de ses victoires, les autres humiliées de leurs défaites. Alors les Florentins tournèrent contre eux-mêmes la surexcitation de leur activité; alors commença parmi eux cette triste division des citoyens en parti noble, et en parti du peuple, qui depuis longtemps avait troublé plusieurs autres villes d'Italie. Les nobles, exclus du gouvernement par les chefs des corps de métiers, s'en vengèrent par l'influence qu'ils avaient,



comme particuliers, sur les classes inférieures. C'est ce qui arrive toujours de différentes manières, suivant la diversité des temps, chaque fois que l'on veut refuser la puissance légale à ceux qui la possèdent de fait. Les choses ne peuvent jamais rester longtemps au point que celui qui peut, ne soit pas censé pouvoir; ou bien on en revient à rendre aux grands la part d'autorité qui leur est due, ou bien on continue à leur ôter la puissance qu'ils ont de fait. En général, de ces deux espèces de révolutions, celles du peuple rétrogradent les premières, et ce sont les secondes qui parviennent à leur dernière période. Il en fut ainsi à Florence. Le peuple se souleva de nouveau contre les nobles, opprimés dans la république et oppresseurs dans la vie privée. Il avait pour chef principal Giano della Bella, citoyen illustre et puissant, homme sage, courageux, humain, et d'une famille honorable, qui organisa un nouveau gouvernement, et, tout en conservant leur pouvoir aux chefs des corps de métiers, il leur adjoignit, pour faire exécuter leurs ordres, un gonfalonier de justice, auquel on donna une bannière aux armes du peuple avec la croix de gueules sur un champ d'argent, et mille fantassins tout armés qui devaient se tenir

prêts, dès qu'ils en seraient requis, à obéir au gonfalonier, sur la place et partout où l'on aurait besoin d'eux. Puis on fit des lois, nommées *ordres de la justice*, contre les puissants qui violeraient les droits du peuple. Ces lois portaient qu'un parent était responsable pour un autre, et que les griefs pourraient se prouver par deux témoins jouissant d'une bonne réputation; on décida que tous les membres d'une famille où il y aurait eu un chevalier, seraient regardés comme nobles. Le Dante, dont l'ancêtre Cacciaguida avait été chevalier cent cinquante ans auparavant, fut donc rangé dans cette catégorie; on décréta en outre qu'ils ne pouvaient être magistrats de la ville, ni gonfaloniers de justice, ni faire partie de leurs collèges (c'est-à-dire des collèges électoraux); enfin il fut arrêté que les anciens magistrats avec certains autres, seraient admis à voter pour l'élection des nouveaux. Telle fut en 1295 l'organisation définitive de la république guelfe et populaire de Florence; celle où elle persévéra ou bien à laquelle elle revint presque toujours, et qui, par la suite du temps, put être considérée comme sa constitution légale ou légitime. Ce fut le dernier degré de l'oppression des grands qui, selon Ma-

chiavel, rendit Florence incapable d'avoir des armées, et par là de faire des conquêtes et de s'agrandir : les nobles obéissaient par force à ces ordonnances répressives, mais non sans résistance et sans se plaindre hautement des lois, en disant à ceux qui les exécutaient : « Un cheval en courant donne de la queue dans la figure d'un homme du peuple; une personne sans mauvaise intention heurte quelqu'un dans la foule; de jeunes enfants se prennent de querelle et des témoins l'affirmeront; faudra-t-il pour de semblables bagatelles ruiner les délinquants, c'est-à-dire abattre leurs maisons, pénalité prescrite par ces lois? » Et remarquez que celui qui expose avec tant de vivacité les justes plaintes des grands, c'est Dino Compagni, homme populaire, ami de Giano della Bella, qui, ayant été souvent du nombre des magistrats, démolissait sans scrupule les maisons des grands, de manière qu'on ne pût les rebâtir, et qui se plaignait de ceux qui ne faisaient pas comme lui. Il faudrait lire la description pleine de vivacité qu'il fait de cette tyrannie du peuple et de la manière dont les grands cherchaient à s'en défendre; mais nous la laissons de côté pour n'être pas trop long. Nous ferons seulement re-

marquer que les vers inscrits par nous en tête de ce chapitre et même tout le chant XVI<sup>e</sup> du *Paradis*, sont des réminiscences de cette colère des nobles et du Dante lui-même contre le peuple; car, bien qu'il eût quitté le parti des grands, comme nous le verrons, le Dante ne put jamais en dépouiller la fierté. Celui qui eut le plus d'influence dans les débats entre les grands et le peuple dut être messer Corso, qui ne fut pas en nom d'abord, mais qui, par une de ces ruses qui lui étaient ordinaires, fut ensuite la cause ou l'occasion de la révolution nouvelle qui fit bannir le chef du parti populaire Giano della Bella. « En janvier 1295, messer Corso, chevalier jouissant d'un grand pouvoir, envoya quelques hommes pour combattre Simon Galafrone, son parent, et dans le combat, il y eut un homme de tué et plusieurs de blessés. Les deux partis se portèrent accusateurs, et, en conséquence, il fallut procéder, selon les *ordres de la justice*, à recevoir les témoignages et à infliger les punitions. La cause fut portée devant le podestat Gian di Lucino Lombardo, noble chevalier, homme à la fois d'une grande bonté et d'une grande prudence. Un de ses assesseurs ayant reçu la procédure et entendu les témoins produits

par les deux parties, qui étaient contre messer Corso, fit écrire au notaire dans un sens opposé, de manière à ce que l'on dût absoudre Corso et condamner Simon; le podestat ainsi trompé acquitta le premier et condamna l'autre. Les citoyens, à la nouvelle de ce jugement, estimèrent qu'il y avait eu de l'argent donné et que le podestat était un ennemi du peuple; et les adversaires de messer Corso se mirent à crier les premiers, d'une voix unanime : *Meure le podestat! au feu! au feu!* Les instigateurs du trouble furent Taldo della Bella et Balbo del Borgo, par haine contre Corso, plutôt que dans l'intérêt de la justice offensée. La fureur s'accrut à un tel point, que le peuple se porta en foule, avec des matières combustibles, au palais du podestat, pour en brûler la porte. Giano, qui était avec les magistrats, entendant ce cri de la multitude : Je veux, dit-il, arracher le podestat des mains du peuple, et il monta à cheval croyant que le peuple le suivrait et à sa voix changerait de résolution; mais le contraire arriva; toutes les lances se tournèrent contre lui pour le renverser de cheval, et il fut contraint de se retirer. Les magistrats, pour plaire au peuple, descendirent sur la place avec le gonfalonier, se flattant de

calmer cette effervescence, mais elles s'accrut au contraire à tel point que le feu fut mis à la porte du palais et que les chevaux du podestat furent enlevés avec ses équipages. Celui-ci se réfugia dans une maison voisine; sa famille fut arrêtée; les actes publics déchirés, et les plus rusés, qui avaient quelque procès pendant à la cour, s'empressèrent d'aller en détruire les pièces. C'est ce que fit très-prudemment un juge nommé messer Baldo dell' Ammirato, qui avait beaucoup d'ennemis, et qui se trouvant poursuivi à la cour, sous le poids de plusieurs accusations, craignait fort d'être condamné. Il eut l'adresse, avec ses partisans, de briser les armoires et de déchirer les actes dont on ne retrouva plus jamais de vestiges. Plusieurs, dans cette confusion, se livrèrent à d'étranges excès. Le podestat et sa famille y coururent un grand danger. Ce magistrat avait avec lui son épouse, femme d'une grande beauté et qui tenait un rang distingué en Lombardie. Effrayés l'un et l'autre des vociférations du peuple, ils invoquaient la mort en fuyant par les maisons voisines, où ils trouvèrent du secours et furent mis en sûreté. Le jour suivant, le conseil se réunit et décida, pour l'honneur de la ville, qu'on rendrait

au podestat les objets qui lui avaient été volés et qu'il serait payé de ses appointements; c'est ce qui eut lieu, après quoi il partit. » Villani rapporte les mêmes faits et il ajoute : « Messer Corso, tremblant pour sa vie, s'enfuit par les toits de son palais alors moins entouré de murs qu'il ne l'est aujourd'hui. » Les ennemis de Giano, c'est-à-dire les nobles et même les principaux chefs du peuple, se prévalurent de cette circonstance pour l'accuser d'avoir enfreint les *ordres de la justice*; Giano, découragé de se voir ainsi abandonné des siens, soit par faiblesse, soit par bonté, et ne voulant pas exciter de désordre dans la ville, en sortit au mois de mars de cette année, se flattant d'y être rappelé bientôt; mais il ne le fut jamais et mourut en exil. Le Dante, dans l'énumération qu'il fait faire à Cacciaguida, des principales familles de Florence, parle de la noblesse des Della Bella et de celle de Giano, que, malgré tout ce qui s'était passé, il dit être revenu au parti du peuple.

« Tous les Della Bella qui portent les insignes  
» du grand baron dont le nom et la gloire ravivent  
» la fête de Saint-Thomas, en obtinrent les hon-  
» neurs et les privilèges de la chevalerie, bien que

» celui qui entoure ses armoiries d'une frange  
 » d'or, soit aujourd'hui réuni au peuple <sup>1</sup>. »

On ne saurait douter que, dans ces vers, le poète ne fasse allusion à lui-même, qui était noble aussi, et qui pourtant, comme nous l'avons vu, avait passé du côté du peuple. Cependant les nobles ne reprirent point le pouvoir à la chute de Giano, qui eut même pour successeur un homme d'une extraction beaucoup plus basse que la sienne, un certain Peccora, surnommé le *boucher*, à cause de sa profession; et il s'éleva des dissensions nouvelles entre le peuple et les grands, ainsi qu'entre les premières et les dernières classes du peuple.

Nous laisserons de côté l'histoire de ces dissensions, comme ayant peu de rapport avec notre sujet, et nous nous bornerons à transcrire ce qu'en rapporte Villani à l'année 1295, savoir : « que beaucoup de citoyens qui n'étaient ni tyrans, ni revêtus d'une grande autorité, sortirent de la

<sup>1</sup> *Ciascun che Della Bella insegna porta  
 Del gran Barone, il cui nome e 'l cui pregio  
 La festa di Tommaso riconforta,  
 Da esso ebbe milizia e privilegio;  
 Avegnachè col popol sì rauni  
 Oggi colui che la fascia col fregio.*

(PARAD. XVI, l. 43-44.)



classe des grands et entrèrent dans celle du peuple, pour augmenter le pouvoir de celui-ci, en diminuant l'influence des premiers. » Le Dante était précisément du nombre de ces grands ou nobles qui n'étaient ni tyrans, ni revêtus d'une grande autorité. Et soit en haine de messer Corso, qui était, comme on le sait, du nombre des tyrans, soit pour parvenir aux charges de la république, dont les grands étaient exclus par la loi de 1295, il est certain qu'il fut de ceux qui renoncèrent au rang dans lequel ils étaient nés, pour se ranger parmi le peuple, en se faisant immatriculer dans les corps de métiers. Le Dante en un registre contenant les actes de 1297 à 1500, du corps des médecins et apothicaires, se trouve inscrit en ces termes : *le Dante d'Aldighieri des Aldighieri, poète Florentin*. On voit par là combien sont vaines les recherches faites par certains biographes, pour savoir si le Dante fut vraiment médecin ou apothicaire, car n'ayant fait partie de ce corps que dans l'intervalle de sa 52<sup>e</sup> à sa 55<sup>e</sup> année, il n'est pas possible qu'il y soit entré à un tel âge pour commencer la pratique de cet art, et l'on n'en trouve d'ailleurs aucun indice. Mais il ne l'a fait que par les raisons que nous avons dites, et par un de ces subterfu-

ges dont on use dans les gouvernements libres, pour se soustraire aux effets d'une loi oppressive. Certainement les chefs du peuple, loin d'en être mécontents, ne purent manquer de donner les mains à cette espèce de désertion qui ne faisait qu'augmenter la puissance de leur ordre, et la multitude des nobles qui prenaient ce parti, devait nécessairement en effacer ou en diminuer la honte. Quoi qu'il en soit, le Dante fut de ce nombre; c'est ainsi qu'il s'éleva aux emplois du gouvernement populaire.

La manière dont le Dante entra dans la carrière de ces emplois, nous est racontée par Boccace dans un style déclamatoire, suivant son usage, et tout à fait différent de l'appréciation judicieuse de Villani ou de Compagni; car après ses réflexions sur les inconvénients du mariage des philosophes, il ajoute : « Il est dans la nature des choses humaines que l'une soit amenée par l'autre; un intérêt de famille porta le Dante vers la république, où il se trouva tellement environné des vains honneurs attachés aux emplois, que sans regarder d'où il était parti ni où il allait, il se livra entièrement et presque sans frein aux affaires de l'état. La fortune lui fut en cela si favorable, qu'on ne rece-

vait pas une députation, qu'on ne répondait pas à une seule, qu'on ne réformait aucune loi, qu'on n'en abrogeait pas une, qu'on ne faisait ni traité de paix, ni déclaration de guerre, en un mot, qu'on ne prenait aucune résolution de quelque importance, sans qu'il eût donné son avis. »

Passons sur cet autre regret témoigné par Boccace de ce que le Dante, à la faute de se marier, ait ajouté celle de se livrer aux emplois publics, et laissons également les réponses beaucoup trop longues faites à ce reproche par Léonard d'Arezzo, qui aurait pu se contenter de celle-ci : *l'homme est un être sociable : sans même y ajouter la formule : ainsi que les philosophes en conviennent.* Il n'y a dans tout ceci qu'un petit dommage, c'est qu'on ne saurait dire si c'est par suite de dégoûts domestiques, ou parce qu'il y était entraîné par ses relations de famille avec les Donati, que le Dante entra dans la carrière des emplois; ni dans quelle année, après 1295, il y entra, ni s'il avait d'abord appartenu au parti des grands; ni quand et comment il s'en sépara, en se faisant immatriculer dans le corps des médecins et des apothicaires; les deux citations mises en tête de ce chapitre, beaucoup d'autres passages du poëme et toute

la vie du Dante, montrent en lui une manière de penser qui n'était rien moins que populaire, de même que les vers relatifs à Giano della Bella, paraissent une excuse, une sorte de justification donnée par le poète de son passage du parti des nobles à celui des plébéiens; et il me semble en conséquence, que ce n'est pas une conjecture trop hardie de croire que dès le commencement et dans le courant des années 1295 et 1297 environ, le Dante se rangea avec les Donati et les grands, mais que dans les dernières années du siècle, à cause des intrigues de ceux-ci, et principalement de messer Corso, il se sépara d'eux, et en se faisant immatriculer se rapprocha de plus en plus de la faction populaire. Mais quelle que soit l'obscurité des commencements du Dante, nous avons sur quelques particularités de sa vie politique, des détails un peu plus clairs, grâce à un autre biographe moins élégant, mais aussi moins diffus, Filelfo, postérieur de plus d'un siècle, et qui en écrivant à Florence où il y avait des chartes et des traditions qui se sont perdues depuis, est selon moi d'une grande autorité dans un fait si public et si essentiel. Il en rapporte plusieurs circonstances, en disant par exemple que le Dante rem-

plit quatorze ambassades pour la république, et par ce qu'il n'est fait mention de cette particularité que dans un seul de ses biographies, ce n'est pas une raison pour la rejeter, à moins qu'on ne veuille en faire autant d'un grand nombre d'autres faits qui s'admettent dans l'histoire sur la foi d'un seul écrivain.

Dans ce temps-là les ambassades se donnaient aux gens de lettres, bien qu'ils ne fussent pas hommes d'état, comme Pétrarque et Boccace; ce qui rend d'autant plus probable qu'il en fut ainsi pour le Dante, homme de lettres en même temps qu'homme de guerre, noble lui-même et allié à une famille noble et puissante. Il est certain qu'il ne pouvait s'élever plus tard aux premières charges de la république, sans s'être fait quelque nom dans les grades inférieurs; et parmi ceux-ci, on n'en indique aucun autre. Enfin nous avons des renseignements certains sur d'autres ambassades remplies par le Dante, même dans son exil et dans les derniers temps de sa vie, au nom des princes près desquels il était réfugié, ce qui n'aurait pu avoir lieu s'il n'avait été chargé auparavant de pareilles fonctions dans sa patrie, et s'il ne s'était acquis la réputation de bon ambassadeur, ou,

comme nous le dirions, de bon diplomate. Il est de fait que la charge qu'il exerça le plus souvent, sa spécialité, son métier pour ainsi dire, fut la diplomatie. Qu'on ne s'imagine pourtant pas que la diplomatie alors affectât les airs importants, l'élégance et le faste des ambassades de nos jours; car alors et longtemps après, les envoyés n'étaient pas à poste fixe; ils retournaient dans leur patrie aussitôt que les affaires dont ils étaient chargés étaient conclues; ils allaient et revenaient seuls, à cheval, avec si peu de pompe, que souvent ce n'était pas sans beaucoup de fatigues, comme on peut le voir encore deux siècles après, dans les dépêches et les rapports de Machiavel. La plus grande preuve de la réalité des ambassades du Dante se trouve dans les détails qu'en donne Filicflo, et dont plusieurs s'accordent avec les faits rappelés dans l'histoire; il en fait l'énumération suivante :

1° Aux Siennois, pour la délimitation des frontières, que le Dante fixa comme il voulut;

2° Aux habitants de Pérouse, pour réclamer quelques citoyens retenus dans cette ville, et qu'il ramena avec lui à Florence;

3° A la république de Venise, pour une alliance qu'il contracta comme il le désirait;

4<sup>e</sup> Au roi de Naples, avec des présents pour un traité d'amitié qu'il établit sur une base inébranlable;

5<sup>e</sup> Au marquis d'Este, à l'occasion de ses noces, où il ent le pas sur les autres ambassadeurs;

6<sup>e</sup> Aux Génois, pour déterminer les confins des deux états, ce en quoi il réussit parfaitement;

7<sup>e</sup> Une seconde fois au roi de Naples, pour obtenir la liberté de Vanni Barducci, que le roi était prêt à envoyer au supplice, et qui fut délivré par cette belle harangue latine du Dante, qui commence en ces termes : « Il n'est rien, excellent prince, qui vous rendra plus semblable au créateur universel, à celui de qui vous tenez votre couronne, que la miséricorde, la pitié et la compassion pour les malheureux ; etc. »

Dans les 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> ambassades, il porta quatre fois la parole devant le souverain pontife Boniface, et il obtint toujours ce qu'il demandait, excepté dans celle qui n'était pas accomplie encore quand il fut exilé; dans la 12<sup>e</sup> et la 13<sup>e</sup> il fut envoyé au roi de Hongrie dont il n'éprouva aucun refus. Dans la 14<sup>e</sup>, député vers le roi de France, il établit avec ce pays des rapports d'amitié qui se sont conservés jusqu'à nos jours; car

il parlait avec assez de goût la langue française, et l'on prétend qu'il composa quelques écrits dans cette langue.

Maintenant, d'après ce que nous avons vu, toutes ces ambassades ont dû être postérieures à 1295; l'une de celles qui furent envoyées au pape Boniface peut avoir eu lieu en 1295, immédiatement après le renvoi de Giano della Bella, lorsque, suivant le récit de Dino, la solde ayant été refusée à messer Giovanni de Celano, qui commandait 500 hommes d'armes, et celui-ci s'étant réuni aux habitants d'Arezzo, les Florentins s'adressèrent au pape pour obtenir son intervention, qu'il leur accorda en effet, et qui les réconcilia avec leur capitaine, au moyen de 20,000 florins qu'ils comptèrent à celui-ci.

Ensuite, plusieurs des autres députations au pape, au roi de Naples Charles II, à son fils Charles Martel, roi de Hongrie, et même l'ambassade au roi de France Philippe-le-Bel, eurent probablement pour objet la grande négociation qui occupa la moitié de l'Europe et surtout Florence vers cette même année 1295. Alphonse, roi d'Aragon, étant mort dans ce temps, le pape s'employa pour que Philippe-le-Bel, roi de France,



donnât le comté d'Anjou à son frère Charles de Valois, afin que celui-ci renonçât en faveur de Jacques d'Aragon, frère du défunt et alors roi de Sicile, au royaume d'Aragon qui lui avait été conféré par le pape Martin IV, et que finalement Jacques abandonnât la Sicile à Charles II d'Anjou, roi de Naples. On peut voir la part que prit Florence à ces traités au chapitre XIII<sup>e</sup> du livre 7 de Villani, qui a pour titre : « Comment le pape Boniface réconcilia le roi Charles et les Florentins avec Don Giano d'Aragon, roi de Sicile. » On trouve dans le texte de Villani, que Charles se rendit lui-même en France pour cette négociation, que son fils Charles-Martel vint une seconde fois à Florence pour l'y attendre, et qu'il y resta vingt jours. Les Florentins lui rendirent de grands honneurs, en reconnaissance desquels il leur témoigna beaucoup d'amitié, ce qui lui attira les bonnes grâces de tous les citoyens. C'est ainsi qu'a pu se resserrer encore davantage, sinon commencer alors, cette amitié entre le prince et le Dante, qui exista certainement et ne saurait s'être formée plus tard, puisqu'on présume que c'est cette même année que mourut le roi de Hongrie. Tous ces traités finirent par se conclure, seu-

lement Frédéric, autre frère du roi défunt d'Aragon et de son successeur, et qui se trouvait alors en Sicile, ayant été appelé à Rome pour donner son adhésion aux arrangements stipulés, s'y rendit, il est vrai, mais accompagné des deux plus grands ennemis des Français, Jean de Procida, et Roggier de Loria; puis, sans avoir rien promis, étant retourné en Sicile, il se fit couronner roi le jour de Pâques de l'année suivante, 1296. S'il était vrai comme tout l'indique que le Dante eût été employé dans ces négociations au nom de sa ville, on aurait trouvé l'occasion où il a pu suivre, ainsi qu'on le prétend, un cours de philosophie au collège de Naples, et celle que les commentateurs ont cherchée si longtemps, où il a pu connaître Frédéric, roi de Sicile, et contracter avec lui une sorte d'amitié. Enfin si c'est dans cette occasion ou dans une autre que le Dante était allé comme ambassadeur à Paris, on expliquerait mieux la résolution qu'il prit d'y retourner, pendant son exil, comme dans un pays et auprès d'un prince qu'il avait déjà connus. Et si l'on trouve de l'exagération dans le récit de Filelfo, d'après lequel le Dante aurait cimenté entre la France et les Florentins un traité d'alliance plus que sécu-

laire, attendu qu'il n'existe aucune trace d'un fait si important dans les historiens de Florence, nous dirons que le silence de ceux-ci ne prouve rien, connus comme ils le sont pour leur inexactitude, qui n'a point échappé à Machiavel; et l'on peut croire que le Dante, ayant conclu en cette occasion un traité quelconque avec le roi de France, Filelfo aura considéré ce traité (qu'importe qu'il ait exagéré ou non) comme le commencement de la longue alliance qui exista vraiment entre ce royaume et la république de Florence.

De toute manière on peut regarder comme certaine cette dernière opinion, émise par Filelfo, que le Dante savait et écrivait le français. Nous avons déjà parlé d'un morceau assez long du *Purgatoire* composé dans cette langue, ou du moins en provençal, et c'est partie en français, partie en latin, partie en italien, qu'est écrite la romance *Ahi faultx ris per qui traé haves*, attribuée au Dante par le plus grand nombre, et qui lui est refusée par d'autres, par la raison très-peu concluante qu'elle ne leur semble pas digne de lui. Un trop grand nombre de ses ouvrages et de ceux de tous les autres célèbres écrivains devraient être rejetés, si l'on admettait cette nouvelle espèce de critique,

qui ne peut pas s'accorder avec les règles, beaucoup plus sûres, de la variabilité, de la faiblesse et des erreurs de tout esprit humain. Mais entrés malgré nous dans le champ des conjectures, nous l'abandonnons volontiers, et passons sous silence les dernières ambassades au pape, sur lesquelles nous reviendrons avec plus de certitude aux années suivantes. Toutefois, il en est une du 8 mai 1299, qui n'est pas comprise dans les quatorze indiquées par Filelfo, mais qui est constatée par un document que nous avons encore; c'est celle que le Dante remplit auprès de la commune de San-Geminiano, au nom de la ville de Florence, dans les intérêts du parti Guelfe. Car de même que dans l'empire nous avons vu les communes former un état dans l'état, et le peuple en former un dans les communes, de même aussi les Guelfes en faisaient un dans le peuple de Florence. Plus on étudie ces temps du moyen âge en Italie, plus on voit que c'est à cette habitude de former un état dans l'état, qu'elle dut ses malheurs et sa perte. C'est de cette manière qu'au milieu et indépendamment du gouvernement populaire des chefs de métiers, devenu le gouvernement de la commune de Florence, il en existait un autre qui s'y mêlait, qui s'y superposait en

quelque sorte, celui du parti Guelfe avec ses magistrats, ses revenus, ses délibérations, sa puissance particulière. Les chefs du gouvernement, nommés capitaines du parti Guelfe, avaient leur sceau, leur trésor et un trésor particulier appelé *il mobile* du parti, formé probablement des confiscations faites sur les Gibelins et des contributions que s'imposait le parti lui-même. Villani attribue la haine que s'attira Giano della Bella et son exil, à la tentative qu'il fit pour mettre en commun ce sceau et ce *mobile*. Ce gouvernement du parti ne se restreignait pas à Florence, mais s'étendait aussi dans les autres communes Guelfes, et l'on donnait à la ligue du parti entier, le nom de *taglia Guelfa*, sans doute à cause de la contribution ou de la taille payée par tous au *prorata* de leurs moyens. Or, en 1299, l'emploi d'un des capitaines de la *taglia Guelfa* étant venu à vaquer (car il paraît qu'il y en avait deux), le Dante fut envoyé peut-être à toutes ou à plusieurs des communes de la taille, et certainement à celle de San-Geminiano. On trouve dans l'histoire de cette commune que le noble seigneur le Dante d'Alighieri, ambassadeur au nom du parti Guelfe de Florence, fut introduit dans le conseil et que là

il dit que, pour le moment, il devait se tenir en un lieu indiqué un parlement ou une assemblée délibérante, suivant la coutume ordinaire de toutes les communautés de la taille de Toscane, pour le renouvellement et la confirmation d'un nouveau capitaine, et qu'il convenait à cet effet qu'il y eût une réunion des syndics et ambassadeurs de cette commune. Viennent ensuite la proposition faite par un des conseillers, et la résolution prise en conséquence, ou la réforme de la commune, laquelle devait se faire, suivant l'usage, en déléguant un ou plusieurs syndics ou ambassadeurs, avec des pouvoirs suffisants pour se réunir, au lieu et au jour prescrits par de nouvelles lettres de la commune de Florence, aux syndics et ambassadeurs des autres communes de la confédération, afin de délibérer, de faire des règlements, de réformer et de reconnaître un nouveau capitaine de la *Tagliata*, à l'exception qu'ils ne pouvaient signer, ni s'engager à rien sans déclarer d'abord le montant de leurs dépenses à leur propre commune. On voit par tout cela que le Dante, depuis les événements particuliers très-importants pour lui de sa jeunesse, son amour, le nom de poète qu'il s'était acquis, ses études, ses premières armes, *la mort*

*de sa dame et son mariage*, pendant les sept années qui s'écoulèrent de 1295 à 1300, se livra plus à la république qu'aux lettres, et qu'il remplit des emplois et des ambassades, non-seulement pour la commune toute Guelfe et toute populaire de Florence, mais encore pour le gouvernement du parti Guelfe, et cela jusqu'à la fin de 1299. Un tel gouvernement, malgré ses vices, malgré de telles années, malgré les divisions intérieures dont nous avons fait mention, n'en sont pas moins un gouvernement et des années de splendeur et de grand accroissement pour Florence. Machiavel, en certain passage, a observé que les partis dans les gouvernements libres sont quelquefois un principe de force et de grandeur, et si aucun fait ne l'avait encore démontré, les sept dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle en fourniraient un grand nombre de preuves à Florence.

En 1294, le jour de Sainte-Croix de mai, fut fondée la grande et magnifique église de Sainte-Croix; cette église, aussi célèbre par sa beauté que par les monuments de tant d'Italiens illustres, parmi lesquels le Dante fut le dernier, peut être appelée à bon droit le Panthéon, le Westminster ou la Wallhalla d'Italie. Dans la même année,

la ville de Florence, se trouvant dans un état assez tranquille et assez heureux, et les mouvements du peuple excités par les innovations de Giano della Bella ayant cessé, les Florentins décidèrent de rebâtir leur église principale, qui était d'une forme trop grossière et trop petite pour une si grande ville. Ils résolurent de l'agrandir, de la reporter plus en arrière, et de la reconstruire tout en marbre et avec des statues sculptées. Les fondements en furent jetés avec une grande solennité, le jour de Sainte-Marie de septembre, par le cardinal, légat du pape, accompagné de plusieurs évêques-prélats, et on lui donna le nom de *S<sup>te</sup>-Marie del Fiore*. C'est l'origine du dôme de Florence, qui fut longtemps le plus beau et qui est encore l'un des plus remarquables de la chrétienté. En 1296, la commune et le peuple de Florence, ne laissant pas de jouir d'une grande prospérité, bien que les grands eussent commencé à entrer en lutte avec le peuple, celui-ci, pour mieux se fortifier dans la campagne et y diminuer la puissance des nobles et des grands, et surtout celle des Pazzi Ubertini du val d'Arno, qui étaient Gibelins, résolut de fonder dans cette vallée deux terres nobles avec châteaux; l'un fut appelé *Château de*



*Saint-Jean*, l'autre *Castel Franco*; on exempta les habitants de toute taxe communale pendant dix années, ce qui fit que la population s'y accrut en peu de temps, et que ces deux domaines devinrent de bons et vastes établissements. Deux ans après, en 1298, la commune et le peuple de Florence commencèrent à bâtir le palais des *Prieurs*. L'emplacement de ce palais était occupé anciennement par les maisons des Uberti Rubelli, Gibelins de Florence; on fit une place de leurs masures, on acheta d'autres maisons de citoyens et l'on y éleva le palais avec la tour des *Prieurs*. Et c'est là l'énorme et colossal édifice qu'on appelle aujourd'hui le vieux palais de Florence. Enfin en novembre 1299, on entreprit la nouvelle et troisième enceinte de la ville, dans le Pré de tous les Saints; ce furent les évêques de Florence, de Fiesole, de Pistoie, qui en bénirent et en posèrent la première pierre. Les remparts s'étendirent alors depuis la tour qui domine le canal jusqu'à la porte du Prato; mais par différentes circonstances qui s'y opposèrent ensuite, on fut longtemps sans y rien ajouter. Ce sont encore les murs de Florence tels qu'on les voit aujourd'hui, dans ce vaste pourtour qui ne s'est jamais rempli de maisons,

et qui ne renferme pas un nombre d'habitants en rapport à leur étendue; ce qui montre quels sentiments, quelles espérances, quels projets de grandeur animaient les Florentins, quand ils entreprirent cette immense enceinte. Ainsi dans cette belle Florence si admirée de nos jours, les deux plus grands de ses temples, son vieux palais, ses remparts et quelques-uns de ses châteaux aux alentours, prirent tous leur origine dans les sept dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle. Et si les monuments publics ne sont pas toujours un indice certain de la prospérité nationale, parce qu'un gouvernement oppresseur peut les élever au détriment des intérêts du peuple; si encore l'accroissement d'une ville peut avoir lieu au détriment des terres qui l'entourent et annoncer plus d'activité dans la population que dans le gouvernement; quand il arrive que les monuments publics et les maisons des particuliers augmentent à la fois, au dedans et au dehors de la ville, il ne me semble pas douteux qu'ils ne prouvent la prospérité au moins matérielle du gouvernement et du peuple. « Mais dans ce temps, dit Villani, notre ville de Florence était dans l'état le plus brillant et le plus heureux où elle eût jamais été depuis ou avant sa restau-

ration, tant par sa grandeur, sa puissance et sa population, qui lui fournissait plus de 30,000 hommes d'armes dans l'intérieur et plus de 70,000 dans la campagne, avec une bonne cavalerie composée de nobles et de citoyens libres qui la rendaient maîtresse de presque toute la Toscane; l'ingratitude, secondée par l'ennemi du genre humain, fit sortir de cette opulence l'orgueil et la corruption qui mirent fin aux fêtes, aux motifs de joie des Florentins, lesquels, jusqu'à nos jours, restèrent plongés dans les délices et la mollesse; toujours dans les festins, au point que chaque année au commencement de mai, ce n'était par toute la ville que sociétés, compagnies d'hommes et de femmes, bals et réjouissances. »

---

## Chapitre x.

*Les Blancs et les Noirs; le jubilé; la troisième  
idée du poëme; le priorat.*

(1200)

*Nel mezzo del cammin di nostra vita  
I' mi trovai per una selva oscura,  
Che la diritta via era smarrita.  
E quando o dir qual era è così duro  
Quella selva selvaggia ed aspra e fiera  
Che nel pensar rannova la paura!  
Tanto è amara che pare a più morte.*

139. 1, 1. 1-3.

*A te convien tener altro consiglio,*

*Se vuoi campar d' este loco selvaggio.*

139. 1, 1. 34

*... dopo lunga trazione.*

*Verranno al sangue; e la parte selvaggia  
Occorra l' altra con molta offensione.*

139. vi, 1. 21

Au milieu du chemin de la vie je me trouvai dans une forêt obscure, ou je m'étais égaré, car j'étais sorti de la bonne voie. Qui pourrait dire quelle chose dure et pénible c'était que cette forêt sauvage, épineuse, hérissée, dont le souvenir renouvelle mon effroi. Il est si amer que la mort ne l'est guère davantage.

Vous devez suivre une autre route, si vous voulez échapper de ce lieu sauvage.

Après de longs efforts ils en viendront au sang, et le parti sauvage chassera l'autre, ce lui causant un grand dommage.

La division qui suivit à Florence, dans presque toute la Toscane et dans quelques villes des environs, ne fut qu'un fractionnement du parti

Guelfe; fractionnement qui, dans un parti quelconque, après quelque temps de victoire et d'audace, se fait en *purs* et *non purs*, plus ou moins exagérés. Comme il arrive souvent, les purs ou les plus exagérés, avec les secours du dehors, eurent le dessus; et les moins purs taxés, d'abord d'appartenir au parti contraire, condamnés et dispersés pour cette raison, ne tardèrent pas à se confondre dans ce parti. Ces accidents du parti Guelfe durèrent peu de temps, et les noms de *blancs* et de *noirs* qui avaient pris naissance en 1300, n'étaient déjà plus en usage dix ans plus tard, perdus qu'ils étaient dans les dénominations primitives de Guelfes et de Gibelins. C'est pourquoi cet épisode aurait peu d'intérêt, et serait à peine remarqué dans l'histoire d'Italie et même dans celle de Florence, si notre grand poète ne s'y trouvait impliqué. Tellement qu'après son amour, c'est l'événement le plus important de sa vie et celui auquel il fait le plus souvent allusion dans son divin poème. Ce serait donc un sujet bien digne d'une histoire particulière, qu'il serait facile d'extraire d'un grand nombre d'auteurs contemporains, tels que Dino Compagni, Jean Villani et surtout Marchione Stefani.

Ce n'est pas, à vrai dire, qu'on n'y trouve une foule de contradictions et même quelques-unes qu'il serait impossible de faire disparaître; mais c'est aujourd'hui un inconvénient de toutes les histoires modernes, dans lesquelles il y a une telle abondance de documents qu'il est difficile de les concilier tous. Ce qui fait que ceux qui tiennent à la beauté de la narration s'habituent à donner pour certaines les choses qui le sont le moins, tandis que ceux qui mettent la vérité avant tout, se font un devoir de raconter les faits certains comme certains, les douteux comme douteux, et nuisent ainsi à la rapidité de la narration. Les lecteurs me pardonneront de ne pouvoir être que de ces derniers; principalement quand je suis presque le premier qui essaie de ranger tous ces faits dans l'ordre qu'ils exigent; et ils me pardonneront encore de citer ici plus que partout ailleurs les pièces originales. On me dira peut-être que de cette façon je ne fais guère que copier; mais je ne me sens pas le courage de substituer mes paroles à celles d'historiens contemporains, qui sont en même temps les meilleurs écrivains de notre langue. Au reste, c'est un exemple qui m'a été donné par Serassi dans la vie

du Tasse, et par plusieurs autres, dans ces sortes d'histoires spéciales que l'on appelle *mémoires*.

Quels furent les Donati et messer Corso leur chef; quels furent les torts de celui-ci envers ses compagnons et les membres de sa propre famille; quels furent ses procédés hautains, peut-être, à l'égard du Dante son allié, et très-certainement sa haine contre Guido Cavalcanti, le premier ami de notre poète? c'est ce que nous avons déjà eu l'occasion de dire. Nous avons aussi fait connaître combien était grande l'inimitié qu'il portait aux Vieri des Cerchi, et les bruits vrais ou faux répandus dans les contrées les plus éloignées de l'Italie, sur l'origine de cette inimitié. Les historiens florentins n'en donnent pas d'autre raison que la jalousie, cette peste dont les grands états ne sont pas exempts, mais qui, prenant naissance et se perpétuant dans les petits, a plus de malignité encore entre voisins. La jalousie qui exista parmi ceux du Dante s'envenima au point que le souvenir, à cause de lui, n'en périra jamais. « C'est par la jalousie que les citoyens commencèrent à se partager en factions. La principale, la plus grande, est celle qui s'éleva dans le quartier *dello scandalo*, à la porte de Saint-Pierre, entre les maisons des Cerchi et des Do-

nati. L'un de ces deux partis ne dut son origine qu'à cette jalousie, l'autre n'eut pour motif qu'une ingratitude sauvage. Le chef des Cerchi était messer Vieri, et lui et ceux de sa famille étaient des hommes à grandes spéculations, ayant une parenté nombreuse, riches marchands dont la compagnie, c'est-à-dire la maison de commerce, était une des plus importantes du monde. C'étaient des gens moroses, sauvages, ingrats comme tous ceux qui parviennent tout à coup à la fortune et au pouvoir. » Villani, en cet endroit, appuie sur ce nom de quartier *dello scandalo* donné à celui des Cerchi, des Donati et du Dante, et il appuie principalement sur le surnom de *sauvages* appliqué aux Cerchi, surnom qui, soit qu'il signifiât campagnards, étrangers aux usages de la ville, ou peu civilisés, soit qu'il vint des forêts du Val de Siève et du Pivier d'Acone dont ils étaient originaires, leur fut attribué si généralement, que dès le principe leur parti ne fut désigné que sous le nom de *parti sauvage* que lui donne aussi le Dante. Après avoir dit ce que nous avons déjà rapporté des Donati, Villani continue : « Ils étaient voisins à Florence et à la campagne ; et leur jalousie se mêlant à



cette sauvagerie bizarre, excita au plus haut degré la haine qu'ils se portaient. » Dino Compagni ajoute : « Quelques-uns des Cerchi achetèrent le palais des comtes Guido, qui touchait aux maisons des Donati et des Pazzi, lesquels étaient de familles plus anciennes, mais moins riches; aussi les Donati, voyant les Cerchi monter en dignité, agrandir leur palais, l'entourer de remparts et mener grand train, conçurent-ils pour eux une aversion profonde qui ne fit que s'envenimer encore davantage, quand messer Corso Donati, chevalier plein de courage, ayant perdu sa femme, rechercha en secondes noces la fille et l'héritière de messer Accerito de Gaville; mais les parents de celle-ci, qui comptaient sur l'héritage, n'y voulant pas consentir, la mère de la demoiselle, frappée de la bonne mine de messer Corso, la lui accorda en dépit des autres membres de la famille. Les Cerchi, parents de messer Neri de Gaville, s'en indignèrent et mirent tout en œuvre pour qu'il n'eût point l'héritage, que cependant il obtint par la force, ce qui causa un grand scandale et mit en péril la ville et plusieurs de ses habitants. »

Cette inimitié en était venue là, au commencement de 1300, quand, pour y ajouter encore,

il s'en éleva une semblable à Pistoie. Que cette importance des haines de famille ne paraisse pas étrange; connues dans les siècles barbares sous le nom de *faide*, elles furent dès lors le principal mobile des événements, et durèrent jusqu'aux temps dont nous parlons; à tel point qu'elles étaient regardées non-seulement comme excusables, mais comme sacrées par tous et par le Dante lui-même, qui en cela seulement peut-être n'avait pas devancé son siècle. Tout le monde connaît le passage de l'*Enfer*, où le Dante apercevant un de ses compagnons ou de ses parents, Geri del Bello, assassiné depuis longtemps, sans avoir été vengé par aucun des siens, et celui-ci s'éloignant indigné, le poète explique cette indignation à Virgile, et s'en justifie :

« O mon guide, lui dis-je, sa mort violente qui  
 » n'a pas encore été vengée par aucun de ceux  
 » qui devaient réparer son outrage, est la cause  
 » de cette indignation : c'est, je pense, ce qui l'a  
 » fait partir sans dire un mot, et par là il ne fait  
 » qu'ajouter à mon amitié pour lui <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *O duca mio, la violenta morte  
 Che non gli è vendicata ancor, d'as'io,  
 Per alcun che dell'onta sia consorte,*

Il y avait donc à Pistoie une famille comptant plus de cent hommes d'armes, sans être pourtant d'une grande ancienneté, mais riche, puissante nombreuse, d'après ce qu'on vient de dire, et qui avait beaucoup d'amis. Elle descendait d'un nommé *Cancellieri Notaio*, qui avait donné le nom de *Cancellieri* à sa famille. Il provint de deux femmes de cette famille des enfans qui l'augmentèrent au point de fournir cent sept hommes d'armes. Les descendants de l'une de ces deux femmes, qui s'appelait *Madonna Bianca*, prirent le nom de *Cancellieri Bianchi*; et les autres, par opposition, celui de *Cancellieri Neri*. Il y eut division entre eux, comme on l'a vu à cause des deux femmes dont ils descendaient, mais pourtant ils étaient restés nobles, grands, et jusque là ils se contentèrent de ces noms. Or, il arriva, l'esprit malin l'ayant ainsi voulu, qu'en jouant l'un avec l'autre, Dore, fils de messer Guillaume *Cancellieri Neri*, blessa Petieri, fils de messer Bertacca *Cancellieri Bianchi*. Le père du premier,

*Fecce lui disdegnoso ; onde sen gio  
Senza parlarmi sì come io stimo ,  
Ed in ciò m' ha e' fatto a' se più pio.*  
(*Inf.* xxiv. t. 11-12.)

de retour chez lui, sans mettre beaucoup d'importance à cet accident, se borna à en faire des réprimandes à son fils, et lui dit : « Va trouver messer Bertacca; prie-le de te pardonner et d'engager son fils à te pardonner de même, » et il le fit accompagner par un voisin, en déclarant que si pareille chose lui était arrivée il n'aurait point pardonné. Le jeune homme obéit, se rendit à la maison de messer Bertacca, qu'il trouva vivement affligé de la blessure de son fils, et qui, l'ayant écouté, lui répondit : « Vous avez été fort imprudents, toi de venir ici, et ton père de t'y envoyer, » et comme il y avait dans sa maison une pièce attenante à l'écurie où se trouvait une auge, il fit saisir l'enfant, ordonna de lui couper la main et lui dit : « Porte ta main à celui qui t'a envoyé. » Le jeune enfant partit ainsi mutilé, et revint près de son père. Celui-ci à cet aspect, ainsi qu'il devait arriver en pareille circonstance, prit les armes avec les siens. Il s'en suivit plusieurs combats; il y eut des morts de part et d'autre, et la ville de Pistoie se divisa. Ce fait est raconté ou indiqué par tous les historiens de Toscane, qui le placent, les uns après 1286, les autres un peu avant 1500. Mais de toute manière ce fut au commencement

de cette année qu'il produisit ses funestes effets à Florence, en y greffant l'inimitié des *blancs* et des *noirs* de Pistoie, et en désignant celle des Cerchi et des Donati par leurs noms.

En effet, Florence étant à la tête de la *taglia* Guelfe, exerçait la suprématie sur les villes moins importantes de cette *taglia*, et par conséquent sur Pistoie; et craignant alors que son parti n'eût à souffrir, elle s'empara de la seigneurie de cette ville, et appela à Florence, comme otages, les principaux et les plus à craindre des Cancellieri blancs et noirs. Le parti des noirs se restreignit à la maison Frescobaldi, au delà de l'Arno; le parti des blancs, à la maison Cierchi nel Garbo, à raison de la parenté qui existait entre eux. Mais de même qu'une brebis malade gâte le troupeau, de même cette maudite semence de Pistoie, en s'arrêtant à Florence, corrompit et divisa les Florentins; car d'abord toutes les familles nobles, puis les bourgeois, puis le peuple, prirent parti qui pour les uns, qui pour les autres. La rivalité une fois établie, non-seulement les Cancellieri ne furent pas réconciliés par les Florentins, mais les Florentins au contraire furent divisés par ceux-ci, et les haines se multipliant, les choses ne

firent qu'aller de mal en pis. On trouve dans les historiens la liste des familles qui suivirent le parti des Cerchi, autrefois parti *sauvage*, maintenant celui des blancs, et de celles qui s'attachèrent au parti des Donati, à présent des noirs. Nous ne nous occuperons pas de ces détails, qui nous intéressent trop peu; mais nous ne négligerons pas cette observation de Villani, qu'au parti blanc des Cerchi, outre les familles nommées ci-dessus, se joignirent encore d'autres maisons et familles d'hommes du peuple et de petits artisans, ainsi que tous les grands et les bourgeois du parti Gibelin; et par les nombreux adhérents qu'avaient les Cerchi, le gouvernement de la ville était presque tout entier en leur pouvoir. Ainsi vint à changer la marche ordinaire des deux partis, d'après laquelle presque toujours et partout les nobles étaient Gibelins et les gens du peuple Guelfes, tandis qu'ici, au contraire, les bourgeois n'étaient pas plus Gibelins, mais moins Guelfes que les nobles; ce qui vint sans aucun doute de ce *mobile*, ou trésor du parti Guelfe dont nous avons parlé, qui était entre les mains des nobles, et que Giano della Bella avait tenté en vain de leur ôter.

Ainsi la faction Guelfe, c'est-à-dire son gouver-

nement particulier, dans la crainte que les partis dont nous venons de parler ne tournassent en faveur des Gibelins, s'adressa au pape Boniface pour qu'il y apportât remède. Ce pape envoya chercher à cet effet messer Vieri de Cerchi, et lorsqu'il fut en sa présence, il le pria de faire la paix avec messer Corso Donati et ses partisans, lui promettant de le mettre lui et les siens en bonne position à Florence, et de lui accorder les grâces spirituelles qu'il demanderait. Messer Vieri, quoique sa conduite dans les autres occasions eût été celle d'un chevalier plein de sagesse, se montra peu prudent cette fois, mais intraitable et bizarre; car il ne voulut rien faire de ce que lui demandait le pape, disant qu'il n'était en guerre avec personne; ensuite de quoi il s'en retourna à Florence, et le pape resta très-indigné contre lui et les siens. Ces deux partis alors, se tenant en garde l'un contre l'autre, sans que la guerre eût encore éclaté entre eux, et se visitant réciproquement, il arriva que, dans la matinée du 23 avril de l'année 1300, la femme de messer Filippo qui appartenait aux blancs et celle de Bernard Donati se rencontrèrent dans la maison de messer Vieri; et, comme l'épouse de celui-ci se disposait

à les placer à table l'une à côté de l'autre : « N'en faites rien, lui dit-il, car elles ne sont pas du même sentiment, mettez entre elles n'importe qui. — Seigneur, reprit à ce mot l'épouse de Bernard Donati, vous avez grand tort de me croire, moi et les miens, d'aucun parti et ennemis de personne; permettez que je me retire. » Sur quoi l'épouse de messer Vieri reprenant la parole : « Eh! bien! retirez-vous; » et si messer Vieri ne l'avait retenue, elle serait partie. Néanmoins, comme une femme qui a peu de politesse, elle dit : « C'est un second affront que vous me faites; car il y a de la lâcheté à s'attaquer aux femmes. » Messer Vieri, quelle que fût sa prudence, ne put s'empêcher de répondre : « Les femmes sont des diables; » puis il passa outre et la laissa. Elle revint à la maison, où elle ne manqua pas de tout envenimer; le mari accourut s'en plaindre à messer Vieri, et se trouvant repoussé par lui et mal mené par les autres membres des Cerchi, comme à son retour il en eut rencontré un près de sa maison, il l'assaillit et le blessa assez grièvement d'un coup de couteau. C'est ainsi que d'un cancan de femme vint entre eux la première altercation et la première effusion de sang. »

Une semaine plus tard, le jour des caledes de



mai, qui vingt-sept ans auparavant avait été pour le Dante, dans la maison Portinari, la cause de plusieurs aventures, une réunion d'hommes et de femmes, avec bals et divertissements, avait lieu comme à l'ordinaire, sur la place de l'église de la Sainte-Trinité. On y vit arriver à cheval une compagnie de jeunes gens de la famille des Cerchi, lesquels se défiant des Donati, étaient armés de toutes pièces et traversaient Florence, pour aller voir les fêtes. Comme ils y assistaient ainsi à cheval, survinrent les Donati, et ces derniers ne les reconnaissant point par derrière, ou précisément parce qu'ils les reconnaissaient, poussèrent leurs chevaux contre eux. A cet assaut les Cerchi se retournèrent en poussant des cris; des cris on en vint aux armes, et il y eut plusieurs blessés, parmi lesquels Ricoverino, fils de messer Ricovero des Cerchi, eut le nez coupé sans qu'on sût bien qui l'avait frappé. Ceux de cette famille gardèrent le silence sur ce fait, pour en tirer une vengeance plus sûre. Et comme les citoyens qui les entouraient se déclarant ceux-ci pour les uns, ceux-là pour les autres, s'étaient mêlés au combat, toute la ville en fut troublée. Or, de même que la mort de messer Buondelmonti l'ancien avait donné naissance aux

partis Guelfe et Gibelin, de même cette rencontre fut la principale cause de la ruine du parti Guelfe et de notre ville, et notez que l'année qui précéda ces troubles, on avait bâti les maisons de la commune qui, commençant au vieux pont sur l'Arno, s'étendaient vers le château Altafronte; qu'à ce dessein on avait élevé le pilastre au pied de ce pont, et qu'on était convenu de reculer la statue de Mars, laquelle d'abord regardait le Levant et fut tournée vers le Nord, ce qui fit dire d'après une prédiction des anciens! « Puisse notre ville ne pas éprouver de grands changements! » Le Dante, dans son poëme, a fait allusion à cette superstition des Florentins, qui attribuaient tous les malheurs de leur cité à la statue mutilée et à la colère du dieu Mars, déjà déponillé de son titre de protecteur de la ville par S<sup>t</sup> Jean-Baptiste. Dans l'*Enfer*, un pécheur à qui on demande qui il est, répond sans se nommer : « Je suis de la ville qui substitua » Jean-Baptiste à son premier patron, lequel, pour » cela, ne cessera de la rendre malheureuse par » ses maléfices; et si ce n'était qu'il en reste encore quelque vestige au passage de l'Arno, les » citoyens qui ont rebâti la ville sur les débris » laissés par Attila, auraient fait un ouvrage

» inutile<sup>1</sup>. » Dans d'autres passages encore, il signale cet antagonisme, cette lutte entre les deux patrons de la ville, le céleste et l'inferral. Peu avant ou peu après ces deux événements, il en survint un autre, qui regardait le Dante de plus près. Nous avons parlé de l'inimitié de messer Corso Donati et de Guido Cavalcanti, lequel naturellement d'accord avec les jeunes gens qui lui avaient promis aide et secours, et dont probablement le Dante faisait partie, appartenait alors au parti *sauvage*, autrement appelé des *blancs* ou des Cerchi. Un dard à la main, il poussa son cheval contre messer Corso, croyant qu'il était suivi par les Cerchi qu'il voulait engager dans la lutte, et en courant il lança son dard, mais en vain. Messer Corso avait avec lui Simon son fils, jeune homme vigoureux et hardi, Ceclino dei Bardi, et beaucoup d'autres armés de leurs épées, qui, le poursuivant, mais ne

<sup>1</sup> *Io fui della città che nel Batista  
Cangiò 'l primo padrone; ond' ei per questo  
Sempre con l' arte sua la farà trista.  
E se non fosse che'n sul passo d' Arno  
Rimane ancor di lui alcuna vista,  
Quei cittadin che poi la rifondarno  
Sovra 'l cener che d' Attila rimase,  
Avrebber fatto lavorare indarno.*

(*Inf.* XIII, t. 48-50.)

pouvant l'atteindre, lui jetèrent des pierres, tandis qu'on lui en jetait également des fenêtres, de façon qu'il fut blessé à la main ; ce fut la cause d'un redoublement de haine. Messer Corso s'exprimait en termes fort injurieux sur le compte de messer Vieri, qu'il appelait l'âne de la porte, du nom de la porte de Saint-Pierre qu'il habitait, parce que c'était un fort bel homme à la vérité, mais qui ne brillait ni par l'esprit ni par le don de la parole, ce qui faisait dire souvent : « J'ai entendu braire l'âne de la porte. » Il le méprisait donc beaucoup, et ne lui donnait plus que le nom de Guido de Cavicchia, ce que ne manquaient pas de rapporter un tas d'espions et de baladins. L'un d'eux, entre autres, appelé Scampolino, en répétait bien plus qu'il n'en avait été dit, afin d'exceiter les Cerchi à en venir aux mains avec les Donati.

La guerre ainsi déclarée ouvertement entre les deux partis, et celui des *blancs*, qui penchait vers les Gibelins, prenant le dessus dans le gouvernement, les chefs du parti Guelfe et leur conseil craignirent que, par l'effet de ces divisions et de ces intrigues, le parti Gibelin ne l'emportât à Florence, car sous prétexte de bonne administration, il le laissait déjà entrevoir, et beaucoup d'hommes

de ce parti, qui étaient regardés comme très-bons citoyens, avaient commencé à remplir des emplois. Ceux qui tenaient pour les *noirs*, afin de reprendre leur position, envoyèrent donc des ambassadeurs au pape Boniface, pour le prier de prendre en considération les intérêts de la ville de Florence et ceux de l'église. Le pape, aussitôt, délégua pour cette affaire le moine Matheo d'Acqua sparta, cardinal, de l'ordre des frères mineurs, et le fit partir au mois de juin 1300 pour Florence, où il fut reçu avec de grands honneurs. Mais avant d'en venir à ce qui arriva au cardinal à Florence, pendant le priorat du Dante, qui allait commencer le 15 de ce mois, il nous faut parler d'un nouvel événement qui, dès les premiers jours de la même année, occupait l'attention non-seulement de Rome, mais de toute l'Italie et de toute la chrétienté. C'était l'époque à laquelle les passions bonnes ou mauvaises étaient le plus exaltées, le plus effrénées, et par cette raison, où les crimes étaient plus fréquents que de nos jours. Mais au milieu de ces passions et de ces crimes, prédominait chez les Italiens une foi inébranlable, un amour, un dévouement sans bornes à la religion de leurs pères, à cette reli-

gion qui, si elle n'était point catholique par sa nature, aurait dû être particulièrement nommée italienne dans l'histoire. Peu importe que quelques-uns, comme nous l'avons vu, aient pris le nom d'épicuriens, et que peu après il en soit né une hérésie restreinte à quelques villes des Alpes Novaraises, car les bornes étroites dans lesquelles elle était circonscrite et le peu d'appui qu'elle trouvait dans l'opinion nationale, sont précisément une preuve de l'unanimité de cette opinion chrétienne, catholique et dévouée au Saint-Siège.

Vers la dernière année de ce siècle, le bruit se répandit parmi les chrétiens que c'était un usage du Saint-Siège d'accorder tous les cent ans une indulgence plénière. Il n'existe pas de monument historique qui donne une si haute antiquité à cet usage. Il paraît au contraire que l'indulgence plénière était réservée à ceux qui visitaient la terre sainte, et qui, des palmes qu'ils rapportaient, prenaient le nom de *palmieri*. Ceux-ci tenaient le premier rang parmi les pieux voyageurs : on appelait *romei* ceux qui se rendaient à Rome, et pèlerins en général, ceux qui allaient à Saint-Jacques de Galice ou dans les autres lieux saints. Cette année donc, d'après le bruit répandu, une foule immense de pèlerins accourut

au centre commun du christianisme, et le pape Boniface, soit qu'il eût fait répandre ce bruit, ou qu'il l'eût accredité, accorda l'indulgence plénière aux Romains qui, pendant un mois, et aux étrangers qui, pendant quinze jours, visiteraient les églises des saints apôtres Pierre et Paul. Les routes d'Italie en étaient encombrées, les auberges de Rome remplies, les vivres y abondaient ainsi que les offrandes. Au pont Saint-Ange qui mène à Saint-Pierre, il fallut placer au milieu une palissade en forme de cloison, afin que les uns allassent par un côté et que les autres revinssent par l'autre. Le Dante voyant dans l'enfer une foule séparée de cette manière, en tire une comparaison comme d'une chose que probablement il avait vue de ses propres yeux. « Comme les Romains, l'année » du jubilé, à cause de la grande foule, ont établi » le mode de passage sur le pont Saint-Ange, de » manière que d'un côté tous ont le front tourné » vers le château, et se rendent à Saint-Pierre, » et que de l'autre ils se dirigent vers le mont » Giordano <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Come i Roman per l' esercito molto,  
L'anno del giubbileo, su per lo ponte  
Hanno a passar la gente modo tolto;  
Che dall' un lato tutti hanno la fronte*

Il y eut pendant toute l'année deux cent mille étrangers à Rome; on n'en compte pas moins de deux millions qui y passèrent. Le pape en recueillit une énorme quantité d'argent; car deux clercs se tenaient jour et nuit à l'autel Saint-Pierre un râteau à la main, et ramassaient des sommes immenses. C'est ainsi qu'en parle Guglielmo Ventura, chroniqueur d'Asti, qui s'y trouvait. Notre Jean Villani de Florence en fut également témoin : après avoir raconté que le trésor de l'église s'accrut considérablement par les offrandes des pèlerins, et que les Romains s'enrichirent tous en vendant leurs denrées, il ajoute : « Et comme je faisais partie de ce pieux pèlerinage dans la sainte ville de Rome, à l'aspect de ses antiques et superbes monuments, en lisant les annales et les grandes actions des Romains écrites par Virgile, Salluste, Lucain, Tite-Live, Valère Maxime, Paul Orose et d'autres maîtres en histoire, qui racontèrent les moindres comme les plus grands événements, et ceux même des peuples les plus reculés, pour en conserver le souvenir et l'exemple

*Verso il castello e vanno a santo Piciro :*

*Dall'altra sponda vanno verso 'l monte.*

(*Inv. xviii, l. 10-11.*)



à la postérité, moi leur disciple indigne, quoique trop au-dessous d'une pareille tâche, j'essayai de prendre et leur manière et leur style.

» Mais en considérant que notre ville de Florence, fille et œuvre de Rome, était à son apogée et au moment de s'élever encore plus haut, tandis que Rome était à son déclin, il m'a paru convenable de rassembler dans une nouvelle chronique tous les événements de cette ville depuis son origine.

» En conséquence, par la grâce du Christ, à mon retour de Rome en 1300, je commençai à compiler ce livre à la gloire de Dieu, du bienheureux saint Jean et de notre chère ville de Florence. »

Il est un autre ouvrage, un ouvrage d'une plus grande portée, qui fut probablement inspiré par le jubilé. Nous avons vu que le Dante avait conçu la première idée de son poème pendant que Béatrix vivait encore, et la seconde après sa mort, au commencement de 1293, à la suite de la vision où elle lui avait apparu.

Dans les années suivantes, son mariage, ses enfants, peut-être d'autres amours, certainement le commerce du monde, les affaires publiques, les ambassades, les haines de famille, les partis qui se formaient, ne lui avaient point permis

de travailler beaucoup ni d'une manière efficace. En outre, et par cette raison sans doute plus que par toute autre, le Dante, dans ces deux premières épreuves, dut être découragé, embarrassé par une erreur qu'il avait commise, par la mauvaise route qu'il avait choisie, par un instrument peu convenable à son esprit libre et élevé, je veux dire, par la langue latine, langue morte et qu'il ne maniait pas assez bien; nous donnerons pour preuve évidente de cette assertion et de la faiblesse de ses essais, les trois premiers vers qui nous en restent :

*Ultima regna canam fluido contermina mundo,  
Spiritus quas lata patent, quas prœmia solvunt  
Pro meritis cuique suis data lege tonantis.*

De toute manière le poëme italien, tel qu'il est, et qui commence par les mots : « Au milieu du chemin de notre vie <sup>1</sup>, » c'est-à-dire lorsque le Dante avait 35 ans; ce poëme qui parle de la semaine sainte de l'année 1300, et dans lequel, par une loi invariable, on ne trouve dans l'autre monde que les personnages morts avant ce temps; où l'on ne raconte que les faits alors ac-

<sup>1</sup> *Nel mezzo del cammîn di nostra vita.*

(*Inf.* I, l. 1.)

complis, en prophétisant seulement ceux qui doivent suivre; ce poëme, dis-je, ne fut et ne put être écrit qu'après cette époque. Le choix n'en put être déterminé que par l'une des deux raisons suivantes, qui auront fait impression sur le poëte : soit parce que c'était l'année du jubilé, et qu'il y avait été présent, soit parce qu'à cette occasion il conçut le ferme dessein de revenir à la vertu, au pieux souvenir de Béatrix et à la vie contemplative, en renouçant aux vices de la société et au tumulte des factions, ou bien parce que c'était pendant son priorat, origine de tous ses malheurs : l'une et l'autre de ces raisons me paraîtraient assez croyables. Encore ne sait-on pas bien si ce fut alors ou plus tard, à Rome ou ailleurs, qu'il conçut cette troisième et dernière idée de son poëme, mais il ne pouvait la concevoir plus tôt, et rien ne s'y opposa depuis. Quoi qu'il en soit, cette année, ce mois d'avril 1300, restèrent sans doute gravés dans sa mémoire, comme l'époque principale, l'époque moyenne, entre le progrès et le déclin de son âge, celle à laquelle il en rapporte par ci par là les autres circonstances précédentes ou postérieures.

C'est déjà un motif très-puissant pour croire avec beaucoup de biographes que le Dante a réel-

lement assisté au jubilé; et une preuve plus spéciale qu'on en peut donner, c'est qu'on ne saurait imaginer comment il lui serait venu à l'esprit de faire une allusion aussi positive au pont Saint-Ange, partagé comme il le fut alors, s'il ne l'avait pas vu de ses propres yeux. Ajoutez à cela que le poète parle encore une autre fois du jubilé, dans le *Purgatoire*, à l'endroit où son ami et son maître de musique Casella, mort au retour de cette solennité, aborde le purgatoire. Voici les paroles du Dante :

« En vérité, depuis trois mois, il a recueilli  
 » quiconque a désiré entrer en ce séjour de paix;  
 » et moi, qui tout à l'heure encore tournais les  
 » yeux vers la mer, à l'endroit où l'eau du Tibre  
 » se mêle à l'onde salée, je fus reçu par lui avec  
 » bienveillance <sup>1</sup>. »

Si le Dante alla au jubilé, ce dut être dans les six premiers mois de l'année où il fut nommé prieur, et malgré l'incertitude des conjectures

<sup>1</sup> *Veramente da tre mesi egli ha tolto  
 Chi ha voluto entrar con tutta pace:  
 Ond' io ch'era ora alla marina volto  
 Dove l'acqua di Tevere s'insala,  
 Benignamente fu' da lui ricolto.*

(*Purg.* II, l. 35-34.)

ajoutées aux conjectures, je ne laisserai pas d'exprimer un de mes doutes, savoir : que des deux ambassades envoyées au pape Boniface, vers le commencement de 1300, par les chefs du parti Guelfe, l'une a pu être remplie par le Dante. Nous l'avons déjà vu chargé d'une mission de cette espèce un peu moins d'un an auparavant. Maintenant, pendant son priorat, nous le trouvons tout à fait Guelfe encore, agissant d'accord avec le légat, et impartial entre les *noirs* et les *blancs*, ce qui rend plus probable l'opinion que c'est à l'occasion d'une pareille ambassade qu'il assista au jubilé, et qu'il en revint précisément alors qu'il fut investi de son priorat. De quelque façon qu'on envisage ces faits, il est certain qu'ayant été choisi par les *ordres de la justice*, suivant les règlements de 1293, il entra dans son priorat le 15 juin, et y resta deux mois, conformément à la coutume. Ses cinq collègues étaient : *Nolfo de Guido, Neri, fils de messer Jacopo del Giudice, Nello* (ou Neri) *di Arighetto Doni, Bindo dei Donati Bilenchi, e Ricco Falconetti*. Ils avaient pour gonfalonier de justice Faccio da Micciole, et pour notaire ou secrétaire, sir Aldobrandino Uguiccion da Campi.

Le Dante lui-même, dans une lettre qui est main-

tenant perdue, dit en parlant de cette élection : « Tous les désagréments, tous les maux que j'ai soufferts ont eu pour cause et pour principe les malheureux comices de mon priorat, et bien que jen'eusse pas mérité cette charge par ma prudence, ce n'étaient cependant ni mon âge ni ma fidélité à remplir mes devoirs qui m'en rendaient indigne, car dix ans déjà s'étaient écoulés depuis la bataille de Campaldino, etc., » passage dans lequel il faut remarquer, pour l'intelligence de ce qui suivra, cet aveu d'une erreur, la seule reconnue par le Dante, d'autant plus croyable en cela, qu'il se montre à nous en toute autre occasion plus altier et plus franc. Voyons à présent quelle dut être cette erreur et quels furent les événements de ce priorat.

Le cardinal d'Acquasparta, légat du pape Boniface, étant arrivé à Florence probablement avec le Dante, certainement dans le mois de juin, et ainsi au commencement de l'entrée en charge des nouveaux prieurs, pour rétablir la paix entre les deux factions qui divisaient les Guelfes de cette ville, y fut reçu avec de grands honneurs. Après s'y être reposé, il demanda à la commune l'établissement de la *balia* (puissance extraordinaire et équivalente à celle de dictateur), afin de réconcilier

tous les Florentins; et pour faire disparaître les factions des *blancs* et des *noirs*, il voulait réformer le pays et rendre les emplois accessibles à tous les citoyens, c'est-à-dire les distribuer sans aucune distinction de parti; tandis qu'alors on les voyait presque exclusivement occupés par les *blancs*. Son intention était de mettre dans des urnes, quartier par quartier, les noms de ceux de l'un ou de l'autre parti qui seraient dignes d'être prieurs, et de les tirer au sort de deux en deux mois. Les jalousies de partis et les factions qui se formaient empêchaient qu'il ne se fit par les chefs de métiers aucune élection pour le priorat, sans que toute la ville s'émût et fit même quelquefois de grands préparatifs de guerre. Ceux du parti blanc, qui étaient à la tête du gouvernement du pays, dans la crainte de perdre leur position et d'être trompés par le pape et le légat, sous ce prétexte de réforme, adoptèrent le pire de tous les avis, et ne voulurent point obéir; le légat s'en indigna, retourna à Rome et laissa la ville de Florence excommuniée et frappée d'interdit. C'est ainsi que Villani le rapporte, avec beaucoup de discernement, autant que nous pouvons en juger. Mais notez que par ceux qui prirent le plus mauvais parti, ce sont les chefs du

parti blanc, maitres de la commune et du territoire, qu'il faut entendre, et non pas sans doute les prieurs ou du moins la totalité de leur conseil. Les détails de ce fait relatif au cardinal, ou plutôt ceux qui, en le rendant suspect aux blancs, maitres du pouvoir, firent rejeter ses propositions, nous ont été conservés par Dino Compagni, qui en parle en qualité de témoin et comme y ayant pris part. La veille de la S'-Jean, qui était aussi le neuvième jour de l'entrée du Dante dans les fonctions du priorat, les chefs des métiers se présentant à l'offrande, selon l'usage, précédés des consuls, furent arrêtés par quelques nobles qui les frappèrent, en leur disant : « Nous sommes ceux qui avons vaincu à Campaldino, et vous nous avez éloignés des emplois et des honneurs de notre ville. » Les magistrats indignés prirent conseil du plus grand nombre des citoyens, et moi Dino je fus un de ceux-ci. Il y en eut quelques-uns d'exilés de chaque parti. (On voit par là que la lutte entre les corps de métiers, les gens du peuple et les grands, passa pour avoir éclaté et éclata en effet entre les blancs et les noirs, les Cerchi et les Donati, chacun de ces partis ayant alors trois noms.) Les exilés furent du côté des Donati, messer Corso et Sinibaldo Donati, messer



Rosso et messer Rossellino della Tosa, messer Giacchinotto et messer Pazino de Pazzi, messer Geri Spino, messer Porco Manieri, et leurs alliés au château de la Pieve; du côté des Cerchi, messer Gentile, messer Torrigiano et Carbone de Cerchi, Guido Cavalcanti, Baschiera della Tosa, Baldinuccio Aldimari, Naldo Gherardini, et quelques-uns de leurs parents, à Serezano, qui obéirent et se rendirent aux frontières <sup>1</sup>. Mais il y avait déjà, justement ou injustement, quelque partialité dans cette condamnation, puisque messer Corso, chef des noirs, était exilé, et que messer Vieri, chef des blancs, ne l'était pas. De là peut-être ce que l'historien ajoute : « Ceux de la faction des Donati ne voulaient pas partir, donnant à entendre qu'il existait une conjuration entre eux. Les recteurs (synonyme de prieurs) persistaient à les condamner, et s'ils n'avaient pas obéi et qu'ils eussent pris les armes ce jour-là, ils seraient restés maîtres du pays, parce que les Lucquois (*Guelfes* invétérés et pleins d'ardeur), à la connaissance et avec l'assentiment du cardinal, venaient à leur secours avec une grande armée. Les seigneurs (autre synonyme de prieurs) apprenant l'arrivée des Lucquois, leur écri-

<sup>1</sup> Dino Compagni.

virent de n'avoir pas la hardiesse d'entrer sur leur territoire, et ce fut Dino que l'on chargea d'écrire la lettre. On ordonna aux villages d'intercepter les routes, et par le moyen de Bartolo, fils de messer Jacopo de Bardi, on parvint à les faire obéir. On vit alors clairement ce que voulait le cardinal, et que la paix qu'il proposait n'avait d'autre but que d'abaisser les Cerehi, pour élever les Donati. Cette intention comprise d'un grand nombre de personnes, déplut beaucoup, et à cette occasion un particulier d'assez peu de bon sens, armé d'une arbalète, lança à la fenêtre de l'évêché, où était le cardinal, une flèche qui s'enfonça dans le bois. Le cardinal effrayé sortit, et alla pour plus de sûreté demeurer au delà de l'Arno, dans la maison de messer Thomas de Mozzi. Les magistrats, pour réparer l'affront qu'il avait reçu, lui offrirent 1500 florins nouveaux; c'est moi Dino qui les lui portai dans une coupe d'argent et qui lui dis : « Monseigneur, que leur petit nombre ne vous les fasse pas dédaigner, car sans les conseils publics on ne peut plus donner d'argent. Le cardinal répondit qu'il les avait pour agréables, et il regarda beaucoup les florins, mais ne voulut pas les accepter <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Dino Compagni, p. 481, 482.

On a du plaisir à trouver réunis, quoique d'opinion différente, mais agissant et traitant ensemble deux hommes comme le Dante et Dino Compagni; le premier grand et fier comme chacun sait, le second plus débonnaire, mais non sans une certaine fermeté jointe à la douceur. Et si à deux pareils hommes nous ajoutons Guido Cavalcanti, appartenant comme eux au parti des blancs, et Jean Villani, qui, s'il n'en était pas, était encore moins de celui des noirs, nous voyons que ce parti réunissait sinon les plus grands, au moins les meilleurs citoyens de Florence. Si donc nous avons quelque sympathie pour les blancs, il me semble que nous pourrions nous y livrer sans trop craindre qu'on ne l'attribuât à un excès d'amour pour notre héros.

Les blancs formaient dans le gouvernement populaire le parti du peuple, le parti de la conservation des lois existantes, par conséquent de la légitimité ou de la légalité; et les noirs, qui étaient le parti des grands, ou de messer Corso, composaient celui de la révolution et du bouleversement de l'état dans lequel la ville avait fleuri pendant plusieurs années. Il est vrai que cette révolution pouvait paraître un retour à un ordre de choses

plus ancien ; mais de pareilles tentatives, plus ou moins excusables là où il y a des lois antérieures bien définies, le sont moins alors que la volonté de tous ou du plus grand nombre est la seule loi constante et durable ; or telle était évidemment la situation de Florence.

Mais voyons quelle fut, d'après Léonard d'Arezzo, la part que le Dante prit à tous ces événements. « La ville étant sous les armes et dans les plus grands embarras, les prieurs, par le conseil du Dante, prirent la résolution de se fortifier contre le peuple, et quand leurs mesures furent prises, ils exilèrent les chefs des deux partis, savoir : messer Corso Donati, Geri Spini, Giachinotto dei Pazzi, Rosso della Tosa et quelques autres, qui tous appartenaient au parti des noirs et furent envoyés au château de la Pieve et dans celui de Perugia. Du côté des blancs, messer Gentile et messer Torrigiano de Cerebi, Guido Cavalcanti, Basehiera della Tosa, Balduccio Adimari, Naldo, fils de messer Lottino Gherardini et autres, furent relégués à Serezana. Ceci causa beaucoup de chagrin au Dante, et bien qu'il s'excuse (apparemment dans cette même lettre perdue maintenant, dont nous avons cité un passage), comme

•

n'étant d'aucun parti, on ne laissa pas de croire qu'il penchait pour celui des blancs. Ce qui augmenta la haine de ces envieux, c'est que les citoyens exilés à Serrezana revinrent tout à coup à Florence, tandis que ceux envoyés au château de la Pieve ne purent y rentrer; à quoi le Dante répond (très-probablement encore dans la lettre ci-dessus mentionnée) « que quand ceux de Serrezana furent rappelés, il ne faisait plus partie du priorat, et qu'on n'a de ce chef rien à lui imputer. Il ajoute que leur retour fut motivé par la maladie et la mort de Guido Cavalcanti, qui ne put supporter le mauvais air de Serrezana et mourut peu après. »

Villani prétend même que les deux partis furent rappelés, bien que, par la raison donnée plus haut, les blancs l'aient été avant les autres. « L'exil des blancs fut moins long à cause de l'insalubrité du lieu, et Guido Cavalcanti en revint attaqué d'une maladie dont il mourut. Ce fut une grande perte, parce que c'était, comme philosophe, un homme vertueux et capable de beaucoup de choses, si ce n'est qu'il était trop sensible et trop irritable. » Du reste l'excuse du Dante n'est peut-être pas complète; ayant fort bien pu, quoique sorti des fonctions du priorat, être venu en aide à son ami et s'être conduit

•

avec quelque partialité en sa faveur. Mais un tel secours, donné alors qu'il n'était plus en place, est toujours moins condamnable. Que ceux-là lui en fassent un crime qui approuvent les rigueurs des condamnations politiques, pour moi je n'oserais pas trop blâmer le Dante, si, comme je le crois, la douleur que lui fit éprouver la mort d'un ami aussi cher l'attacha encore plus fortement à son parti.

Nous voici donc arrivés à la fin du priorat bi-mensuel du Dante, dont les événements les plus importants furent la réception du légat pacificateur, cardinal d'Acquasparta, sa demande de pouvoir partager les emplois entre les deux partis, les difficultés qu'il éprouva de la part des blancs qui les occupaient, la rupture que fit éclater l'impatience des noirs qui voulaient les obtenir, le double exil des chefs de l'un et de l'autre parti, ordonné par les prieurs, non peut-être sans quelque partialité réelle ou préparée en faveur des blancs, puis la soumission de ceux-ci et la résistance des noirs ligués avec les Lucquois, puis encore l'obéissance forcée de ces derniers, enfin les menaces faites au cardinal par les gens du peuple, et la satisfaction donnée au prélat par les prieurs, ce qui ne l'empêcha point de partir en excommuniant la ville.

Tout ce qui suit est évidemment postérieur au priorat du Dante.

Ainsi, d'abord le retour de Guido Cavalcanti malade, mais qui ne mourut qu'au commencement de l'année suivante, puis celui de tous ou presque tous les blancs, et peu après celui de la plus grande partie des noirs, car dès le mois de décembre plusieurs des uns et des autres se retrouvèrent à Florence et s'y retrouvèrent pour se combattre de nouveau, ce qui montre combien avait été sage la conduite du Dante et des autres prieurs au mois de juin. « Il arriva donc, dit Villani, qu'au mois de décembre suivant, messer Corso Donati avec ses partisans et les Cerchi avec les leurs, s'étant rendus en armes à l'enterrement d'une personne de la maison Frescobaldi, comme ils se trouvaient en face firent mine de s'assailir. Toute l'assemblée, réunie près de la défunte, se mit en rumeur, chacun se rendit chez soi, et la ville entière courut aux armes. Les deux partis se retirèrent chez eux avec le plus de monde qu'ils purent réunir. Gentile de Cerchi, Guido Cavalcanti, Balduccio, Corso des Adimari, Baschiera della Tosa et Naldo Gherardini, avec leurs partisans et leur suite à pied et à cheval, se rendirent à la porte Saint-Pierre chez messer

Corso Donati, et ne le trouvant pas, ils coururent à Saint-Pierre Majeur, où il était avec les siens. Ils furent attaqués et blessés par eux au grand déshonneur des Cerchi et de leurs adhérents. Et pour ce fait la commune les condamna les uns et les autres. »

Guido Cavalcanti ayant encore été vu à cheval dans ce combat, on en doit conclure que, tout malade qu'il était, il ne mourut qu'au commencement de 1301; de plus, si je ne me trompe, le rapprochement de cette mort de Guido avec l'époque où le Dante commença son poëme, y est indiqué par les doutes du poëte et de Cavalcanti. Le Dante dit à Cavalcanti que Guido, son fils, avait peut-être pris Virgile en dédain, et Cavalcanti s'étant levé aussitôt, s'écrie : « Que dis-tu ? *Il avait pris ?* » Est-ce qu'il ne vit plus ? Ses yeux ne sont-ils plus » frappés des rayons de la douce lumière ? Lors- » qu'il s'aperçut que je tardais à lui répondre, il » se laissa retomber et je ne le vis plus <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Di subito drizzato gridò : come  
Dicesti : egli ebbe ? non viv' egli ancora ?  
Non fiere gli occhi suoi lo dolce lume ?  
Quando s'accorse d'alcuna dimora  
Ch' io faceva dinanzi alla risposta ,  
Supin ricadde e più non parve fuora.*

(*INFR.* x, 1. 23-24.)



Quoi qu'il en soit, ce fut au milieu de ces querelles et de ces combats que se termina le treizième siècle à Florence, et, comme le dit Villani, le suivant ne commença ni autrement ni d'une manière plus heureuse.

---

## Chapitre XI.

*Domination des Blancs; autorité du Pape jusqu'à l'arrivée de Charles de Valois.*(1<sup>er</sup> janvier—31 octobre 1301.)

## BRUNETTO LATINI.

*Ma questo ingento prende maligena  
Che discese di Firenze ab antano,  
E tiene rancor del mondo e del maschiato.*

*Ti si furò per tuo ben far amico:  
Ed è ragione: ch'è tra li lazzari orbi  
Di disconvenia fruttare il dolce fico.*

*Verebas finna nel mondo li rchiati orbi.  
Grato m'era, faciduto, e saproto:  
De' lor costumi fu che tu li forti.*

*La tua fortuna bruto core ti orbi,  
Che l'una parte e l'altra avranno fame  
Di te, ma lungi fia dal beco l'erba.*

*Faccias la bestia Firenze strame  
Di lor moderne, e non faccia la pianto.  
N' alcuna surge rancor nel lor letame.*

*La cui rievra la zementa sono.  
Di quel Romano, che ci rimase quando  
F'è fatta l'usina di malizia tanto.*

117. XV, l. 11-26

## DANTE.

*Tanto vogli'io, che vi sia manifesto,  
Per che voi costruzzo non mi parren,  
Ch'alla fortuna, e non così, mi preten.*

*Non è ancora agli orocchi miei tale avra:  
Perci' però fortuna la non credo  
Come la piace, a l'italia la sua merita.*

117. XV, l. 34-38.

Mais ce peuple ingrat et méchant, anciennement issu de Florence, et qui tient encore de la montagne et du rocher, devindra ton ennemi, à cause de tes vertus; la raison le veut; car le doux figuier ne doit point porter ses fruits parmi les arbreres sauvages. Depuis longtemps ils sont connus dans le monde sous le nom d'aveugles, gens vains, jaloux et orgueilleux. Garde-toi de leurs moeurs! La fortune te réserve un tel honneur, que les deux parties seindront s'attirer à eux. Mais que l'herbe du pâturage s'éloigne de leur bouche; que les bœufins de Florence se détachent entre eux, et qu'ils ne touchent point à la paille, s'il en est encore qui saïsse de leur fumier et qui rende la vie à la semence sacrée de ces hommes, qui y restèrent quand fut construit le nid de tant de méchancetés! . . . . .

Je ne desire qu'une chose, dit le Dante, c'est qu'il vous soit évident, pour ce que ma construction ne me fasse pas de reproches, que je suis prêt à obéir à l'ordre du destin; cet ordre n'est pas nouveau à mon oreille; que la fortune leur donne toujours sa rose comme elle l'aude, et que le vilain ne continue à manier sa herbe.

Au mois de janvier 1301, les Cerchi étant allés dans leurs domaines de Valdisieva, et à leur

retour, voulant passer dans le voisinage des Donati, comme il ne convenait ni à ceux-ci de les laisser passer au pied de leur château, ni à ceux-là de se détourner de leur route et de faire un long circuit aux environs de Florence, les deux familles en vinrent aux mains près de la Pieve à Remuole; et il y eut des blessés de part et d'autre. Pour ce fait, conformément à la loi et aux deux exemples déjà donnés, les deux partis furent accusés et condamnés pour rassemblement et voies de fait.

Les Donati, pour la plupart, furent mis en prison, faute de pouvoir payer l'amende. Les Cerehi avaient le moyen de la payer, mais quelques-uns de leur parti s'y opposèrent, craignant que ce ne fût une ruse de leurs adversaires pour les ruiner par de semblables condamnations. Or, tandis que les uns et les autres étaient retenus en prison, arriva le jour de *Berlingaccio*, ou jeudi du carnaval, pendant lequel les Cerehi, à table avec les Donati, mangèrent d'un porc empoisonné : quatre des Cerehi en moururent ainsi que Pigello Portinari et Ferrano dei Bronci. Un des convives, appelé Ser Neri Abati fut accusé de ce crime, il était du parti des Donati; mais que ce crime fût vrai ou non, on n'en tira pas de vengeance.

« Cet événement, dit Compagni, causa une grande rumeur dans la ville, car les Cerehi y étaient très-aimés. De graves soupçons s'élevèrent contre messer Corso; mais on ne fit pas de recherche pour découvrir l'auteur de l'attentat, parce qu'il n'y avait pas moyen de le prouver; les haines s'en accrurent donc de jour en jour, de manière que les Cerehi commencèrent à désertar les réunions de leur parti (c'est-à-dire du parti Guelfe), et à se rapprocher des hommes du peuple et de leurs chefs, dont ils étaient bien vus, parce que c'étaient des hommes estimables qui aimaient à rendre service et dont ils obtenaient tout ce qu'ils voulaient ainsi que des magistrats. Beaucoup de citoyens s'attachèrent à eux, entre autres les deux juges messer Lapo Salterelli, messer Donato Ristori et plusieurs autres familles influentes. Les Gibelins leur étaient également dévoués à cause de leur humanité, des services qu'ils en recevaient, et parce qu'ils n'avaient commis aucune injustice. Le menu peuple les aimait parce qu'ils avaient vu avec peine la conjuration faite contre Giano. On conseilla à un grand nombre d'entre eux de s'emparer du pouvoir, et ils y furent d'autant plus encouragés qu'ils y auraient

facilement réussi à cause de leur bienveillance ; mais ils ne voulurent pas y consentir. » Nous verrons plus loin les blancs montrer toujours plus de bonté mais moins de vigueur que leurs adversaires ; ce qui d'abord leur attira beaucoup de partisans, mais ensuite les fit mépriser par le Dante.

Il y avait un an que durait cette lutte des deux partis, et déjà dans chacun il y avait eu plusieurs condamnations : la première à l'exil d'où ils étaient revenus, les deux autres à des amendes ou à la prison. Les blancs étaient satisfaits de leur rappel et aussi de l'autorité plus grande qu'ils avaient dans le gouvernement ; il n'en était pas de même des Donati, qui en étaient exclus, et encore moins de messer Corso, qui, loin de souffrir une telle exclusion, prétendait, disait-on, à l'autorité, plus pour lui-même que pour son parti, dont il ne se souciait guère plus que de l'autre. Alors, au commencement de cette année 1301, les chefs du parti Donati se réunirent : c'était messer Geri Spini, Poreo Manieri, Rosso della Tosa, Pazino dei Pazi, Sinibaldo, fils de Simon Donati et leurs autres partisans, ainsi que les chefs du parti Guelfe, qui conjuraient pour avoir une occasion

d'envoyer au pape, et pour en obtenir un nouveau pacificateur, ou précisément afin d'appeler dès lors Charles de Valois, frère du roi de France.

Compagni ne cite pas messer Corso Donati parmi les conjurés de la Sainte-Trinité; mais comme il est nommé par Villani, Stefani et l'Ammirato qui en rapportent un long discours, nous devons croire qu'il en fit partie. Il est plus extraordinaire d'y trouver, quoique parmi les opposants, ce Dino Compagni, qu'au reste on voit toujours plus parmi les blancs que parmi les noirs; c'était peut-être un des capitaines du parti Guelfe, et comme en général ceux-ci passaient pour favoriser les noirs, il put y être appelé par l'emploi qu'il exerçait, et s'y rendre pour les modérer. Mais Compagni paraît avoir honte d'indiquer le but véritable de cette réunion, se bornant à dire que c'était pour chasser les Cerchi, et qu'il y fut allégué beaucoup de mauvaises raisons; il entre ensuite dans une foule de détails. « Après une longue dispute, messer Buondelmonte, homme modéré et prudent, dit qu'il y avait un trop grand risque, qu'il en résulterait trop de mal et qu'on ne devait pas s'y exposer pour le moment. Le plus grand nombre se rendit à cet avis, parce que messer Lapo

Salterelli avait promis à Bartolo, fils de messer Jacopo de Bardi, dans lequel on avait une grande confiance, que les choses s'arrangeraient pour le mieux, et puis on se sépara sans rien terminer.

» Me trouvant à ce conseil, moi Dino Compagni, qui désirais la paix et l'union entre les citoyens, je leur dis avant qu'ils se séparassent : Seigneurs, pourquoi voulez-vous troubler et renverser une si bonne ville ? Contre qui voulez-vous combattre ? Contre vos frères ? Quel fruit en retirerez-vous ? Rien que des regrets. Ils répondirent qu'ils n'avaient d'autres desseins que d'éviter le scandale et de rester en paix. Ayant entendu cela, je m'approchai de Lapo di Guaza Ulivieri, bon et fidèle citoyen, nous nous rendîmes ensemble chez les prieurs, et nous y conduisîmes quelques-uns de ceux qui avaient pris part au conseil. Nous nous interposâmes entre les prieurs et eux, et parvinmes par des paroles de conciliation à apaiser ces magistrats. Et messer Palmieri Altoviti, un des leurs, à cette époque, leur adressa de graves reproches, sans cependant leur faire de menaces. On répondit aux prieurs que rien ne se ferait dans cette réunion, et on leur demanda seulement que quelques hommes, venus à leur suite, pussent

se retirer librement; ce qui fut ordonné par les chefs du priorat. Le parti contraire ne cessait d'engager l'autorité à les punir pour avoir agi contre les *ordres de la justice*, en tenant ce conseil de la Sainte-Trinité, pour conspirer contre le gouvernement. En recherchant le secret de la conjuration, on découvrit que le comte de Battifolle envoyait son fils et ses partisans avec des armes sur la demande des conjurés, et il se trouva des lettres de messer Simon de Bardi (qui était certainement le mari devenu veuf de Béatrix) par lesquelles il recommandait de faire une grande provision de pain, afin que la troupe qui arrivait eût les vivres nécessaires. On vit clairement par là que la conjuration avait été ourdie par ce conseil de la Sainte-Trinité, et c'est pourquoi le comte, aussi bien que son fils et messer Simon furent condamnés à une peine très-grave <sup>1</sup>. » Il faut ajouter à ces condamnations celle de messer Corso, que les autres historiens ont mis au nombre des conjurés. La vérité est qu'ensuite on trouve qu'il fut exilé à Massa Trabaria, et après qu'il eut rompu son ban, à Rome, où, avec les Spini, ses partisans,

<sup>1</sup> Dino Compagni.



qui étaient les marchands, c'est-à-dire les *banquiers* du pape, il continuait ses intrigues pour appeler l'étranger dans sa patrie, ce qui plus tard le fit condamner dans ses biens et dans sa personne.

Ainsi cette fois les noirs seuls demeurèrent bannis, et la ville resta tout à fait au pouvoir des blancs. Ceux-ci peu après attirèrent à eux les habitants de Pistoie, qui jusque là avaient tenu le milieu entre les deux partis et avaient indistinctement choisi leurs doyens dans l'un et dans l'autre : ayant en effet donné aux Florentins le pouvoir d'y nommer un podestat et un capitaine, on y envoya Cantino Cavalcanti, qui appartenait aux blancs et fit choisir tous les doyens dans ce parti. Pistoie de cette manière y resta plus attachée que jamais. Vinrent ensuite les bannissements ordinaires et les persécutions exercées contre le parti vaincu sous ce capitaine et ses successeurs, jusqu'à ce que cette malheureuse ville eût payé bien cher la faute d'avoir excité de nouvelles divisions en Italie. Cet exil des noirs, qui précéda la révolution toute contraire de Florenec, se trouve prédit dans l'*Enfer* par le scélérat Vanni Fucci.

« Ouvre l'oreille à ce que j'annonce et entends.

» Pistoie d'abord se purge des noirs, puis Florence  
 » renouvelle et son peuple et son gouvernement <sup>1</sup>. »

Il en est ainsi, le danger des partis n'est jamais plus grand que dans les plus petits états. Dans les grands ils se déchirent au moins et se détruisent par eux-mêmes, et le repos y naît de la fatigue générale; tandis qu'au contraire dans les plus petits les étrangers viennent au secours des uns ou des autres, et sont un mal pire que tous les partis, quel que soit celui qu'ils embrassent. On peut dire que ce fut l'histoire perpétuelle de l'Italie et de presque toutes ses villes et provinces. Ce qui était arrivé à Pistoie arriva peu après à Florence. Le pape Boniface était Guelfe prononcé, et jusqu'alors grand ami du roi de France, Philippe-le-Bel; c'étaient deux hommes versés dans la politique, entreprenants et ennemis du repos. Ils traitaient ensemble depuis quelque temps, dans le dessein de faire venir en Italie Charles de Valois, frère du roi, le même qui avait renoncé au royaume d'Aragon, pour

<sup>1</sup> *Apri gli orecchi al mio annunzio ed odi :*

*Pistoia in pria di Neri si dimagra,*

*Poi Firenze rinnova genti e modi.*

(*IXER.* XXIV, l. 48.)

que la Sicile retournât à la maison d'Anjou. Ce retour n'ayant pas eu lieu, parce que Frédéric d'Aragon s'était fait proclamer roi de Sicile, Charles de Valois arriva pour l'attaquer, peut-être aussi dans l'espoir d'être proclamé empereur par le pape, de préférence à Albert d'Autriche; et qui sait de quels autres rêves il ne se berçait pas! Mais pour atteindre son but, il devait passer près de Florence, qui était divisée, et près de la Romagne révoltée contre le pape. Messer Corso, qui promettait beaucoup, comme *banni*, et les Spini, hommes influents en leur qualité de banquiers de la cour, insistaient pour que Charles se détournât un peu de sa route, afin de rétablir la paix en Toscane. Tous les intérêts étaient d'accord, et l'arrangement n'eut pas de peine à se faire.

La nouvelle qui s'en était répandue à Florence y excita une grande inquiétude, surtout parmi les blancs, qui occupaient tous les emplois. En effet, le moins qu'ils eussent à craindre, était de partager ces emplois avec leurs adversaires, si ce n'est de les perdre tout à fait et d'entraîner la patrie dans leur chute. Les bruits qui coururent à Florence à l'approche de Charles par Bologne et ensuite par Rome, sont rapportés avec une telle exactitude

par Dino Compagni au commencement de son magnifique second livre, que tout en lui empruntant de longs passages, je regrette ceux que je dois omettre pour abrégér. Mais j'engage les personnes qui en auront le loisir, à lire ce second livre dans le texte, parce que je ne pense pas qu'il existe une narration plus belle en elle-même et plus instructive pour l'histoire de cette époque.

« Les citoyens de Florence étant ainsi divisés, commencèrent à se décrier les uns les autres dans les pays voisins, et à se calomnier à Rome auprès du pape Boniface. Les discours calomnieux tenus à Florence firent plus de mal que la pointe des épées. Les envoyés eurent une telle influence sur le pape, à qui ils disaient que la ville allait retomber au pouvoir des Gibelins et qu'elle serait un rempart pour la famille des Colonna, ennemis partielliers du saint Siège dans les environs de Rome, que le souverain pontife, séduit par de grandes sommes d'argent mêlées aux rapports calomnieux, et invité à humilier l'orgueil des Florentins, promit de procurer aux Guelfes du parti des noirs, la puissante protection de Charles de Valois, de la maison royale de France, parti de ce royaume pour marcher en Sicile contre Frédéric

d'Aragon. Il lui écrivit qu'il voulait le rendre médiateur en Toscane contre les ennemis de l'église. Cette mission était un prétexte excellent, mais l'intention n'y répondait pas, parce qu'il voulait abattre les blancs, élever les noirs, et faire tourner les premiers contre la maison de France et contre l'église.

» Charles de Valois étant arrivé à Bologne, les noirs de Florence lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui dirent :

« *Seigneur, grâce pour l'amour de Dieu, nous sommes les Guelfes de Florence, fidèles à la maison de France, pour Dieu prenez garde à vous et à vos gens, parce que notre ville se<sup>1</sup>....* »

» Les ambassadeurs des noirs étant partis, arrivèrent les blancs, qui, avec de très-grandes marques de respect, lui firent plusieurs offres comme à leur seigneur; mais les paroles menaçantes qu'il avait entendues produisirent plus d'effet sur lui que la vérité. Il voyait dans ces mots *prenez garde où vous allez* une meilleure preuve d'amitié, que dans les offres qui lui étaient faites. On lui conseilla de venir par le chemin de

<sup>1</sup> La fin de cette harangue manque dans l'original. (Note du texte de Muratori.)

Pistoie, pour irriter contre lui les habitants de cette ville, qui s'étonnèrent de lui voir prendre cette direction, et qui dans le doute, garnirent les portes de leur ville d'armes cachées et de troupes. Ceux qui avaient répandu ces semences de discorde lui disaient : « Seigneur, n'entrez pas à » Pistoie, on vous y ferait prisonnier, car les habitants ont secrètement armé la ville, et ce sont » des hommes de grande résolution, ennemis de » la maison de France; » et ils lui inspirèrent une telle crainte, qu'il tourna les remparts de Pistoie, et prit sa route le long d'une petite rivière, montrant par cette précaution combien il se défiait de la ville. Ainsi s'accomplit la prédiction d'un ancien villageois qui avait dit longtemps avant : « Il viendra du couchant, par l'Ombrocello, » un maître qui fera de grandes choses, et les bêtes » de somme quand il arrivera marcheront sur les » cimes des tours de Pistoie. »

» Charles parvint à Rome sans entrer à Florence, en proie à mille soupçons. Ce prince ne connaissait ni les Toscans ni leur malignité. Messer Mucciatto Franzesi, homme très-rusé, petit de taille, mais grand de cœur, n'ignorait pas la méchanceté des discours tenus au prince,

et corrompu lui-même, il lui confirmait tout ce que lui avaient dit les propagateurs de ces rapports scandaleux qui circulaient tous les jours autour de lui.

» Les Guelfes du parti blanc avaient des ambassadeurs à la cour de Rome, et avec eux des envoyés de Sienne, mais ils n'étaient point écoutés. Dans ce nombre se trouvaient quelques gens dangereux, parmi lesquels il faut nommer Ubaldino Malavolti, juge de Sienne, homme plein de ruses et de chicanes. Il s'arrêta en chemin pour réclamer la juridiction d'un château qui était occupé par les Florentins, et qu'il prétendait lui appartenir; par ce retard il empêcha ses compagnons d'arriver à temps. »

Or, parmi ces ambassadeurs, nous retrouvons notre Dante. Tous les mémoires s'accordent à nous montrer que depuis son priorat jusqu'alors, c'est-à-dire de l'automne de 1300 à celui de 1301, il jouit d'un grand crédit et d'une grande puissance à Florence, comme dans le parti que désormais on peut dire le sien, puisqu'on voit qu'il le servit, quoique toujours avec modération.

Le parti même des blancs était le parti modéré; c'était celui des Guelfes qui s'étaient rapprochés

des Gibelins, et pendant leur domination ils ne commirent aucun des excès ordinaires aux partis extrêmes, et dont bientôt après leurs adversaires se rendirent coupables. Les blancs et les Cerchi continuèrent donc à se montrer hommes traitables et beaucoup plus conciliants que les noirs et les Donati, mais aussi beaucoup moins adroits et moins entreprenants. Il y avait surtout une grande différence entre l'*asino di Porta* et le baron Malefammi; c'est pourquoi le Dante, tout en condamnant les deux partis, s'attacha au moins mauvais, d'après l'ancien précepte, qui ordonne à tout homme d'action d'adopter un parti quelconque, et il adopta celui des blancs, quoiqu'il le reconnût pour le plus faible et le moins capable, ce qui doit être regardé comme une preuve de grande vertu dans un homme d'un caractère si différent. Tout ceci n'est point une simple conjecture de notre part. Le témoignage de Boecace est solennel et ses assertions générales, bien que peut-être un peu déclamatoires, me paraissent plus vraies que celle que hasarda depuis Léonard d'Arezzo, destructeur de Boccace, qui, après la mention qu'il fait et que nous avons rapportée de l'entrée du Dante dans les emplois publics, continue en ces



termes : « Il semblait que ce fût sur lui que se reposaient toute la confiance publique, toutes les espérances, en un mot, toutes les choses divines et humaines. Mais la fortune qui se rit de nos desseins et qui se plaît à bouleverser les conditions humaines, après l'avoir maintenu pendant quelques années au sommet de sa roue, tenant avec gloire les rênes du gouvernement, fit, par l'excès de confiance qu'il mit en elle, que sa carrière se termina tout autrement qu'il ne l'avait commencée. De son temps, Florence était malheureusement divisée en deux partis, qui, par la politique de ses chefs les plus sages et les plus prévoyants, jouissaient chacun d'une grande part d'influence, tellement que c'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui dominait en dépit de celui qui avait le dessous. Le Dante employa tout son génie, toute son adresse, toute son ardeur, à réunir en un seul corps les partis divisés de la république, en remontrant aux citoyens les plus sages comment, par la discorde, les grandes choses se réduisent promptement à rien, tandis que par la concorde les petites prennent un accroissement infini. Lorsqu'il vit que ses peines n'aboutissaient à aucun résultat et qu'il s'aperçut de l'obstination de ceux

à qui il s'adressait, craignant le jugement de Dieu, il se proposa d'abord de renoncer à son emploi public et de vivre pour lui-même en simple particulier. Vaincu bientôt par les attraits de la gloire, la vanité de la faveur populaire et les conseils des principaux citoyens, persuadé, en outre, que si l'occasion s'en présentait il pourrait rendre de plus nombreux et de plus grands services à sa ville, en déployant son génie dans les affaires publiques, qu'en les abandonnant pour se retirer dans la vie privée, il ne sut et ne put se garantir du charme de toutes ces séductions. Le Dante continua donc à poursuivre les honneurs périssables, l'éclat futile des emplois publics, et voyant qu'il ne pourrait par lui-même former un tiers parti qui, étant le plus juste, triompherait des deux autres en les réunissant, il se rapprocha de celui dans lequel il y avait, à son avis, le plus de raison et d'équité; travaillant sans relâche à ce qu'il jugeait le plus avantageux à sa patrie et à ses concitoyens. »

On voit par tout cela que la modération du Dante n'était ni faiblesse, ni incertitude, ni duplicité; mais cette modération qui a peu de crédit avant les dangers, en obtient, tant qu'ils existent,

pour le perdre ensuite quand ils sont passés, et le reconquérir de nouveau auprès de la postérité, quand la chaleur des partis s'est éteinte. Quant au mépris du Dante pour le parti qu'il avait embrassé, nous en trouverons plus d'une preuve dans ses actions et dans son poëme. Mais un des mots les plus dédaigneux qui aient jamais été prononcés par l'homme le plus fier et le plus pénétré de son mérite, c'est celui qu'on lui attribue au moment de son départ pour l'ambassade dont nous parlions plus haut, et qui nous est rapporté par Boccace : « Il présunait beaneoup de lui-même, d'après ce qu'en disent ses contemporains, et necroyait pas son mérite au-dessous de ce qu'il était réellement. C'est ce qu'on vit en plusieurs circonstances, et notamment dans la suivante. Pendant qu'il se trouvait avec ceux de son opinion à la tête du gouvernement de la république, les opprimés ayant appelé Charles, frère ou parent de Philippe, alors roi de France, pour réparer, sous la médiation du pape Boniface, les affaires de notre ville, il fut tenu pour y aviser un conseil où se réunirent tous les chefs de son parti, et là il fut décidé entre autres choses qu'on enverrait un ambassadeur au pape, qui était alors à Rome, pour le prier de s'opposer à

l'arrivée de Charles, ou de ne le faire venir qu'avec le consentement du parti qui gouvernait. Lorsqu'on en vint à délibérer pour savoir qui serait le chef d'une ambassade, tous dirent à l'unanimité que ce devait être le Dante. Celui-ci, à cette proposition, se levant avec une certaine fierté : « Si je remplis cette mission qui restera ici ? et si je reste ici qui la remplira ? » Comme s'il avait voulu faire entendre que lui seul parmi les autres pouvait quelque chose, et que sans lui les autres ne pouvaient rien.

« Ce mot fut entendu et recueilli, mais ce qui en fut la suite ne tenant point pour le moment à notre sujet, nous passerons plus avant. » Que s'ensuivit-il réellement ? Boccace n'en parle en aucun autre endroit, mais on le devine aisément, car, dans les petits états on paye cher ces airs de mépris qu'on dédaigne dans les grands.

Le Dante, au reste, commit une autre faute, non point seulement excusable, mais belle et digne d'éloge, celle de s'opposer à l'intervention étrangère ; faute pour laquelle nous le verrons accusé et condamné ensuite, comme s'il eût fait cette opposition pendant son priorat. Mais comment l'aurait-il faite alors, puisqu'en juin 1300

Charles de Valois ne s'était pas encore mis en route pour l'Italie? D'après cela on devrait croire que l'idée de faire venir Charles de Valois fut suggérée au pape vers le milieu de l'an 1300, par messer Corso, pendant le premier exil auquel il avait été condamné par les prieurs dont le Dante faisait partie, ce qui n'est pas impossible, ou bien que l'accusation portée plus tard contre le poète, vraie dans un autre temps, aurait été transportée à celui de son priorat pour aggraver la faute, ce qui est encore moins impossible à une époque de factions, c'est-à-dire de calomnies. De toute façon, que le Dante, n'importe en quel temps, se soit opposé à l'arrivée de Charles de Valois, c'est un fait confirmé par tous les documents, par tout ce qui suit et par ce qu'on en voit dans son poème. Pour ce qui est d'une pareille faute en elle-même, on en doit conserver le souvenir comme le plus beau trait de sa vie.

Maintenant que nous savons que le Dante faisait partie de l'ambassade à Rome et dans quelle disposition d'esprit il s'y trouvait, nous reviendrons avec un intérêt nouveau à la narration de Compagni. « Les ambassadeurs étant arrivés à Rome, le pape les reçut seuls dans son apparte-

ment, et leur dit en seeret : « Pourquoi êtes vous si » obstinés? humiliez-vous devant moi; car je vous » dis en vérité que je n'ai d'autre intention que de » rétablir la paix dans votre ville; que deux d'entre » vous retournent à Florence et qu'ils reçoivent ma » bénédiction, s'ils font en sorte que l'on obéisse à » ma volonté. » Sur ces entrefaites de nouveaux magistrats furent élus à Florence presque à l'unanimité des deux partis. C'étaient d'honnêtes gens, et qui n'inspiraient aucune défiance; le peuple même en conçut de grandes espérances, ainsi que le parti des blancs, attendu que les magistrats étaient unis entre eux, sans orgueil, et qu'ils voulaient que les emplois fussent partagés entre tous, disant que c'était le dernier remède à employer. Leurs adversaires tirèrent aussi un bon augure de leur élection, parce qu'ils voyaient en eux des hommes faibles, pacifiques, et que, sous le prétexte de l'union, ils se flattaient trop facilement de pouvoir les tromper. Les magistrats élus, et qui entrèrent en charge le 15 octobre 1501, furent les suivants : Lapo del Pace Angiolieri, Lippo di Faleo Cambio et moi Dino Compagni, Girolamo di Salvi del Chiaro, Guccio Marignolli, Vermiglio di Jacopo Alfani et Piero Brandani, gonfalonier de justice.

Dès qu'ils furent ehoisis, ils se rendirent à Sainte-Croix, parce que le temps de la magistrature de leurs prédécesseurs n'était pas encore expiré.

Les Guelfes du parti noir s'entendirent aussitôt pour aller leur rendre visite, par députation de quatre ou de six personnes, selon qu'ils se trouvaient en nombre, et ils leur dirent : « Seigneurs, » vous êtes tous d'honnêtes gens, et Florence avait » besoin d'hommes tels que vous. La discorde » existe entre vos concitoyens, vous le voyez; c'est » à vous qu'il appartient de pacifier la ville, ou » bien elle périra. Vous avez la *batie*; nous vous » offrons nos biens, nos personnes et notre loyal » concours. »

» Chargé de leur répondre au nom de mes collègues, moi Dino, je leur dis : « Chers et fidèles » compatriotes, nous recevons vos offres avec plaisir, et pour en profiter sur-le-champ, nous vous » prions de nous aider de vos conseils et de réunir » vos efforts aux nôtres, pour que la ville puisse » enfin recouvrer le repos. »

» C'est ainsi que nous perdimes les premiers moments, n'osant fermer les portes ni lever l'audience, bien que nous n'eussions aucune confiance dans ces offres perfides, et que nous fussions con-

vaincus qu'il y avait quelque piège de caché sous ces fausses paroles.

» Nous leur donnâmes à entendre que nous allions nous occuper du rétablissement de la paix, parce qu'il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud, et nous commençâmes par les capitaines du parti Guelfe, qui étaient messer Manetto Scali et messer Neri Giandonati, auxquels nous nous adressâmes en ces mots :

» Honorables capitaines, abandonnez, oubliez toutes les autres affaires, ne mettez vos soins qu'à ramener la paix dans les partis de l'église, et nous nous ferons un devoir de répondre à tout ce que vous nous demanderez.

» Les capitaines partirent satisfaits et pleins de confiance, et se mirent à ramener les dissidents par des paroles de conciliation. » Mais entre les noirs qui n'avaient désormais rien à attendre que du temps, et les blancs qui, au pis aller, croyaient toujours pouvoir mettre fin aux troubles par le partage égal des emplois, rien ne fut conclu; il n'y eut ni paix ni guerre, ni quoi que ce fût à attendre. « Ainsi les Guelfes du parti noir décidèrent que Charles de Valois, qui était à Rome, serait appelé à Florence. Soixante-dix-



mille florins furent destinés aux frais de son voyage et à la solde de ses cavaliers, et on le conduisit à Sienne; de là il envoya comme ambassadeurs à Florence, Guillaume-François Cherico, homme déloyal et méchant sous des dehors de douceur et de bonté, et un cavalier provençal d'un caractère tout différent. Arrivés à Florence munis de lettres de leur maître, ils se rendirent auprès du magistrat avec de grandes marques de respect, et demandèrent à parler au grand conseil, ce qui leur fut accordé. Un avocat de Volterra qui les accompagnait prit la parole, c'était un homme faux, dépourvu de toute espèce de prudence, qui dit, dans un discours sans mesure et sans ordre : « Qu'un prince du sang royal de France n'était venu en Toscane que pour rétablir la paix dans le parti de la sainte église, et seulement par l'intérêt qu'il portait à ce parti et à la ville; qu'il était envoyé par le pape pour prendre l'autorité en main, qu'on pouvait se fier à lui, parce que le sang français n'avait jamais trahi ni ami, ni ennemi; et qu'en conséquence, il devait leur être agréable qu'il vint remplir sa mission. » Plusieurs orateurs se levèrent, empressés de prendre la parole, et d'exalter les bonnes qualités de Charles; et c'é-

tait à qui parlerait le premier; mais les magistrats ne voulurent en entendre aucun. Ils étaient pourtant en si grand nombre que les ambassadeurs s'aperçurent que le parti qui voulait Charles était plus fort et plus entreprenant que celui qui ne le voulait pas; et ils écrivirent à leur maître que les Donati dominaient et que les Cerchi étaient sans pouvoir. Les magistrats dirent aux ambassadeurs qu'ils répondraient à leur maître par ambassade; et en attendant ils rassemblèrent leur conseil, parce que, comme il s'agissait d'une importante innovation, ils ne voulaient rien faire sans le consentement de leurs concitoyens. Ils convoquèrent donc le conseil général du parti Guelfe et des soixante-douze métiers, qui avaient tous leurs consuls, et les invitèrent à déclarer, chacun par écrit, s'ils trouvaient bon que Charles de Valois eût la permission de venir à Florence en qualité de pacificateur. Tous répondirent verbalement et par écrit qu'il fallait le laisser venir et l'accueillir comme un prince de noble race; il n'y eut que les boulangers qui dirent qu'on ne devait ni le recevoir ni lui rendre aucun honneur, parce qu'il n'arrivait que pour détruire la ville.

« On lui envoya des ambassadeurs, choisis parmi

les citoyens les plus distingués du peuple, pour lui dire qu'il pouvait venir librement, et en leur recommandant d'exiger de lui des lettres closes par lesquelles il renoncerait à toute juridiction contraire à nos droits, à toute magistrature dans la ville, soit au nom de l'empire, soit sous tout autre prétexte, et qu'il ne changerait rien aux lois et aux usages de Florence.

» L'orateur chargé de porter la parole, fut messer Donato d'Alberto Ristori, accompagné de plusieurs autres juges. Il pria le chancelier de Charles d'inviter son maître à ne point arriver le jour de la Toussaint, parce que ce jour-là c'était une fête pour le menu peuple qui célébrait les vins nouveaux, et qu'il pourrait en résulter des scandales dont les mauvais citoyens profiteraient sans doute pour exciter du trouble dans la ville. Le prince se décida à ne venir que le dimanche suivant, persuadé que ce retard était pour un bien. Les ambassadeurs s'étaient rendus auprès de lui, avant son arrivée, plutôt pour avoir les lettres en question que pour tout autre motif, car on les avait avertis que, s'il ne les accordait pas, comme il l'avait promis, ils auraient à prendre de nouvelles instructions, et qu'on lui refuserait le passage à

Poggibonzi, que l'on avait donné l'ordre de fortifier pour la sûreté du pays. Messer Bernardo de Rozzi, alors vicaire, avait en outre reçu la commission de lui intercepter les vivres.

» Les lettres arrivèrent, je les ai vues, les ai fait copier, et les ai retenues jusqu'à l'arrivée du prince; je lui demandai alors si c'était bien de son consentement qu'elles avaient été écrites : « Oui certainement, répondit-il. » Ceux qui le conduisaient hâtèrent leur marche, et de Sienne l'entraînèrent presque par force, et pour lui faire faire diligence, lui donnèrent 17,000 florins; car il redoutait la fureur des Toscans et n'avancait qu'avec de grandes précautions. Ses guides l'encourageaient ainsi que sa suite : « Seigneur, lui disaient-ils, ils sont vaincus; s'ils demandent que vous retardiez votre arrivée, c'est dans de mauvaises intentions, et ils conspirent en ce moment contre vous. » Ils lui donnaient encore d'autres motifs de défiance; cependant il ne se tramait aucune conspiration.

» Les choses en étant à ce point, il me vint à moi, Dino, une sainte et honnête pensée; je me disais : ce seigneur viendra et trouvera les citoyens divisés, d'où naîtra un grand scandale. Je songeai, vu la charge que j'occupais et les bonnes inten-

tions dont je savais que mes collègues étaient animés, à réunir le plus grand nombre de bons citoyens que je pourrais dans l'église de Saint-Jean; ce que je fis. Il y en avait de toutes les corporations, et quand l'occasion me parut favorable, je leur dis : « Mes chers et bons compatriotes, vous » qui, pour la plus grande partie, avez reçu le saint » baptême dans cette église, la raison vous conseille, vous prescrit de vous aimer comme frères et » comme maîtres de la plus noble ville du monde. » Ils s'est élevé quelques contestations entre vous au » sujet des emplois que mes collègues et moi, vous » le savez, nous avons juré de partager entre tous. » Un prince puissant arrive. Il faut lui rendre honneur; abjurez vos haines, faites la paix entre » vous, afin qu'il ne vous trouve pas désunis. Laissez toutes les offenses, tous les mauvais vouloirs » qui vous ont divisés jusqu'ici; que tout soit pardonné et oublié pour l'amour et le bien de votre » ville, et sur ces mêmes fonts, où vous avez reçu » le saint baptême, jurez-vous une paix heureuse et » parfaite, pour que le prince qui vient trouve les » citoyens vivant en bonne harmonie. » Tous applaudirent à ces paroles; ils suivirent mon conseil, jurèrent la main sur l'évangile, de maintenir

une bonne paix, de conserver intacts les honneurs et la juridiction de la ville, et nous quittâmes le lieu de l'assemblée. Les mauvais citoyens, qui semblaient pleurer d'attendrissement, qui baisaient le livre saint et qui affectaient le zèle le plus ardent, furent les plus prompts à bouleverser la ville. La délicatesse me défend de dire leurs noms; mais je ne puis taire celui du premier qui entraîna les autres, le nom de Rosso dello Strozza, homme qui laissait percer la fureur dans ses traits comme dans ses actions, et qui ne tarda pas à porter la peine de son faux serment.

» Ceux qui avaient de mauvaises intentions prétendaient que ce n'était qu'une invention pour les tromper. Mais, s'il y avait quelque fraude cachée sous ces promesses, je n'en puis être responsable, et je ne prétends point, au reste, me faire un mérite de mes bonnes intentions. Tout ce que je dirai de ce serment, c'est que j'ai versé bien des larmes en pensant à ceux qui se sont damnés en se parjurant <sup>1</sup>. »

Il nous reste à ajouter à ces détails que Charles vint en Italie avec plusieurs comtes et barons, et

<sup>1</sup> Dino Compagni, pp. 480, 490, 491.

seulement cinq cents cavaliers français, auxquels se joignirent, il est vrai, beaucoup d'exilés Guelfes et du parti des noirs de la Romagne et de la Toscane; qu'il reçut du pape le titre de comte de Romagne et de pacificateur de la Toscane, et que, s'étant abouché avec Charles, roi de Pouille, il fixa l'expédition de Sicile au printemps suivant, après que les affaires de Toscane seraient terminées pendant l'automne et l'hiver. Tout cela n'était pas fort brillant et avait peu de grandeur pour un prince du sang royal de France, dont, quoiqu'il n'eût pas de forces effectives, on faisait partout si grand bruit. On peut voir par là si le Dante n'avait pas raison de donner le nom de fléau à cet étranger. Du reste, la position du Dante pendant cette année, telle que nous avons tenté de la faire comprendre, est parfaitement expliquée par lui-même dans les vers sublimes que nous avons cités plus haut, et qui, nous l'espérons, en seront désormais plus faciles à comprendre pour le lecteur.

---

## Chapitre XII.

*Charles de Valois à Florence ; révolution ; les  
deux premières condamnations du Dante.*

(4 novembre 1301 — 4 avril 1302.)

*Per appressar conven che questa caggia  
 Infra tre soli, e che l'altra sorraenti  
 Con la forza di lui, che testè piaggia.  
 Utta terra lungo tempo le fronti,  
 Fracida l'altra sotto gravi piedi,  
 Come che di ciò pianga e che n'adonti.  
 Gliotti son due, e non vi son intesi;  
 Superbia, invidia, ad avarizia sona  
 Le tre facille, ch' hanno i cori accesi.*  
 — *Inf.* vi, l. 25.

Il faut qu'en suite ce parti s'écroule après trois  
 révolutions du soleil, et que l'autre l'emporte par  
 la force d'un homme qui naguère encore flattaît.  
 Ce parti marchera longtemps le front levé, tenant  
 ses adversaires sous un joug pesant, que je déplore  
 et dont j'ai honte. Il y a deux justes dans la ville et  
 ils ne sont pas compris; l'orgueil, l'envie et l'avarice  
 sont trois brebis qui ont embrasé les cœurs.

Le Dante, hors de sa patrie et n'y étant pas re-  
 tourné, ne prit part à la révolution qui eut lieu à  
 Florence par l'intervention étrangère de Valois, que  
 pour en souffrir jusqu'à sa mort. Mais précisément  
 parce que ce fut la source de ses chagrins, de son



exil, de ses quatre condamnations, des calomnies auxquelles il fut en butte et de sa haine mêlée d'amour pour sa patrie, comme pour une amante infidèle que l'on chérit encore, il me semble que pour en porter un jugement équitable, c'est cette révolution qu'il faut apprécier en ce moment.

Je continuerai donc à en parler d'après les mémoires particuliers des contemporains; sans compter que peut-être il ne sera pas inutile de donner un exemple de plus de ces scènes de parti, avec leurs faiblesses, leurs craintes, leurs promesses violées, leurs perfidies, leurs persécutions, et l'étranger qui survient, flattant d'abord leurs maux, pour les tyranniser ensuite. Que si non-seulement on a lu des événements semblables, mais que beaucoup de personnes les aient entendu raconter, les aient vus et en aient souffert, cependant il y a entre ces faits analogues des différences produites par la diversité des temps et des mœurs. Et puis il est des choses que l'on ne saurait trop répéter, des exemples que l'on voudrait rappeler sans cesse pour empêcher qu'ils ne se renouvelassent, et Napoléon avait coutume de dire que de toutes les figures de la rhétorique la plus utile était la répétition.

Charles entra dans Florence, ou plutôt, à ce qu'il semble, dans l'Oltrarno, le premier jour de novembre, et avec lui vinrent, pour lui faire honneur, des habitants de Lucques, de Pérouse et de Sienne, messer Cante Gabrielli da Gubbio, que dans peu nous verrons podestat, Malatestino, Mainardi de Susinana et d'autres Guelfes purs ou du parti noir, quatre à quatre, six à six et parfois au nombre de cent. En sorte que Charles se trouva à la tête de douze cents cavaliers, tant de ceux-ci que des siens. Invité à descendre là où le roi Charles et les autres grands princes avaient coutume de prendre leur logement, il s'y refusa et descendit au palais de Frescobaldi, au delà de l'Arno, où il se fortifia. Les prieurs, pour n'être suspects à aucun des partis, élurent un conseil composé de quarante citoyens pris dans l'un et dans l'autre. « Ceux qui avaient des desseins coupables ne parlaient pas; les autres avaient perdu courage. L'ennuyeux Baldino Falconieri était à la tribune à l'heure de midi, et nous étions dans les jours les plus courts de l'année. Messer Lapo Salterelli, qui craignait beaucoup le pape, pour se concilier ses adversaires, blâmait les magistrats en disant : « Vous perdez Florence; rendez

communs les nouveaux emplois; rappelez les proscrits en ville. » Il avait chez lui messer Pazzino de Pazzi qui était exilé, et en qui il mettait sa confiance, espérant que celui-ci, quand il serait rentré dans sa première position, le protégerait à son tour. » De là sans doute le mépris exprimé par le Dante contre cet homme incertain et dissimulé.

Albert del Giudice, « riche bourgeois, sombre et vicieux, » insistait pour que les prieurs fussent destitués, pour qu'on en élût de nouveaux et qu'on rappelât les proscrits. Messer Loteringo de Montesportoli voulait que, pour les faire entrer, on enlevât les portes de leurs gonds; messer Andrea da Cerretto, savant légiste, ancien Gibelin devenu Guelfe exagéré ou du parti noir, interpellé par Dino pour savoir si l'on pouvait faire l'élection des nouveaux prieurs hors du temps prescrit, répondit que cela ne se pouvait pas.

Dans cet intervalle, le Dante restant à Rome, les deux ambassadeurs, ses collègues, congédiés par le pape, revinrent à Florence : l'un était Maso Minerbetti, homme sans volonté propre; l'autre était Corazza, Guelfe si prononcé, qu'à peine il croyait qu'un homme pût conserver son libre arbitre en apprenant les paroles du pape. Quelles

avaient été ces paroles, c'est ce qu'on n'a pas su; mais le secret en ayant été imposé sous serment aux ambassadeurs, après avoir pris l'avis de six légistes, ils résolurent d'obéir et d'écrire immédiatement au pape qu'ils étaient à ses ordres, en le priant de leur envoyer, pour leur servir de guides, le cardinal messer Gentile da Montefiore. « Un faux ambassadeur découvrit le secret de la députation; Simone Cherardini leur avait mandé de la cour que le pape lui avait dit : Je ne veux point perdre les hommes pour les femmes.

» Les Guelfes du parti noir tinrent conseil à ce sujet, et jugèrent d'après ces paroles que les ambassadeurs étaient d'accord avec le pape. « S'ils sont d'accord, se dirent-ils, nous sommes mis de côté. » Dès qu'ils apprirent que les magistrats obéissaient au pape, courant à l'instant même aux armes, le fer et le feu à la main, ils se mirent à attaquer, à ravager et à détruire la ville. » Il est clair d'après tout cela que les ambassadeurs, et probablement aussi le Dante, s'étaient prononcées pour la soumission au pape, et que cette soumission, d'après l'opinion des noirs eux-mêmes, aurait été leur perte ou au moins la réintégration des blancs, Mais il n'était plus temps, et les noirs tran-

chèrent la question par la violence. Les premiers écrivirent confidentiellement au pape, mais le parti noir fut informé de tout, car ceux qui avaient juré de se taire n'avaient pas tenu leur parole; les noirs avaient secrètement dans leurs intérêts deux prieurs du dehors (c'est-à-dire élus au dehors, mais qui siégeaient dans le conseil pour trahir); l'un d'eux était Noffo Guidi, qui avait l'habitude de blâmer les choses que l'on faisait en cachette, et d'en attaquer publiquement les auteurs. Il se faisait ainsi une réputation d'homme sage et modéré, et trouvait des moyens d'existence dans sa méchanceté même. »

Les prieurs, invités à déposer leurs emplois et à les rendre communs à tous, en faisant nommer en leur place d'autres personnes prises dans les deux partis, déléguèrent à cet effet Dino, qui réunit une assemblée composée des députés de l'une et de l'autre faction, dans la chapelle de S<sup>t</sup>-Bernard.

« Ces députés tombèrent d'accord et nommèrent six nouveaux prieurs, trois dans chaque parti. Quant au septième, c'est-à-dire au gonfalonier, « pour lequel le partage était impossible, nous choisîmes un homme d'une telle nullité qu'il ne pouvait être suspect à personne. Les noms des

élus ayant été écrits, je les déposai sur l'autel. Alors Noffo Guidi prenant la parole, s'écria : Je vais dire une chose pour laquelle tu me regarderas comme un mauvais citoyen ! Je lui imposai silence, mais il continua avec une telle arrogance qu'il osa me demander de vouloir bien faire aux siens une part plus large dans la distribution des emplois, ce qui revenait à dire : *renverse le parti contraire* et mets-moi à la place de Judas. Je lui répliquai *qu'avant de commettre une pareille trahison*, je donnerais mes enfants à manger aux chiens ; et nous quittâmes l'assemblée <sup>1</sup>.

Charles invitait souvent les prieurs à sa table, mais la défiance les empêchait de répondre à ses invitations. Une fois pourtant il attira trois d'entre eux, parmi lesquels Dino, à un pourparler à Santa Maria Novella, hors du territoire de la ville. Dino pense que s'ils y étaient allés tous, on les aurait massacrés, et dit qu'à leur retour beaucoup de citoyens remercièrent Dieu de les avoir sauvés. Il ajoute que par le conseil d'un saint homme appelé frère Benoit, ils firent faire à l'évêque une grande procession, dont plusieurs se moquèrent,

<sup>1</sup> Dino Compagni, p. 495.

en disant qu'il eût mieux valu aiguïser les fers.....

Le conseil donna aux magistrats le droit de sévir contre les auteurs de rixes et de troubles; des peines corporelles, telles que les fers et la potence, furent établies contre les malfaiteurs pris en contravention; on augmenta les pouvoirs du commandant militaire. Mais leurs messagers, leurs domestiques, leurs sergents, les trahissaient; et l'on découvrit que mille florins avaient été promis par leurs adversaires à une vingtaine de ces traîtres. Les noirs disaient : « Nous avons un maître » chez nous; le pape est notre protecteur; nos ennemis ne sont en état de faire ni la guerre ni la » paix; ils n'ont pas d'argent; les soldats ne sont » point payés. »

« Ils avaient préparé tout ce qu'il fallait pour la guerre en rassemblant tous leurs amis dans le quartier d'Oltrarno, où ils ordonnèrent de retenir tous ceux de Sienne, de Pérouse, de Lucques, de Saminia, de Volterra, de Sangimini. Après avoir gagné tous les voisins, ils avaient formé le projet de s'emparer du pont de la Sainte-Trinité et d'élever sur les deux palais quelques machines à lancer des pierres. Ils avaient en outre appelé beaucoup de villageois des alentours et tous les

bannis de Florence. Les Guelfes du parti blanc n'osèrent rassembler personne dans leurs maisons, parce que les prieurs menaçaient de punition quiconque ferait de pareils rassemblements, tenant ainsi sous l'influence de la peur amis et ennemis. Les amis ne devaient pas croire que des amis voulussent leur perte; mais ils obéirent moins par la crainte de la loi que par avarice; car on avait dit à messer Torrigiano de Cerchi : *Préparez-vous et dites-le à vos amis.*

» Un samedi, le 4, les noirs prirent les armes avec leurs chevaux enharnachés, et ils commencèrent à exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu : les Médicis, hommes puissants du peuple (on croit que c'est la première fois qu'ils sont nommés dans l'histoire), assaillirent et blessèrent un brave bourgeois appelé Orlanduccio Orlandi, après l'heure des vêpres, et le laissèrent pour mort. Le peuple s'arma, et tous, à pied ou à cheval, se rendirent au palais des prieurs. Le podestat n'envoya point ses gens à la maison du coupable, et le gonfalonier de la justice ne s'empessa pas de punir le crime, parce qu'il avait pour cela un délai de dix jours. On députa dans les *vicairies* ou bourgades d'alentour; les habitants en vinrent, déployèrent les



bannières, se rangèrent à la dérobee du côté des noirs et ne se présentèrent pas à la commune; la nuit étant venue, les citoyens se dispersèrent, fortifièrent leurs maisons, et des barricades furent élevées dans les rues pour en intercepter le passage. »

Les Scali surtout, parmi les blancs, et les Spini, parmi les noirs, se mirent en garde dans leurs palais les uns contre les autres. Puis s'adressant réciproquement des paroles de paix, plusieurs chefs des noirs disaient aux blancs : « Pourquoi nous traitons-nous ainsi? nous sommes amis et tous Guelfes, nous n'avons d'autres intentions que de briser les chaînes que veut nous imposer le peuple à vous et à nous, et nous serons alors plus puissants que nous ne le sommes. Pour l'amour de Dieu, ne soyons qu'un même corps comme nous devrions le faire. » Ainsi les blancs s'adoucissaient, et les Ghiblins, par lesquels ils étaient soutenus, se suspectaient les uns les autres, et il ne restait plus dehors que peu de monde et quelques artisans pour faire la garde. Cependant Charles paraissant vouloir que l'on punit les coupables, demanda qu'on lui confiât les portes de la ville et surtout celles du quartier d'Oltrarno, où il demeurait. On lui refusa la garde des premières, mais les autres lui furent

accordées, « et le poste des Florentins y fut remplacé par des Français. Messer Guillaume, chancelier de Charles, et son maréchal du palais me jurèrent à moi Dino, représentant la commune, au nom de leur maître, qu'il prenait le pays sous sa garde et le conservait du consentement et selon le vœu du magistrat. Je n'aurais jamais cru qu'un prince aussi grand et de la maison royale de France manquerait à sa parole; mais les premières heures de la nuit suivante s'étaient à peine écoulées, que la porte confiée à sa garde fut ouverte à l'exilé Gherarduccio Buondelmonti, qui entra accompagné de beaucoup d'autres bannis. » Les prieurs, avertis par un homme du peuple, ordonnèrent aux maîtres des métiers de fortifier la porte de Saint-Panerace; mais ceux-ci furent assaillis et chassés par les Tornaquinci, et les tours furent abandonnées par les fantassins. Les prieurs reçurent encore l'avis que l'on courait de maison en maison, excitant les citoyens à s'armer pour le jour suivant; et tandis qu'ils perdaient ainsi toute espérance dans la ville, les campagnards finirent aussi par leur faire défaut, parce qu'en arrivant ils se mirent à déchirer leurs drapeaux à coups de hache et les abandonnèrent.

Nous avons, sur la journée du 5, des détails de Villani encore plus circonstanciés.

« Charles après quelques jours de repos à Florence requit la commune de lui remettre le gouvernement et la garde de la ville, avec la *balie* pour réconcilier tous les Guelfes; la commune y consentit, et le 5 novembre les autorités, les prieurs de Florence, le conseil, l'évêque et l'élite des autres citoyens de Florence, s'étant réunis dans l'église de Santa Maria Novella, on y proposa la demande de Charles, sur laquelle on délibéra, et il fut arrêté que le gouvernement et la garde de la ville seraient remis entre ses mains. Charles, après avoir apposé son sceau sur le compromis, accepta de sa propre bouche, jura et s'engagea comme fils de Roi à maintenir la ville en paix; j'assistais à l'assemblée en qualité de greffier, mais Charles et les siens manquèrent aussitôt à leur promesse. Car, par le conseil de Musciato dei Francesi, qui était venu de France et qui lui servait de guide, il ordonna, suivant les dispositions faites par les Guelfes du parti noir, que tous ses gens prissent les armes avant même qu'il fût revenu à la maison des Frescobaldi qu'il habitait, au delà de l'Arno.

« La ville alors, au spectacle nouveau de sa po-

pulation armée et à cheval, se livra tout entière à des sentiments de jalousie et de défiance. Grands et petits, les armes à la main, coururent chacun à la maison de leurs amis en barricadant les rues en plusieurs endroits; mais peu de personnes se réunirent à la maison des prieurs; et ces derniers ainsi que les membres de la commune, s'apercevant qu'ils étaient trahis et trompés, le peuple se trouva presque sans chef. En ce moment, Corso Donati, contumace, vint ce jour même de Peretola à Florence, comme il avait été convenu, avec un certain nombre de ses amis et de soldats à pied.

• Les prieurs et les Cerchi, ses ennemis, apprenant son arrivée et se voyant renforcés par Sciatta de' Cancellieri, qui commandait à Florence trois cents cavaliers pour la commune, et voulait marcher contre Corso Donati pour le prendre et le punir, messer Vicri, chef de la maison des Cerchi, ne voulut pas y consentir, et mettant, mais en vain, sa confiance dans le peuple qui en ferait justice, il dit : *Laissez-le venir*. C'est ce qui fut cause que Corso entra dans les faubourgs, mais trouvant les anciennes portes de la ville fermées, il se dirigea vers la poterne de Pinti, du côté de Saint-Pierre-Majeur, entre ses maisons et celles

des Ucellini, et comme elle était également fermée, il se mit en devoir de l'enfoncer, tandis qu'à l'intérieur ses amis faisaient de même, en sorte qu'elle fut aisément renversée. Il entra alors, et ayant rangé ses hommes en bataille sur la place de Saint-Pierre-Majeur, il vit s'accroître le nombre de ses partisans et le cortège de ses amis, qui le suivaient en criant : *Vive le baron !* car c'est le nom qu'on lui donnait. Ainsi renforcé, la première chose qu'il fit fut de se rendre aux prisons de la commune, qui étaient au quartier des Bastari, dans la rue du palais; il les ouvrit de force et délivra les prisonniers; il fit de même au palais du podestat, puis il se porta chez les prieurs qu'ils força, par la crainte, d'abandonner l'autorité et de se retirer dans leurs maisons. »

Nous avons enfin rencontré dans cette narration le nom de messer Vieri, chef des blancs, c'est la première et la dernière fois qu'il s'y trouve mentionné; et il ne s'y trouve que pour dire et faire une sottise. D'où l'on peut conclure que, guerrier habile sur un champ de bataille comme celui de Campaldino, c'était un pauvre chef de parti dans la ville.

Dino Compagni fut un des prieurs mis en fuite dans cette journée, et c'est pour cela sans doute

qu'il n'a pas eu le courage d'en faire un long récit. Il en a pourtant raconté quelques particularités intéressantes. Tandis que Corso entrait, lui Dino et d'autres prieurs étaient retenus au palais par les barons de Charles et par messer Cante da Gubbio et d'autres, qui leur juraient que leur maître se croyait trahi, qu'il s'en vengerait à sa manière et qu'il ferait pendre Corso. Mais Charles « ne jurait pas la vérité, parce que ce n'était pas à son insçu que Corso était arrivé. » Accoururent ensuite Lapo Salterelli et Sciatta de' Cancellieri qui leur conseillèrent d'envoyer les plus puissants des deux partis en otages à Charles : une liste de leurs noms ayant été dressée, Sciatta, commandant de la force armée, leur ordonna de se rendre auprès du prince. Ils s'y rendirent, et Charles ayant mis les noirs en liberté, retint les blancs près de lui. « O bon roi Louis ! s'écrie ici Dino, en invoquant la mémoire du saint roi Louis IX, toi qui avais une si grande crainte de Dieu ! où donc est la bonne foi de la maison royale de France, livrée à des conseils pervers et qui ne garde plus aucune honte ? O perfides conseillers ! qui de l'héritier d'une si noble couronne avez fait non un soldat, mais un assassin, en l'excitant à jeter sans

forme de justice les citoyens en prison, à violer sa foi, à déshonorer le nom de sa royale famille! Maître Ruggicri, dévoué à cette maison, étant allé au conseil du prince, lui dit : *Une noble cité périt par votre faute*; à quoi Charles répondit *qu'il n'en savait rien.* »

Quand les prieurs firent sonner la grosse cloche du palais, le peuple effrayé ne bougea point, et il ne sortit personne ni à pied ni à cheval de la maison des Cerchi, quelques Adimari seulement se montrèrent, mais se voyant seuls, ils disparurent, et la place demeura abandonnée.

Les prieurs ayant donc été chassés ainsi, la ville resta quelques jours sans magistrat. « Ceux qui craignaient leurs adversaires se cachaient chez leurs amis; les ennemis en venaient aux mains; on incendiait les maisons, on les livrait au pillage; les opprimés déménageaient leurs effets les plus précieux; les noirs qui avaient la puissance, imposaient des contributions aux blancs. Les filles étaient mariées de force; les hommes étaient massacrés; et quand une maison brûlait : *Quel est ce feu?* demandait Charles; on lui répondait que c'était une chaumière qui brûlait, alors que c'était un riche palais. Ces ravages du-

rèrent six jours , suivant l'ordre donné. La campagne était en feu de tout côté; les prieurs, par compassion pour la ville, voyant les maux se multiplier, demandèrent grâce à plusieurs hommes puissants du peuple, en les conjurant pour l'amour du ciel d'avoir pitié de leur ville; ils n'en obtinrent rien, et en conséquence ils quittèrent le priorat. » Cependant le conseil se réunissait déjà, le 7, sous un nouveau chef, messer Carlo de Marchesi di Monticalo, et là, invoquant fort mal à propos Dieu et les saints protecteurs de Florence, « pour l'exaltation de l'église romaine, du pape, de ses frères les cardinaux et de l'illustre seigneur Charles par la grâce de Dieu, roi de Jérusalem et de Sicile, fils du roi Charles de France, appelé, au nom de notre mère la sainte église, comme pacificateur de la Toscane, pour l'honneur, le bien et la tranquillité du peuple et de la commune de Florence, et pour empêcher qu'il ne se commit (il s'en était déjà commis et il s'en commettait encore) des incendies, des dévastations, des pillages, des insultes et des assassinats dans la ville, dans le comté et dans le district de Florence, » ils nommèrent six prieurs et un gonfalonier nouveaux, munis de pleins pouvoirs pendant un mois jusqu'à l'époque



ordinaire du 15 décembre. Ces nouveaux prieurs ne furent plus comme auparavant élus dans les deux partis, mais, ainsi qu'on devait s'y attendre, tous le furent dans la faction des noirs, qui avait le dessus; c'était, au dire de Compagni, « les plus méchants des hommes du peuple, » Baldo Ridolfi, Duccio Magalotti, Neri Ardinghelli, Ammannato Beccanugi, messer Andrea de Cerreto et Rieco degli Albizzi, avec Tedice Manovelli pour gonfalonier. Ils entrèrent en fonctions le 11 novembre en remplacement de ceux qui avaient été chassés, et y restèrent jusqu'au 15 décembre, époque légale des nouvelles élections; et peu de temps après leur entrée au pouvoir, ils choisirent pour podestat messer Cante Gabrielli da Gubbio, « qui porta remède à beaucoup de maux, mit au néant beaucoup d'accusations et en aceneillit plusieurs. »

Suivent dans la narration du bon Compagni, quatre grandes pages de jérémiades et de détails de persécutions sur lesquels nous passons rapidement, parce que le récit en serait fastidieux, et que les persécutions de tous les temps se ressemblent. On y voit les anciens prieurs recherchés pour être mis à contribution, et relâchés seulement par la crainte du mécontentement public; Rinuccio Ri-

nueci, riche bourgeois, à la campagne duquel Charles allait chasser aux oiseaux, condamné à une amende de quatre mille florins, et remis en liberté pour huit cents; on y voit les Bostichi prendre à ferme les biens d'un de leurs amis pour cent florins, s'emparer ensuite de ces biens et les revendre publiquement dans leur maison, au milieu de la ville, en plein jour! Des filles et des femmes outragées; des pupilles trompés; des hommes dépouillés; des délations, des condamnations et surtout des taxes arbitrairement imposées. « Il n'y avait de concession, de pitié ni de merci pour personne. Celui qui criait le plus haut : *Meurent les traîtres!* était le plus traître de tous. Beaucoup de citoyens du parti des blancs, anciens Gibelins et qui l'avaient été longtemps, furent admis dans la société des noirs, mais seulement pour faire le mal en commun. » Cependant personne ne fut chassé alors; mais naturellement beaucoup de ceux qui étaient persécutés sortaient volontairement de la ville, et ceux qui se trouvaient au dehors y restaient. Les émigrés précèdent ordinairement les bannis, mais ne tardent pas à se confondre avec eux.

C'est ce qui arriva au Dante, dont l'ambassade

était venue à cesser d'elle-même, et qui probablement resta quelque temps à Rome, d'autant plus que le pape vint, au moins quelque peu, en aide aux blancs qui étaient vaincus; et ce ne serait pas une conjecture trop hardie que d'en attribuer en partie l'honneur aux ambassadeurs déchus. Le pape, au mois de novembre, envoya en qualité de légat, pour engager les noirs à la modération, ce même cardinal d'Acquasparta, inutilement venu l'année précédente pour faire la même invitation aux blancs. Il semblait d'abord qu'il réussirait mieux cette fois, étant déjà parvenu à conclure quelques arrangements et quelques mariages entre les Cerchi, les Adimari, les Donati et les Pazzi, blancs et noirs; mais quand il en vint à la question du partage des emplois, de même que les blancs s'y étaient opposés autrefois, de même alors les noirs ne voulurent pas y consentir, et il laissa en partant la ville entre leurs mains, mais frappée de l'interdit, comme l'année d'avant il l'avait laissée entre les mains des blancs. Il est clair que si le légat et le pape n'étaient pas des pacificateurs plus heureux ni plus adroits, ils y mettaient au moins plus de franchise et d'impartialité. Nous aurons occasion de remarquer la

même chose chez d'autres légats et chez d'autres papes, et cela est naturel. Les papes jusqu'alors chefs du parti Guelfe, avaient grand intérêt à ne pas le laisser se subdiviser et s'affaiblir.

Mais le cardinal une fois parti, les arrangements qu'il avait faits ne furent pas de longue durée. « Le jour de Pâques, messer Nicolas de Cerehi Bianchi, allait à cheval visiter sa terre et son moulin, avec ses compagnons; comme il passait par la place de Sainte-Croix où l'on prêchait, Simon, fils de messer Corso Donati, neveu par sa mère du susdit Nicolas, sans aucune provocation de la part de celui-ci qui ne se défiait pas de son neveu, et sans aucun motif, renversa son oncle de cheval et le tua. Mais la Providence voulut que la peine fût proportionnée à l'offense, car Simon, blessé dans le côté par Nicolas, mourut la nuit d'après : ce qui fut une justice de Dieu. La mort de Simon fut regardée comme une grande perte; c'était le chevalier le plus accompli de Florence; il voyait une brillante carrière devant lui, et faisait toute l'espérance de son père, messer Corso, dont le retour et la victoire furent si promptement suivis d'un premier malheur, lequel présageait sa chute future. » Dès ce moment les

deux partis s'exaspérèrent plus que jamais, et bien que l'on ne prononçât pas encore l'arrêt du bannissement général des blancs, on continua avec redoublement les condamnations à l'amende, et beaucoup, à défaut de paiement, furent punis de l'exil. Ensuite, probablement au commencement de 1302, Charles fit une courte excursion à la cour de Rome, soit pour faire lever l'interdit, soit pour concerter de nouvelles mesures au sujet de Florence, ou bien pour préparer l'expédition prochaine de la Sicile; et comme il demandait de l'argent au pape, « celui-ci répondit *qu'il l'avait placé à la source de l'or*. Peu de jours après, le bruit se répandit que quelques partisans des blancs avaient formé un complot avec Pierre Ferrant de Languedoc, l'un des barons de Charles, pour l'assassiner. On trouva, dans les conventions faites entre eux le nom de celui qui devait être chargé de l'assassinat. A son retour de Rome, Charles rassembla, pendant la nuit, à Florence, un conseil secret de dix-sept citoyens, où l'on avisa aux moyens de faire arrêter quelques-uns de ceux que l'on désignait comme coupables, et de leur faire trancher la tête. Sept des membres de ce conseil s'étant retirés, le nombre s'en trouva

réduit à dix. Le dessein du conseil était que les personnes dénoncées prissent la fuite et abandonnassent le pays; on fit rechercher nuitamment messer Goccia Adimari et son fils, ainsi que messer Manetto Scali, qui était à Calenzano, d'où il se réfugia à Mungona. Peu de temps après, Muccio da Biserno, soldat suivi d'une troupe nombreuse, et Simon Cancellieri, ennemi de Manetto, se rendirent à Calenzano, où ils croyaient le trouver, et dans leurs recherches, fouillèrent jusqu'à la paille des lits avec leurs épées. Le jour suivant, Charles les ayant fait poursuivre avec plusieurs autres, les condamna comme traîtres et contumaces, fit mettre le feu à leurs maisons, et ordonna que leurs biens fussent vendus à l'encan par l'office du pacificateur. »

Villani, en racontant la même conspiration, dit seulement que ce fut un projet de trahison contre Charles, et il ajoute que l'affaire fut tramée par le baron français Pierre Ferrant, à l'instigation des noirs, et qu'il y eut falsification de pièces. C'est également l'opinion de Léonard d'Arezzo, qui, un siècle après, vit ces lettres dans les archives de Florence et les jugea de même. Immédiatement après le retour de Charles à Florence,

à cause ou sous le prétexte de cette conspiration, tous les historiens placent au mois d'avril 1302, l'exil des Cerchi et des blancs. Stefani le met au 2 avril, Villani au 4, d'autres documents, au 4 et au 5, et Dino Compagni au mois d'avril sans plus, et il cite les noms de plusieurs bannis, parmi lesquels « le Dante Alighieri, ambassadeur à Rome, » et après cette longue liste il ajoute : « et une foule d'autres au nombre de plus de six cents, obligés de se réfugier par-ci par-là dans tous les pays. » Après quoi Charles partit définitivement pour Rome, et pour l'expédition de Sicile; Florence resta au pouvoir des noirs, surtout de Corso Donati et de Rosso de la Tosa, entre lesquels nous verrons ensuite éclater une nouvelle division.

Nous voilà enfin ramenés au Dante, qui, d'après les documents les plus précis, retrouvés il y a un peu plus d'un demi-siècle dans les archives de Florence, ne fut pas seulement compris dans la proscription générale de ceux de son parti, aux premiers jours d'avril, mais qui paraît avoir eu auparavant l'honneur de deux condamnations spéciales, le 27 janvier et le 10 mars de cette même année 1302, auxquelles on n'en peut ajouter que quatre antérieures. Le sentiment de Boccace sur

l'importance du Dante dans la république avant l'arrivée de Charles, et celui de plusieurs autres sur l'opposition générale qu'il fit à son arrivée sont donc confirmés par les faits. La première de ces condamnations se trouve dans une liste intitulée : « *Condennaciones facte per nobilem et potentem militem Dom. Cantem de Gabrielis potestatem Florentie MCCCII, et primo.* » Et cette liste est ensuite rapportée ici par extrait comme suit : « *MCCCII. XVII. Dom. Palmerium de Altovitis de Sextu Burghi, Dantem Allagherii de Sextu S. Petri Maioris, Lippum Becchi de Sextu Ultrarni,..... Orlandinum Orlandi de Sextu Porte Domus, accusés par la voix publique, — et le juge procède ex officio, ut supra de primis, et n'en vient à aucun fait particulier, si ce n'est que les accusés, dans leur priorat, ont fait opposition à l'arrivée Domini Caroli, ajoutant que fecerunt baratterias, et acceperunt quod non licebat, vel aliter quam licebat per leges, etc. In lib. VIII, m. per uno; et si non solverint, dans un certain délai, devastentur, et mittantur in commune; et si solverint, nihilominus pro bono pacis stent in exilio extra fines Tuscie dnobis annis.* » Par là demeure prouvée plus que jamais et sans aucun doute la glorieuse faute



commise par le Dante en s'opposant à l'arrivée de Charles. Qu'il s'y soit opposé pendant son priorat, c'est ce qui n'est pas indiqué d'une manière certaine dans le document ci-dessus, dont on ne cite pas les expressions textuelles à ce sujet; et quand même on les y trouverait, l'accusation dut être mal fondée, puisque nous avons vu combien il était peu probable qu'il eût été question de l'arrivée de Charles dans les mois de juin et d'août 1300, six mois avant la conspiration de la Sainte-Trinité, où, suivant tous les mémoires, il en fut parlé pour la première fois. Enfin quant à l'accusation de *baratterie*, c'est-à-dire de gains illicites adressée au Dante, on a beaucoup écrit et fort inutilement, selon moi, pour l'en disculper. Des accusations aussi vagues, ajoutées à la principale, celle-ci fût-elle vraie, ne sauraient en bonne règle être admises comme valables dans les délits particuliers, et encore moins dans les causes politiques. Je ne sais si le Dante a été ou non concessionnaire; cela ne me semble point probable d'après l'ensemble de ses vertus et de ses vices; mais le reproche qui lui en a été fait, en cause politique, par des ennemis puissants, en son absence et sans l'entendre, est pour moi, comme s'il n'était pas.

Le Dante ne s'en défendit jamais, et n'y a fait allusion dans aucun endroit de ses ouvrages.

La seconde condamnation, du 10 mars, déjà publiée par Tiraboschi, confirme les condamnations prononcées contre les quatre personnes nommées précédemment, et contre André de Gherardini, Lapo Salterelli, Donato Alberti, Lapo di Domenico, Lapo Biondo, Gherardino Diodati, Corso Ristori, et Giunta de' Biffoli.

La fierté du Dante, comme on le voit dans plusieurs passages de son poëme, s'indigna de se voir associé à de pareils hommes, et surtout à Lapo Salterelli, beaucoup plus que de la condamnation elle-même et des accusations sur lesquelles elle était basée. Nous ne rapporterons pas ce second acte judiciaire, - d'une longueur ennuyeuse; il n'est que la déclaration de ce fait, que les accusés par leur contumace se sont avoués coupables. On y ajoute que « si quelqu'un des susdits, en quelque temps que ce soit, rentre par la force dans la commune de Florence, il doit être brûlé jusqu'à ce que mort s'en suive : *igne comburatur sic quod moriatur.* » Cette condamnation fut prononcée par le podestat Cante de' Gabrielli, qui par là se condamna lui-même à une éternelle renommée.

Nous avons vu à la chute des blancs que le pillage était permis à la fureur du peuple avant la condamnation, nous voyons maintenant que c'était une partie de la condamnation elle-même. A ce sujet Léonard d'Arezzo raconte, particulièrement au sujet du Dante, « que par la haine de ceux qui, pendant son priorat, avaient été bannis par le parti des noirs, on courut à sa maison, on la mit au pillage, et qu'on dévasta ses terres. »

Boccacc dit la même chose, et au milieu de ses déclamations ordinaires, ajoute quelques détails intéressants.

« Le Dante ainsi exilé de cette ville dont il n'était pas seulement citoyen, mais dont ses ancêtres avaient été les fondateurs, et ayant laissé son épouse avec les autres membres de sa famille, à qui la faiblesse de leur âge ne permettait pas de fuir, ne s'en occupa guère, parce qu'il la savait unie par les liens du sang à quelques-uns des chefs du parti contraire, tels, par exemple, que le baron Corso et les autres Donati. Quant à lui-même, incertain sur ce qu'il devait faire, il s'en alla errant çà et là dans toute la Toscane. Quelques parcelles de sa fortune qui venaient du côté de sa femme, à titre de dot, furent mises à l'abri

de la fureur populaire; et sa femme, après en avoir non sans peine obtenu la restitution, en employait avec économie le revenu à son entretien et à celui de ses jeunes enfants. Pour lui, réduit à la pauvreté, il était obligé de pourvoir, par une industrie dont il n'avait pas l'habitude, aux choses nécessaires à la vie. » Cette conduite de son épouse n'est assurément pas celle d'une Xantippe; et ce n'est pas le Dante, mais ses persécuteurs qu'il faut accuser de leur séparation, de cette ruine et de celle de leur famille.

Tous ces événements de la révolution causée par Charles de Valois et l'exil du Dante, sont rappelés par lui dans plusieurs endroits et particulièrement dans deux passages de la *Divine comédie*. Le premier est celui de la prédiction de Ciaccio, dans le VI<sup>e</sup> chant de l'*Enfer*, que, pour marquer plus clairement les deux époques des partis de Florence, nous avons rapporté, la moitié au commencement du chapitre X<sup>e</sup> et l'autre au commencement de celui-ci; le second se trouve à la fin de cette terrible imprécation qui commence par ces mots : « Hélas, pauvre Italie! séjour de douleurs!<sup>1</sup> »

<sup>1</sup> *Ahi serva Italia, di dolore ostello!*

(Purg. vi, l. 26.)

et comme il se rapporte aux relations de l'Italie avec l'empire, nous le citerons plus loin, l'imprécation se termine par le tercet suivant :

« Parce que toutes les contrées de l'Italie sont  
 » couvertes de tyrans, et que tout villageois qui  
 » vient se joindre aux partis devient un Marcellus<sup>1</sup>. »  
 Je ne sais si les autres en jugeront comme moi, mais il me semble que le dernier vers de ce passage, dans la bouche du Dante est un reproche aux Cerchi arrivés de leur villa, à Vieri, l'*âne de la porte*, et au parti *sauvage*. Puis, revenant ironiquement à Florence, il continue en retraçant avec précision les événements de novembre 1301.

« O ma Florence! tu peux bien être contente  
 » de cette digression, qui ne te touche pas, grâce  
 » à ton peuple qui se donne assez de peine. Beau-  
 » coup ont la justice dans le cœur, bien qu'elle  
 » tarde à lancer le trait, pour ne pas prendre  
 » l'arc mal à propos; mais ton peuple l'a seule-  
 » ment au bout des lèvres.

» Beaucoup refusent les emplois; mais ton

<sup>1</sup> *Che le terre d'Italia tutte piene  
 Son di tirannî, ed un Marcel diventa  
 Ogni villan che parteggiando viene.*

(Purg. vi, l. 42.)

» peuple empressé répond sans qu'on l'appelle et  
 » crie tout haut : Je me résigne. Sois donc joyeuse,  
 » car tu en as bien des motifs, toi riche, toi pai-  
 » sible, toi pleine de sagesse ! Si je dis la vérité,  
 » les effets le prouvent. Athènes et Lacédémone,  
 » qui firent les plus anciennes lois et portèrent si  
 » haut la civilisation, ont fait bien peu de chose  
 » pour le bon gouvernement de leur ville en com-  
 » paraison de toi, qui fais de si sages règlements  
 » que ceux que tu as arrêtés en octobre n'arri-  
 » vent pas à la mi-novembre !

» Combien de fois depuis le temps que je rap-  
 » pelle n'as-tu pas changé tes lois, tes monnaies,  
 » les emplois publics, et renouvelé tes usages ainsi  
 » que les membres de ton gouvernement ? Et si  
 » tu as bonne mémoire, si la lumière frappe tes  
 » yeux, tu verras que tu ressembles à cette femme  
 » malade qui, ne trouvant pas le repos sur sa  
 » couche, se tourne pour tromper sa douleur <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Fiorenza mia, ben puoi esser contenta  
 Di questa digression che non ti tocca,  
 Mercè del popol tuo, che si argomenta.  
 Molti han giustizia in cuor, ma tardi scocca  
 Per non venir senza consiglio all' arco;  
 Ma 'l popol tuo l' ha in sommo della bocca.  
 Molti rifiutan lo comune incarco;*

*Ma 'l popol tuo sollecito risponde  
Senza chiamare, e grida: io mi sobbarco.  
Or ti fa lieta, che tu hai ben onde;  
Tu ricca, tu con pace, tu con senno:  
S'io dico ver, l'effetto nol nasconde.  
Atene e Lacedemona, che fenno  
L'antiche leggi e furon sì civili,  
Fecero al viver bene un picciol cenno,  
F'erso di te, che sai tanto sottili  
Provvedimenti, ch' a mezzo novembre  
Non giunge quel che tu d'ottobre fili.  
Quante volte del tempo che rimembre,  
Leggi, monete, e officii, e costume  
Hai tu mutato, e rinnovato membre?  
E, se ben ti ricordi e vedi lume,  
Fedrai te simigliante a quella 'nferma,  
Che non può trovar posa in su le plume,  
Ma con dar volta suo dolore scherma.*

(Purg. vi. t. 45-50.)

### Chapitre XIII.

*Enecdotes; poésies; les dernières années de  
Dante dans sa patrie.*

( 1292—1304 )

*di mia natura  
Tremontabile non per tutte guise!*  
PARAD. V, l. 55.

*Par ma nature, je suis changeant,  
et je prends toutes les formes*

Avant de suivre le Dante dans l'exil dont il ne revint plus, je crois qu'il conviendra de recourir à quelques chroniques relatives aux années qu'il passa dans sa patrie, sans qu'on en sache bien la date; nous consulterons d'abord celles qui se rattachent aux causes de son exil. Parmi les anciennes qui, sans mériter d'être admises dans tous les détails, doivent être regardées comme des traditions de la ville, les principales sont celles de Sacchetti. Il raconte qu'un des Adimari, voisin du



Dante, accusé de je ne sais quel délit, étant sur le point d'être condamné par le chef de la justice, le podestat ou son juge pria le Dante de le recommander à ce magistrat, qui était son ami. Le Dante fit ce qu'il lui demandait, mais réfléchissant qu'Adimari était un jeune homme fier et brutal, qui, quand il traversait la ville, surtout à cheval, en écartant les jambes tenait à lui seul toute la rue, à moins qu'elle ne fût très-large, tellement qu'il touchait les passants de la pointe de ses éperons, le Dante choqué de ces manières, dont il avait été plusieurs fois témoin, lorsqu'il fut chez le podestat, lui dit : « Un tel doit comparaître devant votre tribunal pour tel délit; je vous le recommande, bien qu'il ait des façons d'agir qui mériteraient une plus grande peine, car je regarde comme un très-grand crime d'usurper ce qui appartient à la commune. » — « Et quel est, lui demanda le juge, le bien de la commune qu'il usurpe? » Le Dante répondit : « C'est que, lorsqu'il traverse la ville à cheval, il va les jambes tellement écartées que ceux qui le rencontrent sont forcés de se détourner et ne peuvent continuer leur chemin. » — « Et cela, reprit le juge, vous paraît une plaisanterie? mais c'est un délit plus considérable que l'autre. »

— « Maintenant, dit le Dante, voiei, au fait, le but ma visite : je suis son voisin, je vous le recommande. » Revenu à sa maison, il dit à Adimari que le podestat lui avait fait une réponse favorable; quelques jours après, Adimari, eité au tribunal, fut eondamné à mille livres d'amende pour le premier délit, et à mille autres pour la manière sans gêne avec laquelle il se promenait à cheval. C'est pour cela surtout que, peu après, il fut banni de Florencce, comme attaché au parti des blancs <sup>1</sup>. Il est probable cependant que ce ne fut pas là la principale raison de son exil; mais qu'on s'en soit fait un prétexte, c'est ce que se persuaderont aisément ceux qui ont vu, qui ont appris par expérience ce qu'il en coûte quelquefois pour une plaisanterie, surtout dans ces temps de factions civiles, qui mettent à leur aise les vengeances particulières, déguisées sous l'apparence de l'intérêt public.

Au reste la tradition ainsi recueillie par Sacchetti s'accorde non-seulement avec ce que dit Compagni des condamnations prononcées contre les blancs, par un homme de rien, mais encore avec plusieurs passages du Dante lui-même, qui sem-

<sup>1</sup> Fr. Sacchetti, *Nov.* cxiiv.

blent se rapporter aux Adimari. Et premièrement dans l'*Enfer*, parmi les gens furieux qui se débattent dans la fange des marais du Styx, le Dante rencontre un Philippe Argenti, de la famille des Cavicciuli, que l'on prétend être une des branches de celle des Adimari, « seigneur si riche qu'il avait coutume de faire ferrer le cheval qu'il montait avec des fers d'argent, d'où on lui avait donné le surnom d'Argenti. Il était haut de taille, brun, nerveux, d'une force prodigieuse, et plus qu'aucun autre irritable, même pour la moindre cause. » La circonstance du cheval ferré d'argent, la haute stature de l'homme, et tout son portrait s'accordent si bien avec la peinture du cavalier brutal de Sacchetti, qu'on soupçonne que ce fut le même personnage. Boccace nous l'explique encore mieux dans une nouvelle qui mériterait vraiment d'être lue tout entière, à cause des particularités qu'on y trouve sur les mœurs de Florence ainsi que sur les personnages et les sociétés au milieu desquels le Dante passa une première partie de sa vie. On y voit un Ciaccio, parasite de Corso Donati, et un Biondello, fils de messer Vieri de Cerchi. Biondello achetant sur le marché des lamproies pour Vieri, fait croire à Ciaccio que

c'est un grand festin qui doit avoir lieu chez Corso, et l'y invite. Ciaccio ne manque pas de s'y rendre; mais il ne trouve que des pois chiches, de la saumure de thon et du poisson de l'Arno. Biondello se moque de lui; mais Ciaccio, afin de se venger, charge un commissionnaire d'aller trouver messer Philippo Argenti, et de le prier, au nom de Biondello, de lui remplir un flacon de son bon vin rouge, pour se divertir avec ses compagnons. Argenti entre en fureur, et la première fois qu'il rencontre Biondello, il le bat et le maltraite tellement que Ciaccio put lui dire: « C'est à toi maintenant! puisque tu m'as procuré un aussi bon diner que tu l'as fait, je te donnerai à mon tour d'aussi bon vin que tu viens d'en recevoir. »

C'est ainsi que Boccace riait de ces gens-là. Mais les mêmes personnes et les mêmes choses sont des sujets si différents de raillerie ou de colère, suivant le caractère des spectateurs, que ce même Ciaccio est le premier florentin que le Dante place dans l'enfer, et le premier qui parle avec aigreur de Florence, et prédit ce qui lui arrivera; il y place ensuite Philippe Argenti, ou peut-être ce même Adimari qu'il avait déjà offensé, et qui en avait tiré vengeance, ou bien un autre quelconque

de cette faction ennemie. En somme, il y figure comme l'être le plus détesté non-seulement parmi les damnés furieux et dans la fange des marais du Styx, mais encore comme évidemment poursuivi par l'indignation du poète vindicatif. Observons d'abord que tout cela se trouve dans le chant VIII, le premier comme nous le verrons de ceux que reprit le Dante après son exil; sans doute parce qu'il était impatient de se venger.

Qu'on lise toute cette scène d'une colère vraiment infernale entre les deux partis. Le Dante et Virgile sont dans une nacelle sur le marais.

« Tandis que nous parcourions cette eau crou-  
» pissante, il se présente devant nous un homme  
» couvert de fange qui me dit : Qui es-tu ? toi qui  
» viens ici avant le temps ? Je lui répondis : Si j'y  
» viens, ce n'est pas pour y rester. Mais toi qui  
» es-tu, toi-même, et comment t'es-tu sali de la  
» sorte ? Tu vois, reprit-il, que je suis un de ceux  
» qui pleurent. — Et moi : Ame maudite ! reste avec  
» tes pleurs et tes chagrins, car je te reconnais  
» tout fangeux que tu es ! Alors il étendit les deux  
» mains vers la nacelle, et mon maître l'ayant  
» aperçu le repoussa en lui disant : Va-t'en avec  
» les autres chiens ! Ensuite me jetant les bras

» autour du cou et me baisant le visage : Esprit  
 » dédaigneux ! heureuse la femme qui t'a porté  
 » dans ses entrailles ! Cet homme fut plein d'or-  
 » gueil pendant sa vie, il n'est pas de bienfait qui  
 » amollisse son cœur ; aussi son ombre est-elle  
 » toujours en fureur. Combien passent là haut  
 » pour de grands rois qui seront couchés ici,  
 » comme des poureaux, dans la fange, ne laissant  
 » d'eux que d'horribles souvenirs ! Et moi : Maître,  
 » avant de quitter ce lac, je serais charmé de voir  
 » plonger cet homme dans le borbier. Le maître  
 » me dit : Avant de voir le rivage tu seras satis-  
 » fait, et tes vœux seront remplis. Peu après je  
 » vis les ombres fangeuses l'entraîner si avant  
 » dans la boue que j'en loue et que j'en remercie  
 » encore le ciel. Elles eriaient toutes : *A Philippe*  
 » *Argenti!* nous vîmes alors cet esprit bizarre se  
 » déchirer de ses propres dents ; nous le laissâ-  
 » mes, et je n'ai rien de plus à en dire <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Mentre noi correvam la morta gora ,*  
*Dinanzi mi si fece un pien di fango ,*  
*E disse : chi se' tu che viení anzi ora ?*  
*Ed io a lui : s' io vengo , non rimango ;*  
*Ma tu chi se' , che si se' fatto brutto ?*  
*Rispose : vedi che son un che piango .*  
*Ed io a lui : con piangere et con lutto*

Quiconque se rappellera la compassion que montra le plus souvent le Dante pour les autres florentins qu'il rencontra dans le séjour des supplices, même pour un Ciacco et pour tant de compagnons de Brunetto-Latini, ne pourra manquer de reconnaître ici une trace évidente d'offenses réciproques soit personnelles, soit de famille à famille, soit exercées au nom de l'intérêt public, soit excitées par tous ces motifs ensemble. Une preuve évidente de l'esprit de vengeance qui l'animait contre les Adimari, c'est la mention qu'il en fait parmi les familles de Florence, au chant XVI<sup>e</sup> du *Paradis*; et il ne pourra nous rester aucun doute à cet égard, si nous ajoutons foi aux

*Spirito maladetto, ti rimani ;  
 Ch' io ti conosco , ancor sie lordo tutto .  
 Allora stese al legno ambe le mani :  
 Perche il maestro accorto lo sospinse ,  
 Dicendo : via costà con gli altri cani .  
 Lo collo poi con le braccia mi cinse ,  
 Baciommi 'l volto e disse : alma sdegnosa ,  
 Benedetta colei che'n te s'incinse !  
 Quei fu al mondo persona orgogliosa ;  
 Bontà non è che sua memoria fregi ;  
 Così è l' ombra sua qui furiosa .  
 Quanti si tengon or lassù gran regi  
 Che qui staranno come porci in brago ,  
 Di se lasciando orribili dispregi !*

commentateurs; ils nous rapportent que cette famille de Mugello, peu considérable encore à Florence, y était venue quand Bellincion Berti, citoyen puissant et d'une origine ancienne, eût plusieurs fois dans ce chant, ayant donné une de ses filles à Ubertino Donati, en donna une autre ensuite à l'un des Adimari, ce que Donati indigné regarda comme une mésalliance. Les commentateurs ajoutent encore ici qu'après l'exil du Dante, ce fut un Boccacio Adimari qui s'empara de ses biens.

Le poète marié à une Donati, bien que noble lui-même, altier et ennemi de cette maison, fier toutefois d'une parenté plus illustre que la sienne,

*Ed io : Maestro , molto sarei vago  
 Di vederlo attuffare in questa broda ,  
 Prima che noi uscissimo del lago .  
 Ed egli a me : Avanti che la proda  
 T' si lasci veder , tu sarai sazio ;  
 Di tal desio converrà che tu goda .  
 Dopo ciò poco , vidi quello strazio  
 Far di costui alle fangose genti ,  
 Che Dio ancor ne lodo e ne ringrazio .  
 Tutti gridavan : a Filippo Argenti .  
 Lo fiorentino spirito bizzarro  
 In sè medesimo sì volgea co' denti .  
 Quivi 'l lasciammo , che più non ne narro .*

(Isr. viii, t. 11-22.)



satisfait à la fois son orgueil et sa rancune, en peignant et en abaissant ainsi les Adimari.

« Cette famille présomptueuse, qui s'acharne  
 » avec fureur contre celui qu'elle voit fuir, mais  
 » qui s'apaise et devient plus douce qu'un agneau  
 » à l'aspect de celui qui montre les dents ou la  
 » bourse, commençait déjà à s'élever malgré l'ob-  
 » scurité de son origine; tellement qu'Ubertino  
 » Donato témoigna un grand mécontentement à  
 » son beau-père, de ce qu'il en avait fait leur  
 » parent <sup>1</sup>. »

Passage où semble clairement indiquée non-seulement une offense mortelle quelconque, mais particulièrement la plus ignoble de toutes, celle d'avoir persécuté un banni. Pour en venir à des sujets moins graves de colère, nous avons dans Sacchetti deux exemples de l'impression qu'éprouvait le Dante quand il entendait estropier ses vers, c'est-à-dire ses sonnets ou ses odes, et non son poëme, comme

<sup>1</sup> *L'oltracotata schiatta che s'indraga  
 Dietro a chi fugge, ed a chi mostra 'l dente  
 Over la borsa com' agnel si placa;  
 Già venia su, ma di piccola gente;  
 Sicchè non piacque ad Ubertin Donato,  
 Che 'l suocero il facesse lor parente.*

(PARAD. XVI, l. 39-40.)

l'ont mal compris quelques-uns, attendu que son poëme n'était probablement pas connu alors ni composé en italien, et que d'ailleurs il n'était pas de nature à être chanté. La chose arriva pour la première fois un jour que le Dante sortant de chez lui après diner, pour les affaires d'Adimari, entendit en passant par la porte Saint-Pierre, un serrurier qui battait le fer sur son enclume en chantant quelques-uns de ses vers entièrement altérés, mutilés et tronqués; il ne dit rien, mais s'approchant de la boutique où le forgeron avait les instruments de son métier, il prend le marteau et le jette dans la rue, puis les tenailles, puis les balances, et toutes les autres ferrailles. Le forgeron se tournant vers lui d'un air brutal : — Que diable faites-vous là ? êtes-vous devenu fou ? — Et toi-même, réplique le Dante, que fais-tu ? — Je fais mon métier et vous gâtez mes outils en les jetant dans la rue. — Si tu ne veux pas que je gâte ce qui est à toi, ne gâte pas ce qui m'appartient. — Et qu'est-ce donc que jc vous gâte ? — Tu chantes mes vers et tu ne les dis pas comme je les ai faits; je n'ai pas d'autre métier et tu me le gâtes. — Le forgeron stupéfait, ne sachant que répondre, reprend ses outils, retourne à son travail, et par la suite, quand

il voulut chanter, il chanta du *Tristan* ou du *Lancelot*, et laissa le Dante tranquille.

Une autre fois qu'il se promenait dans Florence, portant suivant l'usage le gorgerin et les brassards, il rencontra un paysan qui chassait devant lui plusieurs ânes chargés de fumier, en chantant des vers de ses ouvrages, et quand il avait chanté un morceau, il frappait sa bête en lui criant : *arri*. Le Dante lui appliqua avec son brassard un grand coup sur les épaules en lui disant : « Cet *arri* ne se trouve pas dans mes vers. » L'ânier ne savait qui était le Dante, ni pourquoi il le frappait ; il ne savait qu'une chose, c'est qu'il n'y avait que le mot *arri* qui faisait avancer les ânes. Lorsqu'il fut un peu éloigné, il se retourna vers le Dante en lui tirant la langue et il ajouta en lui faisant la figue avec la main : « Tiens, voilà pour toi. » Le Dante l'ayant vu lui fit une réponse tout aussi impertinente, mais non moins juste, que les curieux peuvent lire dans Sacchetti <sup>1</sup>. Il aurait beaucoup mieux fait sans doute de ne pas se livrer à ces deux inutiles mouvements de colère ? mais cela confirme au reste ce que nous avons vu, que si les grands d'alors auxquels ap-

<sup>1</sup> Nov., cxi.

partenait le Dante, étaient quelquefois opprimés, très-souvent aussi ils étaient oppresseurs.

Je trouve dans un auteur moderne qui ne dit pas où il l'a pris, un autre exemple de ce langage offensant. Le Dante était dans l'église de *Santa Maria Novella*, méditant à part lui, et appuyé contre un autel. Il voit approcher de lui un de ces oisifs qui ne comprennent rien au silence ni à la solitude, et qui ne trouvent rien de plus beau qu'un vain bavardage. Le Dante s'y prend de toutes les manières pour s'en débarrasser, mais n'y réussissant pas : « Avant que je te réponde, résous-moi la question que je vais te faire : quel est le plus grand animal au monde ? D'après l'autorité de Pline, lui répond l'importun, je crois que c'est l'éléphant. Eh bien, lui réplique le poète, éléphant, cesse de m'ennuyer ! » Puis il partit.

Le Dante nous a conservé lui-même dans son poème le souvenir d'une autre aventure qui lui est arrivée à Florence. Un jour qu'il était au baptistère de Saint-Jean, où sont creusés certains réservoirs destinés à un usage quelconque, à l'aspect d'un enfant qui allait y être submergé, il brisa l'un de ces réservoirs, pour sauver l'innocente créature. Il paraît qu'il en fut accusé dans la suite,

comme ayant manqué de respect à la sainteté du lieu, ou comme s'étant mêlé de choses qui ne le regardaient pas, ou l'on ne sait pour quel autre motif. Quoi qu'il en soit, c'est évidemment pour s'en disculper qu'il raconte ce fait, qui ne vient pas très à propos dans un passage de l'*Enfer*, où il compare ces fosses du baptistère à celles où sont plongés les simoniaques la tête en bas.....

« Ces fosses ne me parurent ni plus larges ni  
 » plus profondes que celles que l'on voit dans ma  
 » belle église de Saint-Jean, pour tenir lieu de fonts  
 » baptismaux. Il y a peu d'années que j'en ai détruit  
 » une pour un enfant qui s'y noyait; et que ceci  
 » soit la preuve que tout homme peut se tromper<sup>1</sup>. »

Enfin nous tenons de Boccace un autre fait qui eut lieu à Sienne, et d'après toutes les probabilités, soit dans les premiers voyages du Dante à cette époque, soit aussitôt après son exil, alors que commencent, comme nous le verrons, ses pérégrina-

<sup>1</sup> *Non mi parien meno ampi nè maggiori  
 Che quei che son nel mio bel San Giovanni  
 Fatti per luogo de' battezzatori.  
 L' uno de' quali, ancor non è molt' anni,  
 Rupp' io per un, che dentro v' annegava;  
 E questo sia suggel ch' ogni uomo sganni.*  
 (Ivr. xiv. t. 6-7.)

nations pour cette ville : nous ne le rapportons que comme une preuve de la préoccupation du Dante dans ses études en général, et surtout quand il lui tombait entre les mains un livre qui lui plaisait. Beaucoup de personnes, même de nos jours, auront éprouvé le plaisir de rencontrer un livre qu'on a cherché longtemps; plaisir qui alors devait s'accroître encore par la rareté des ouvrages et la difficulté de se les procurer. Aucun autre n'eut plus d'ardeur que lui et dans ses études, et dans tout ce qui piquait sa curiosité; ce dont se plainquirent plus d'une fois sa famille et sa femme, jusqu'à ce que, s'accoutumant à ses manières, elles n'y firent plus aucune attention. Il aimait à être seul et loin du monde, pour n'être pas distrait de ses réflexions, et quand il était en compagnie, s'il lui survenait une idée qui l'intéressât vivement, jamais, avant de l'avoir admise ou rejetée dans son esprit, il n'aurait répondu à aucune question, ce qui lui arriva plusieurs fois soit à table, soit en promenade avec ses amis, ou partout ailleurs.

Il était très-appliqué pendant tout le temps qu'il destinait à ses études, au point que rien de ce qu'il entendait dire de nouveau ne pouvait l'en distraire; et d'après ce que racontent

quelques personnes dignes de foi de l'ardeur avec laquelle il se livrait tout entier à l'occupation qui lui plaisait, voici ce qui lui arriva un jour étant à Sienne, où il s'était arrêté par hasard devant la maison d'un pharmacien. On lui avait apporté là un petit livre qu'on lui avait promis, livre qui était en grande réputation parmi les hommes capables d'en juger et qu'il n'avait jamais vu. Il ne prit pas en ce moment le temps de le transporter plus loin; la poitrine appuyée sur le comptoir de la boutique, le livre posé devant lui, il se mit à le lire avec une incroyable avidité; et quoique peu après, dans cette même rue, en sa présence, vint à commencer la fête générale des Siennois, où les jeunes gens se préparaient avec un grand appareil à célébrer des joutes et des tournois, au milieu desquels la rumeur publique augmenta encore, comme il arrive en pareil cas, par le bruit de divers instruments et les applaudissements des spectateurs; tout ce bruit ni aucune autre circonstance, telles que les danses de femmes gracieuses et les jeux de cavaliers joyeux et élégants, rien ne fut capable de l'exciter à regarder, et personne ne le vit changer d'attitude ou lever une seule fois les yeux de dessus son livre. Placé là à l'heure de none, le

soir se passa, et il avait tout lu, tout compris, avant de se lever. Comme on lui demandait comment il avait pu se priver de voir une fête aussi brillante qui venait d'avoir lieu sous ses regards, il répondit qu'il ne s'était aperçu de rien. Ce qui dut paraître à ceux qui l'interrogeaient un fait non moins étonnant que le premier. Et l'on ne croira pas que cette abstraction, cet amour de la retraite pour mieux étudier, aient été contraires au commerce du Dante avec ses compagnons, dans les années les plus joyeuses de sa vie, si l'on se rappelle cette observation de Léonard d'Arezzo, qu'outre le changement qui s'opère en nous par les années et les malheurs, ces sortes de contradictions se trouvent dans la nature, et sont plus apparentes que vraies chez les hommes vifs et passionnés. Toute la vie, tous les ouvrages du Dante nous font voir tour à tour qu'autant il était actif dans la société et ennemi des cafards, autant il était ami des pensées et des inspirations de la solitude.

Maintenant, pour ce qui est des dernières études du Dante, dans sa patrie, quoique en général nous sachions qu'il s'en occupa toujours, il ne nous en reste aucun fait certain. Nous avons déjà dit qu'il



essaya son poëme en latin, et nous verrons qu'il en composa dans cette langue sept chants environ, qu'il perfectionna ensuite. Quant au *Convito* que quelques-uns rapportent à ces années, nous prouverons qu'il fut certainement terminé, et à mon avis tout entier ou presque tout entier composé dans son exil, de sorte que des ouvrages du Dante, pendant les 9 ou 10 ans qui suivirent la mort de Béatrix, son mariage et la composition de la *Vie nouvelle*, il ne reste que quelques odes et quelques sonnets qu'on peut voir dans le nouveau recueil de ses poésies, commentées aujourd'hui beaucoup mieux qu'elles ne l'ont jamais été. En somme, il en reste fort peu, plusieurs même ne peuvent lui être attribuées, et la date des autres est incertaine. On a dit de ces pièces que c'était entrer dans un labyrinthe que de vouloir les certifier et les mettre en ordre, et si je ne m'y engage pas, si je n'y entraîne pas mes lecteurs avec moi, je pense qu'aucun d'eux ne m'en saura mauvais gré. Je n'en donnerai pas d'exemple pour ne pas multiplier les citations sans nécessité, il en est qui sont relatives à Béatrix, après sa mort, et peut-être ceux qui voudront les rechercher jugeront comme l'éditeur et moi, que comparées

aux sonnets de Pétrarque sur le trépas de Laure, elles ne sont pas moins belles comme poésie, et sont peut-être plus vraies pour le sentiment. Il en est d'autres encore qui ont rapport à d'autres amours, et pour eelles-ei il est plus difficile encore d'en déterminer la date et de dire si elles sont véritablement de lui; mais d'après son propre aveu, on ne peut douter ni de la certitude de ces amours ni qu'elles soient de cette époque.

Boccace revient souvent sur cette faiblesse de notre Dante, et la désigne ouvertement par son nom : « Avec toutes les vertus, toutes les connaissances que possédait comme nous l'avons fait voir ce poète admirable, la luxure trouva une grande place non-seulement dans sa jeunesse, mais encore dans son âge mûr. » Et à ce propos prétendant ne pouvoir ni l'excuser, ni le condamner, il cite les exemples de Jupiter, d'Hercule, de Paris, d'Adam, de David, de Salomon et d'Hérode. Laissant là tous ces exemples, ainsi que les observations qu'on pouvait faire au sujet de sa femme offensée comme elle le fut par lui, et cependant encore plus maltraitée par les biographes, venons-en à l'aveu qu'il en fait lui-même et qui montre mieux que tout le reste quelles étaient ses mœurs au temps

dont nous parlons. On verra toutefois combien cet aveu est différent de celui qu'en firent plusieurs autres en paraissant se complaire dans un désordre invétéré. Le Dante, privé de la salutaire impression de son premier attachement, se laissa entraîner comme beaucoup d'autres par le tumulte de la jeunesse, des affaires, des circonstances, des passions; mais ramené par sa mauvaise ou même par sa bonne fortune aux pensées et aux affections solitaires, il sut comme peu ou point d'autres revenir à sa grandeur naturelle, à la moralité, à la religion, à l'amour et à la poésie. Et c'est ainsi que de l'aveu de ses fautes, il composa le plus beau chant peut-être de la *Divine comédie*. Dans ce chant, après avoir descendu de cercle en cercle tous les degrés de l'*Enfer*, et avoir remonté d'escalier en escalier, toute la hauteur du *Purgatoire*, quand, parvenu au sommet, il est enfin dans le *Paradis terrestre*, il rencontre Béatrix; Béatrix qui, d'après l'époque où l'on suppose que fut composé le poème, c'est-à-dire au mois d'avril 1300, était depuis dix ans le sujet de ses regrets et de ses larmes. Puis vient une scène de reconnaissance et d'amour la plus affectueuse qui ait jamais été décrite par le Dante, sans même en excepter celle des

amours plus heureuses de Francesca , et dans laquelle les reproches d'infidélité que lui fait Béatrix sont ce qu'il y a de plus remarquable et de plus vivement exprimé. Les interprètes se sont en vain fatigués à gâter par des allégories des paroles célestes qui ne sont, pour quiconque les lira avec simplicité, que le langage d'une femme passionnée, pure, il est vrai, et transformée en ange, mais d'une femme cependant telle qu'un homme comme le Dante devait se représenter sa Béatrix dans le ciel. Il n'y a là aucune allégorie, et toute obscurité s'efface peu à peu dès le commencement du XXX<sup>e</sup> chant, où le poète compare au soleil qui se lève à travers les vapeurs du matin, sa bien-aimée apparaissant dans un nuage de fleurs que lui jettent les anges, et avec ce même vêtement de pourpre qu'il lui avait vu la première fois, et sous lequel il ne cessa de se la figurer dans ses visions.

« Et mon esprit, qui depuis si longtemps n'a  
» vait pas été accablé de crainte et de stupeur  
» en sa présence, sans la reconnaître à l'aide des  
» yeux, mais par la vertu cachée qui venait d'elle,  
» sentit la grande puissance de l'ancien amour.  
» Aussitôt que mes yeux furent frappés par cette  
» haute vertu, qui m'avait blessé avant que je

» fusse sorti de l'enfance, je me tournai à gauche  
 » avec ce respect de l'enfant qui court vers sa mère  
 » quand il a peur ou quand il est affligé, pour  
 » dire à Virgile : Il ne m'est pas resté une goutte  
 » de sang qui ne tremble : je reconnais les signes  
 » de mon ancienne flamme. Mais Virgile nous  
 » avait privés de lui, Virgile, ce doux père, Virgile  
 » à qui, pour mon salut, elle m'avait donné <sup>1</sup>. »

Le Dante pleure de son départ, et aussitôt commencent ces reproches si tendres où quelques per-

<sup>1</sup> *E lo spirito mio, che già cotanto  
 Tempo era stato che alla sua presenza  
 Non era di stupor tremando affranto.  
 Senza degli occhi aver più conoscenza,  
 Per occulta virtù che da lei mosse,  
 D'antico amor sentì la gran potenza.  
 Tosto che nella vista mi percosse  
 L'alta virtù che già m'avea trafitto  
 Prima ch'io fuor di puerizia fosse,  
 Folsimi alla sinistra, col rispetto  
 Col quale il fantolin corre alla mamma  
 Quando ha paura o quando egli è afflitto,  
 Per dicere a Virgilio : men che dramma  
 Di sangue m'è rimasa che non tremi ;  
 Conosco i segni dell'antica fiamma.  
 Ma Virgilio n'avea lasciati scemi  
 Di sè, Virgilio dolcissimo padre,  
 Virgilio a cui per mia salute diemì.*

(PENG. XXX, l. 12-17.)

sonnes veulent, nous ne savons pourquoi, ne voir qu'un être allégorique, la théologie, la philosophie, l'Italie ou n'importe quoi, et non pas une femme réelle, vivante, aimée, regrettée, heureuse dans le ciel.

« Dante, parce que Virgile s'en va, ne pleure pas, ne pleure pas encore, car c'est pour un coup plus rude que tu dois pleurer.... »

» Regarde-moi bien. C'est moi, c'est bien moi qui suis Béatrix; comment as-tu osé te croire digne de gravir ce mont? Ne savais-tu pas que ce séjour est celui des bienheureux <sup>1</sup>. »

Le Dante alors commence à rougir, et les anges, imagination divine, intercèdent pour lui. A tant de marque d'intérêt il fond en larmes, et Béatrix se retourne avec des paroles que l'on croirait empruntées aux substances célestes du paradis.

« Vous veillez dans le jour éternel, si bien que

<sup>1</sup> *Dante, perchè Virgilio se ne vada,  
Non piangere anco, non piangere ancora;  
Che pianger ti convien per altra spada.*

*Guardami ben: ben son, ben son Beatrice.*

*Come degnasti d'accedere al monte?*

*Non sapeti tu che qui è l'uom felice?*

(Punc. xxx, l. 19-25.)

» la nuit ni le sommeil ne vous dérobent un des  
» pas que fait le siècle dans ses voies mortelles.  
» Je vous répondrai avec plus de soin qu'il ne vous  
» en faudrait, pour que celui qui pleure sur l'au-  
» tre rive puisse m'entendre; et que sa faute et sa  
» douleur aient toutes deux la même mesure. Non-  
» seulement par l'influence des grandes sphères  
» qui dirigent chaque semence vers une fin,  
» selon que les étoiles l'accompagnent, mais par  
» le large don des grâces divines qui, en pleu-  
» vant sur nos âmes, en élèvent des vapeurs si  
» haut, que la vue ne peut en approcher, ce-  
» lui-ci fut si vertueux dans sa vie nouvelle,  
» que toute habitude droite aurait produit en lui  
» d'admirables effets; mais le terrain mal semé et  
» non cultivé devient d'autant plus mauvais et  
» plus sauvage qu'il a en lui plus de bonne vi-  
» gueur. Quelque temps je le soutins de mes re-  
» gards, en lui montrant mes yeux d'enfant; je le  
» menais avec moi tourné vers le droit chemin;  
» mais sitôt que je fus sur le seuil de mon second  
» âge, et que je changeai de vie, celui-ci se sépara  
» de moi et se donna à d'autres. Quand je montai  
» de la chair à l'esprit, et que j'avais crû en  
» beauté et en vertu, je lui fus moins chère et

» moins agréable. Il tourna ses pas vers le faux  
 » chemin, en suivant les menteuses images du bien,  
 » images qui ne tiennent en entier aucune promesse.  
 » Rien ne m'a servi d'obtenir pour lui des inspi-  
 » rations par lesquelles je le rappelais en songe,  
 » ou autrement, tant il en a fait peu de compte.  
 » Il tomba si bas, que je n'eus plus d'autre moyen  
 » pour tâcher de le sauver, qu'en lui montrant les  
 » races damnées. J'ai donc visité le seuil des morts,  
 » et mes prières et mes pleurs furent portés à ce-  
 » lui qui l'a conduit dans ces lieux. Le haut décret  
 » de Dieu serait rompu s'il passait le Léthé et s'il  
 » goûtait à de tels mets sans avoir payé l'écot du  
 » repentir qui répand des larmes <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *F'oi vigilate nell' eterno die ,  
 Sì che notte nè sonno a voi non fura  
 Passo ehe faccia 'l secol per sue vie ;  
 Onde la mia risposta è con più eura  
 Che m' intenda eolui ehe di là piagne ,  
 Perchè sia colpa e duol d' una misura .  
 Non pur per orra delle ruote magne ,  
 Che drizzan ciascun seme ad alcun fine ,  
 Secondo che le stelle son compagne ;  
 Ma per larghezza di grazie divine  
 Che sì alti vapori hanno a lor piova ,  
 Che nostre viste là non van vicine ,  
 Questi fu tal nella sua vita nuova  
 Virtualmente , eh' ogni abito destro*



Alors adressant au Dante lui-même un langage dont la pointe dut lui paraître acérée<sup>1</sup> : « Dis, dis

*Fatto averebbe in lui mirabil pruova.  
Ma tanto più maligno e più silvestro  
Si fa 'l terren col mal seme, e non colto,  
Quant'egli ha più di buon vigor terrestre.  
Alcun tempo 'l sostenni col mio volto;  
Mostrando gli occhi giovinetti a lui,  
Meco 'l menava in dritta parte volto.  
Sì tosto come in su la soglia fui  
Di mia seconda etade, e mutai vita,  
Questi sì tolse a me, e diessi altrui.  
Quando di carne a spirito era salita,  
E bellezza e virtù cresciuta m'era,  
Fu' io a lui men cara e men gradita.  
E volse i passi suoi per via non vera,  
Immagini di ben seguendo false,  
Che nulla promission rendono intera;  
Nè l'impetrare spirazion m'alse,  
Con le quali ed in sogno ed altrimenti  
Lo rivocai; sì poco a lui ne calse.  
Tanto giù cadde, che tutti argomenti  
Alla salute sua eran già corti,  
Fuor che mostrargli le perdute genti.  
Per questo visitai l'uscio de' morti,  
E da colui che l'ha quassù condotto  
Li prieghi miei piangendo furon porti.  
L'alto fato di Dio sarebbe rotto  
Se Lete sì passasse, e tal vivanda  
Fosse gustata senza alcuno scotto  
Di pentimento, che lagrime spanda.*

(PURG. XXX, t. 55-48.)

<sup>1</sup> Che pur per taglio gli era parut'acero.

(PURG. XXXI, t. 1.)

» si tout cela est vrai, car il faut que ton aveu se  
 » joigne à une si grande accusation <sup>1</sup>. » Il hésite,  
 et pressé par elle il répond par un oui à peine  
 intelligible; elle reprend alors :

« Au milieu des salutaires désirs venus de moi,  
 » qui te poussaient à aimer le bien au delà duquel  
 » il n'y en a plus d'autre de désirable, quelles  
 » fosses infranchissables ou quelles chaînes as-tu  
 » trouvées pour perdre ainsi l'espérance de passer  
 » au delà? Quelles douceurs ou quels avantages se  
 » sont montrés sur le front des autres pour te  
 » faire passer et repasser si volontiers devant  
 » eux? Après un long soupir amer, à peine eus-je  
 » assez de voix pour répondre, et mes lèvres se  
 » fatiguaient à exprimer ma voix. Je lui dis en  
 » pleurant : Les choses présentes, avec leurs faux  
 » plaisirs, ont détourné mes pas aussitôt que votre  
 » visage s'est caché. Et elle : Quand tu te tairais,  
 » ou quand tu nierais ce que tu confesses, ta  
 » faute n'en serait pas moins connue : un tel juge  
 » la sait! Mais quand l'aveu du péché s'échappe  
 » de la propre bouche du pécheur, la meule,

*Di', di', se questo è vero ; a tanta accusa  
 Tua confession conviene esser congiunta.*

(PURG. XXXI, l. 2 )

» dans notre céleste cour, se tourne contre le tran-  
» chant de l'épée. Cependant, pour que tu empor-  
» tes moins de honte que ton erreur, et pour que  
» tu sois plus fort une autre fois, en entendant  
» les sirènes, écarte la semence de tes pleurs et  
» écoute; tu sauras que ma chair, qui là-bas est  
» ensevelie, devait te diriger vers un but tout con-  
» traire. Jamais la nature ou l'art ne t'offrirent un  
» plaisir tel que les beaux membres où je fus en-  
» fermée, et qui sont tombés en poussière; et si,  
» par ma mort, ce très-grand plaisir t'échappa,  
» quelle chose mortelle pouvait t'amener ensuite  
» à la désirer? A la première flèche que les faux  
» biens te lancèrent, tu devais élever tes yeux vers  
» le ciel, en me suivant, moi qui ne suis plus  
» chose trompeuse. Tu ne devais point abaisser  
» tes ailes pour attendre là-bas de nouvelles bles-  
» sures, ou bien quelque jeune fille, ou quelque  
» autre vanité de si courte durée. Deux ou trois  
» coups attendent l'oiseau jeune et nouveau, mais  
» devant les yeux des oiseaux depuis longtemps  
» garnis de plumes, les rets se déploient en vain,  
» en vain se lancent les flèches. Com ne les  
» enfants, muets de honte et les yeux à terre  
» se tiennent debout, écoutant et reconnaissant

» leurs fautes , et se repentant , tel j'étais <sup>1</sup>. »

Je m'arrête à regret, et je termine en demandant pardon d'une citation si longue, moins au lecteur qu'au divin poète que j'ai si souvent mis en lambeaux. Mais c'était une nécessité pour moi, qui ai entrepris de faire connaître l'homme. Pour celui qui voudra connaître le poète, qu'il recoure

<sup>1</sup> . . . . perentro i miei disiri  
*Che ti menavan ad amar lo bene*  
*Dì là dal qual non è a che s'aspiri ,*  
*Quai fosse attraversate o quai catene*  
*Trovasti , perchè del passare innanzi*  
*Dovessiti così spogliar la spene ?*  
*E quali agevolesse o quali avanzi*  
*Nella fronte degli altri sì mostraro ,*  
*Perchè dovessi lor passeggiare anzi ?*  
*Dopo la tratta d' un sospiro amaro ,*  
*A pena ebbi la voce che rispose ,*  
*E le labbra a fatica la formarò .*  
*Piangendo dissi : le presenti cose*  
*Col falso lor piacer volser miei passi ,*  
*Tosto che 'l vostro viso si nascose .*  
*Ed ella : se tacesti o se negasti*  
*Ciò che confessi , non fora men nota*  
*La colpa tua ; da tal giudice sassi .*  
*Ma quando scoppia dalla propria gota*  
*L' accusa del peccato , in nostra corte*  
*Rivolge se contra 'l taglio la ruota .*  
*Tuttavia , perchè me' vergogna porte*  
*Del tuo errore , e perchè altra volta*  
*Udendo le sirene s'ie più forte ,*

au poëme, qu'il le lise tout entier, et dans le calme de la réflexion.

A présent, que nous avons rassemblé autant que nous l'avons pu, toutes les actions du Dante dans sa patrie, suivons-le avec le souvenir amer de ces faits, avec la colère allumée dans son sein, avec cet amour ranimé, par les malheurs et la solitude,

*Pon giu 'l semo del piangere, ed ascolta ;  
 Si udirai come in contraria parte  
 Muover doveati mia carne sepolta.  
 Mai non t' appressentò natura od arte  
 Piacer, quanto le belle membra in ch' io  
 Rinchiusa fui, che sono in terra sparte.  
 E se 'l sommo piacer sì ti fallto  
 Per la mia morte, qual cosa mortale  
 Dovea poi trarre te nel suo disio ?  
 Ben ti dovevi per lo primo strale  
 Delle cose fallaci, levar suso  
 Diretro a me che non era più tale.  
 Non ti dovea gravar le penne in giuso  
 Ad aspettar più colpi, o pargoletta  
 O altra vanità con sì breve uso.  
 Nuovo augelletto due o tre aspetta ;  
 Ma dinanzi dagli occhi de' pennuti  
 Rete si spiega indaruo, o si saetta.  
 Quale i fanciulli vergognando muti  
 Con gli occhi a terra stannosi, ascoltando  
 E se riconoscendo e ripentuti,  
 Tal mi stav' io, ecc.*

(Purg. xxi, l. 8-23.)

avec ces erreurs, ces combats, ce désir de réformer sa vie, de revenir à ses études, au plan interrompu de son poëme, suivons-le enfin dans son perpétuel exil.

FIN DU TOME I.

# TABLE.

N. B. Nous avons rejeté à la fin du second volume de cet ouvrage la plupart des notes critiques et historiques dont l'original italien est accompagné.

## LIVRE PREMIER. — LE DANTE DANS SA PATRIE.

|                                                                                                                                                                       | Page. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Les communes italiennes dans le XII <sup>e</sup> et le XIII <sup>e</sup> siècle . . . . .                                                | 4     |
| CHAPITRE II. — Florence. Ancêtres, naissance; premières impressions politiques du Dante. (Années 1265-1284.) . . . . .                                                | 24    |
| CHAPITRE III. — Amour et poésie du Dante dans son enfance et dans son adolescence; première idée de son poëme. (1274-1289.) . . . . .                                 | 51    |
| CHAPITRE IV. — La langue et la poésie vulgaires; les poëtes et les artistes florentins contemporains du Dante. (1274-1289.) . . . . .                                 | 76    |
| CHAPITRE V. — Études; le <i>trivium</i> et le <i>quadrivium</i> ; la philosophie; le droit civil; la langue grecque; Casella, Brunetto Latini. (1274-1289.) . . . . . | 104   |

|                  |                                                                                                                                       |     |
|------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE VI. —   | L'année 1289; Ugolin; Charles Martel de Naples; la bataille de Campaldino; la prise de Caprone; Francesea. (1289.). . . . .           | 151 |
| CHAPITRE VII. —  | Mort de Béatrix; la Vie nouvelle; seconde idée du poëme; études théologiques. (1290-1295.) . . . . .                                  | 160 |
| CHAPITRE VIII. — | Gemma et les autres Donati. (1295-1295.). . . . .                                                                                     | 180 |
| CHAPITRE IX. —   | La république; les ambassades. (1295-1300.) . . . . .                                                                                 | 215 |
| CHAPITRE X. —    | Les Blancs et les Noirs; le jubilé; la troisième idée du poëme; le priorat du Dante. (1300) . . . . .                                 | 245 |
| CHAPITRE XI. —   | Domination des Blancs; autorité du Dante jusqu'à l'arrivée de Charles de Valois. (1 <sup>er</sup> janvier - 31 octobre 1301.) . . . . | 283 |
| CHAPITRE XII. —  | Charles de Valois à Florence; révolution; les deux premières condamnations du Dante. (4 novembre 1301 - 4 avril 1302.) . . . .        | 315 |
| CHAPITRE XIII. — | Anecdotes; poésies; les dernières amours du Dante dans sa patrie. (1292-1301.). . . . .                                               | 343 |

— 146 —

N<sup>o</sup> 1466040









